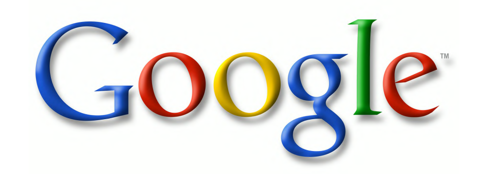
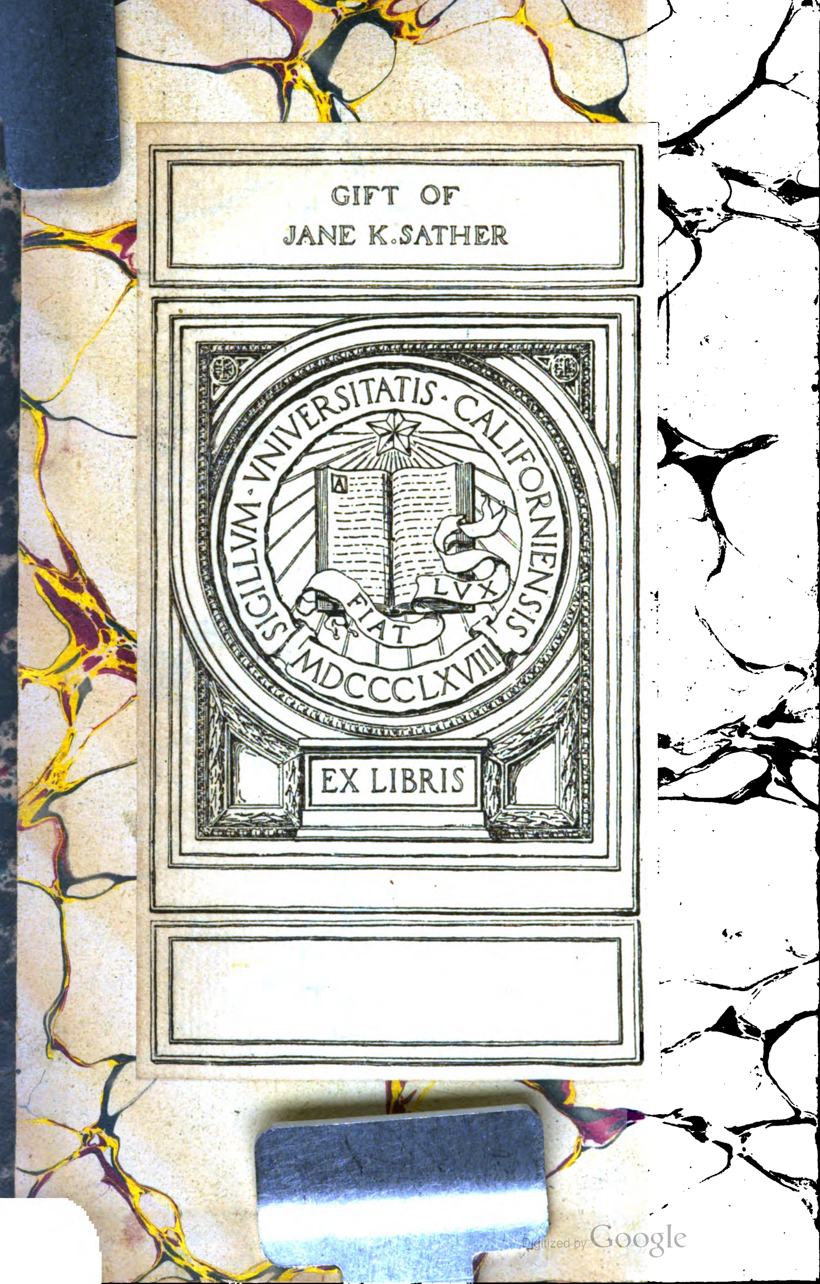
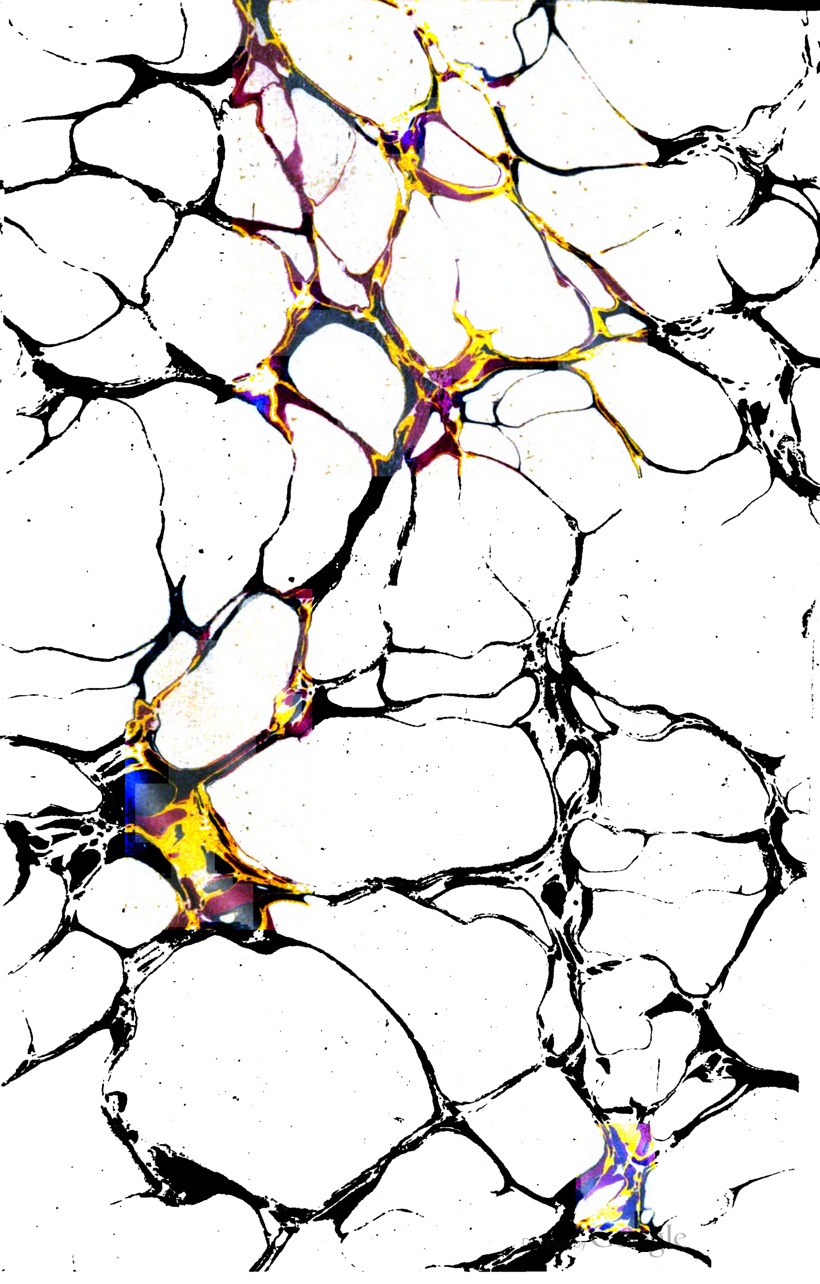




Conspirateurs et gens de police

Gilbert Augustine Theirry


GIFT OF
JANE K. SATHER
SIGILLVM · VNIVERSITATIS · CALIFORNIENSIS
FIAT LVX
MDCCCLXVIII
EX LIBRIS



Conspirateurs et Gens de Police

Le Complot des Libelles

(1802)

DU MÊME AUTEUR

ROMANS

L'Aventure d'une âme en peine 3 50
Le Capitaine Sans-Façon (*Chouannerie de 1813*). 3 50
Marfa (*Le Palimpseste*). 3 50
La Tresse blonde. 3 50
La Savelli. 3 50
La Bien-Aimée (*Récits de l'Occulte*). 3 50
Le Masque. 3 50
Le Stigmate. 3 50

HISTOIRE

Conspirateurs et Gens de police. — I. *Le Complot des Libelles* (1802). 3 50

1271-02. — Coulommiers. Imp. PAUL BRODARD. — 2-03.

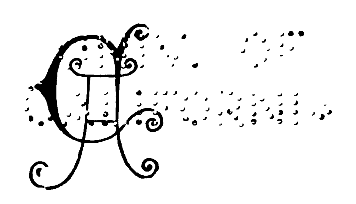
GILBERT AUGUSTIN-THIERRY

Conspirateurs et Gens de Police

Le Complot des Libelles

(1802)

AVEC SIX PLANCHES HORS TEXTE



Librairie Armand Colin

Paris, 5, rue de Mézières

1903

PRÉFACE

Sous le titre général : *Conspirateurs et Gens de Police*, nous entreprenons de raconter les diverses tentatives dirigées contre la dictature consulaire, puis impériale, de Napoléon Bonaparte : *le Complot des Libelles* est le premier de nos récits.

Nous les commençons au mois d'Avril 1802, avec la pompeuse et bruyante cérémonie du jour de Pâques, cette vivante et déjà césarienne apothéose du « Grand Consul », à Notre-Dame. Ce jour-là, dans les buées de germinal « un astre se leva qui éteignit toutes les étoiles »[1]. Au fracas des salves triomphales, dans le tumulte des acclamations populaires, un homme fut exalté, devant qui allaient s'incliner bien des hommes. L'institution plébiscitaire du Consulat à vie fut la conséquence

... et omnes
Præstinxit stellas exortus, uti ætherius sol.
Lucrèce, *De natura rerum*, III.)

d'une pareille journée : le bourdon de Notre-Dame avait sonné le glas de notre première République. Jusqu'alors simple magistrat d'un peuple qui se croyait libre, Napoléon Bonaparte en devient le dictateur; maître absolu, désormais, de l'État, il absorbe en lui seul la Nation tout entière, et prétend façonner une âme nouvelle à la France qui l'idolâtre. Oui certes, — à quoi bon le nier? — elle aima, toujours si crédule! aima jusqu'à l'adoration le Napoléon de 1802, ce victorieux qui se disait fatigué de la victoire, le « héros pacificateur des continents et des mers », de la guerre civile et des haines religieuses. Il lui parut si grand qu'elle voulut se livrer, — toute : jamais on ne vit maîtresse s'abandonner, d'une plus voluptueuse démence, à des étreintes qui la devaient broyer.

Mais, dans le prosternement d'un peuple en délire, quelques révoltés demeurèrent debout. Gens de coups de main pour la plupart, ces jacobins et ces royalistes s'efforcèrent de combattre, voire d'assassiner, le César, fils parricide de la Révolution, le Cromwell plus cruel encore au droit divin des Rois que le puritain, justicier de son roi.... Attaqué sans merci, Bonaparte se défendit sans pitié. Alors s'engagea une implacable lutte, — duel émouvant, hasardeuse partie dont la France même, bientôt craintive et bâillonnée, formait le lamentable

enjeu.... Tel sera le sujet d'une série d'études où nous chercherons à décrire cet acharné, brutal et ténébreux combat.

Celle qu'aujourd'hui nous présentons au public, *le Complot des Libelles*, raconte une curieuse entreprise, faite d'imprévu et de mystère, — manœuvre audacieuse dont la pensée dirigeante demeura longtemps une énigme. A peu près ignorée, même encore à présent, cette machination jacobine fut connue seulement de la police, qui redoutant un grand danger l'enveloppa d'un grand silence. Quelques phrases de Desmarets ou de Thibaudeau, des plaisanteries sur « l'attentat des pots de beurre », une page par trop mensongère du général Marbot, — voilà tout ce qu'en ont dévoilé les contemporains. Mais les dossiers qui la concernent abondent dans nos archives, et ces tombeaux qu'emplissent tant de choses vivantes ont livré leur secret. Les documents révélateurs sont intéressants; ils nous aident à bien comprendre l'âme étrange d'une étrange époque, et fournissent une ample matière à de pittoresques développements. D'ailleurs, précédant de quelques mois la conspiration de Georges Cadoudal, la tentative du « citoyen Jourdeuil » lui forme une sorte de prologue. C'est la petite pièce, avant la grande, — car ce prologue du drame formidable a l'apparence

d'une comédie d'intrigue, du plus bizarre des imbroglios. On dirait même, en les scènes initiales, d'une de ces bouffonnantes saynètes que fabriquait, alors, la verve d'un Radet ou d'un Desfontaines, les vieux maîtres du gros vaudeville.... Pourtant, l'extravagante aventure affola et mit aux prises Fouché, Dubois et leurs polices, compromit gravement Moreau et Bernadotte, irrita Bonaparte jusqu'à l'exaspération. Le dénouement en fut lugubre, et la farce politique se termina dans les cachots du Temple....

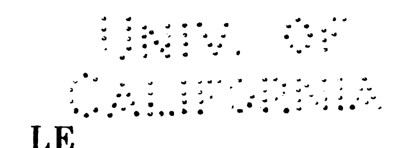
Tragi-comédie où s'agitent d'amusants personnages, le Complot des Libelles valait donc la peine d'être conté. Peut-être ses invraisemblables péripéties étonneront quelques lecteurs, — mais souvent l'Histoire, en sa vérité fabuleuse, n'est-elle pas le plus romanesque des romans?

Et maintenant qu'on nous permette de dire quelques mots sur la méthode et le procédé de mise en œuvre employés dans ces récits. Préférant la forme de la narration continue et dramatisée à celle d'une discussion purement didactique, nous nous sommes efforcé d'être vivant et de faire vivre. La peinture, le « rendu » d'un passé, pittoresque en son détail et sa couleur locale; mais surtout la connaissance de sa moralité et de son « état d'âme », — tel a été,

tel devait être notre premier souci. Empruntant même au roman psychologique, — un art qu'aujourd'hui dirige une science, — plusieurs de ses procédés d'analyse, nous avons essayé de représenter nos personnages en leur réalité passionnelle. L'étude attentive d'une époque presque contemporaine de la nôtre permet, d'ailleurs, de risquer une pareille entreprise. Les hommes qui furent nos pères ne sont pas morts tout entiers; leur vie palpite encore dans les archives, — et le « Debout Lazare! » sera toujours la plus noble devise de l'historien.



Complot des Libelles, Pl. I



LE COMPLOT DES LIBELLES

LE JOUR DE PÂQUES 1802

... Soixante coups de canon : une salve de triomphe, et vibrante et joyeuse !... Installée devant la grille du Carrousel, une batterie de la garde consulaire ébranlait de son fracas le « Palais du Gouvernement », ces Tuileries qu'habitait Bonaparte, déjà le gouvernement tout entier. En même temps, pieux et grave, passait sur les rumeurs naissantes de Paris le tintement du bourdon de Notre-Dame, « l'Emmanuel », remonté dans sa tour et faisant trembler sa « forêt ». Ce jour d'octidi, 28 germinal an X (18 avril 1802, dimanche de Pâques), allait être une des plus mémorables journées du XIXe siècle : cloche et canons annonçaient aux 102 départements de la République continentale la « pacification des consciences ».

« Paix générale et paix religieuse ! » avait, en

son emphase officielle, annoncé le *Moniteur*.... Paix générale : le traité d'Amiens; paix religieuse : le Concordat. « Le temple de Janus était fermé désormais » et désormais aussi « Dieu n'était plus exilé de la Nature ».

Et tandis qu'à la batterie du Carrousel répondait le canon des Invalides, une bizarre cavalcade sortait de la rue de Jérusalem et s'engageait sur le quai des Orfèvres. Précédé de gendarmes, de trompettes et d'officiers de paix, le secrétaire général de la Préfecture de police, le citoyen Piis, commençait à parcourir la ville. Il devait s'arrêter dans douze carrefours, pour y lire une proclamation des Consuls, susciter l'enthousiasme, provovoquer les vivats : « usage accoutumé dans les grandes solennités publiques ». Parvenue à la place du Tribunat, — ci-devant du Palais-Royal, — la chevauchée fit sa première halte; les trompettes sonnèrent, et la lecture commença.... Une mirifique prosopopée, cette proclamation des Consuls, signée d'ailleurs du seul Bonaparte, et toute bouffie de cette grandiloquence coutumière au vainqueur des Pyramides. Il expliquait aux peuples de la République ce que voulaient dire les mots : « pacification des consciences », et certes son commentaire n'était pas d'un *idéologue* : « Français, soyons unis pour le bonheur de la patrie et de l'humanité.... Ministres d'une religion de paix, que vos leçons et vos exemples forment les jeunes citoyens à l'amour de nos institutions, au respect des autorités tutélaires;...

qu'ils apprennent de vous que le Dieu de la paix est aussi le Dieu des armées!... »

Le soleil de germinal se dégageait à peine des buées matineuses que déjà l'ouvrier des faubourgs et le marchand de la ville commençaient à s'amasser aux environs du Carrousel. Ils savaient, l'un et l'autre, que tout à l'heure le « Grand Consul » allait se rendre à Notre-Dame pour y entendre un *Te Deum*, et ils accouraient, heureux de l'acclamer sur son passage....

Quelle transformation accomplie en ces âmes, depuis neuf années! Naguère, souverains dérisoires de la Révolution, « Cadet Bruleux » l'apprenti, et « Tranquille Bontemps » son patron avaient applaudi Chaumette et la Déesse Raison, Robespierre et son Être Suprême. Elle était si gentille à voir, en son péplum antique, la citoyenne Momoro, et lui, Maximilien, pontifiait si vertueux avec son bouquet de roses! Et voilà qu'aujourd'hui, artisans et boutiquiers se proposaient d'exalter plus encore Bonaparte replaçant sur l'autel le Dieu, si longtemps bafoué, de la Croix! Pourquoi ce revirement en leur conscience? Ils n'auraient su le dire. Aucun besoin de foi chrétienne, à Paris du moins, ne travaillait encore l'âme du populaire : elle était demeurée athée, tout au plus déiste et théophilanthrope. La bruyante explosion de catholicisme littéraire dont Fontanes et Chateaubriand venaient de donner le signal n'avait agité que l'ancienne noblesse ou la riche bourgeoisie : quant au peuple, il n'avait

rien entendu. Mais, désabusé de tant de mascarades sublimes, d'apothéoses grotesques et d'odieuses *panthéonisations*, il acceptait, sans révolte, le retour du Dieu qu'avait adoré son enfance. Il refusait toujours d'y croire, mais déjà il n'outrageait plus.... Au demeurant, la cérémonie de Notre-Dame était annoncée magnifique. On allait y admirer des uniformes, des carrosses et des livrées, des généraux, des mamelouks et des évêques; on y verrait surtout ce cher petit Bonaparte.... « Vivat donc pour le Concordat, le Pape et les curés! » Et, dans ce jour de Pâques 1802, Fanchon et Sans-Souci s'éjouissaient, fredonnant un cantique de guinguettes :

Nous supprimons le décadi
Avec sa kyrielle en *i*;
Le dimanche l'on fêtera :
Alleluia.

Paris, cependant, s'emplissait de tumulte. Aux allègres cadences des tambours, des fifres, des musiques militaires, les demi-brigades de la garnison sortaient de leurs casernes, pour aller faire la haie sur le passage des Consuls. L'itinéraire que devait suivre le cortège avait été ainsi réglé : la place du Carrousel, la rue Saint-Honoré, les rues du Roule et de la Monnoye, le Pont-Neuf, la Cité. Dès onze heures, un double cordon de baïonnettes s'allongeait, de la rue Saint-Nicaise au Parvis Notre-Dame. Un pareil déploiement de troupes, encombrant ces étroits boyaux, seule voirie de la

capitale en l'an X, étonnait le Parisien. Naguère, au temps de la Convention ou du Directoire, dans les jours de fête nationale, licence était accordée à la badaudaille d'envahir la chaussée et d'y risquer la bousculade. Mais, à présent, avec ce Bonaparte, il fallait de l'ordre partout! La foule, d'ailleurs, ne se plaignait pas et s'entassait derrière les épaulettes, à chaque instant plus dense, plus excitée, plus remuante. Le soldat, toutefois, se montrait brutal, très méprisant pour le *pékin*. Ces diverses demi-brigades portaient encore le glorieux uniforme de l'an V et de l'an VII, celui qu'avait illustré le fantassin d'Arcole, de Friedberg ou de Zurich : l'habit bleu à revers blancs, les hautes guêtres montantes, le bonnet à poil ou le chapeau à cornes, les buffleteries croisées. Mais leurs officiers présentaient une choquante disparate et d'âges, et de tournures, — ceux-ci déjà vieux; ceux-là tout jeunes : des « nageoires » grises et des blancs-becs....

Depuis quelque temps, en effet, la dure main du Premier Consul, épurant son armée, en expulsait les jacobins : la mise en réforme sévissait sans pitié. Vexatoires, parfois très injustes, ces mesures jetaient la dissension dans les casernes, créaient entre camarades la méfiance et la haine. Les promus de l'an II ne choyaient guère les parvenus de l'an IX; on échangeait à la pension des propos aigres-doux, et souvent une insulte amenait deux officiers sur le terrain. Les chefs de brigade, presque tous vétérans des campagnes de Hollande,

du Rhin ou d'Italie, « brimaient » volontiers les nouveaux venus, freluquets fils de famille; ceux-ci se plaignaient, et, dans les bureaux de la Guerre, les dossiers s'emplissaient de dénonciations.... Mais, ce jour-là, — 28 germinal, — du sous-lieutenant au colonel, tous ces officiers affectaient un air mécontent; la cérémonie de Notre-Dame leur déplaisait. Quant au soldat, — celui de la 39e, surtout, — il laissait éclater sa méchante humeur, observait mal le silence, et prodiguait la plaisanterie de chambrée, les quolibets de corps de garde : il « grognait ». Des mots outrageants, d'ordurières facéties étaient prononcés dans le rang. On y raillait « l'avorton corse », le « nabot », le « galeux »; on y blaguait son amour pour la « calotte », le « cordon », le « capucin ». C'était comme une provocation jetée au « civil » enthousiaste, mais le civil ne faisait point chorus et s'indignait de toutes ces grossièretés : Paris idolâtrait alors son « Grand Consul », l'homme de la paix.... Et disséminés, dans la cohue, les citoyens-indicateurs de la police secrète, agents du terrible Desmarets, — un n° 31 ou un n° 48, — écoutaient, observaient, préparaient leurs bulletins,... ces redoutables bulletins, seuls romans qu'aujourd'hui daignait lire Bonaparte....

Onze heures! de nouvelles salves d'artillerie. « Garde à vous!... Présentez armes! » Le cortège débouchait du Carrousel.... En tête, de la cavalerie : les hussards et les chasseurs des chefs de brigade

Lebrun-Lahoussaye et Colbert; les dragons commandés par Sébastiani et Caulaincourt. Aux éclats des trompettes, lentement, par les rues tortueuses, se déroulait une ondulation bigarrée, sonore, étincelante, de shakos à flammes, de colbaks à panaches et de casques à peau de tigre, de charivaris et de bottes, de pelisses gris perle, de dolmans et d'habits verts, de tresses jaunes ou blanches, de revers amarante. Audacieux batteurs d'estrade ou meneurs de charges héroïques, ces « durs à cuire » ne montraient pas une contenance plus édifiante que les camarades de l'infanterie de bataille. Évidemment tous ces braves eussent mieux aimé se rendre à la Râpée qu'à Notre-Dame....

Maintenant, des batteries de tambour alternant avec de la musique : la garde des Consuls. Elle portait déjà cet uniforme légendaire que bientôt, garde impériale, elle allait promener à travers les peuples, dans le silence consterné des capitales conquises : — les grenadiers à pied (chef de brigade, Hulin), vieux soldats aux moustaches tombantes, dodelinant en cadence les torsades de leurs bonnets à poil, roides et automatiques sous l'habit bleu à revers blancs, l'épaulette rouge, la guêtre noire formant jambière; — les chasseurs à pied (chef de brigade, Soulès), même tenue, mais plumets rouges et verts; — les grenadiers à cheval (chef de brigade, Ordener), des colosses juchés sur d'énormes montures; — les gendarmes d'élite (chef de légion, Savary) : un régiment de forma-

tion récente, soldats dressés aux œuvres de police, superbes d'ailleurs sous l'ourson à visière, la buffleterie jaune, la culotte chamois. Enfin, et précédant les voitures, s'avançaient les chasseurs à cheval, les escadrons des célèbres guides. Le peuple de Paris admirait fort la diaprure voyante de leur costume : le menaçant colbak à chausse pendante, l'habit vert aux aiguillettes jonquille, le gilet-veste et la culotte écarlates, la botte à la hongroise. En tête du régiment, derrière les fanfares habillées de rouge, caracolait, tout galonné, tout soutaché, tout étincelant d'or, un jouvenceau de vingt-deux ans, le citoyen Eugène Beauharnais, et cette figure encore poupine, malgré ses favoris et ses moustaches, formait un amusant contraste avec les trognes ravagées de ses chasseurs... Mais, tandis qu'en un chatoiement de couleurs éclatantes défilait cette garde consulaire, les demi-brigades d'infanterie formant la haie sur son passage, jalousaient et s'enrageaient. « Des clampins de parade! » grommelait le soldat chevronné, et le vieil officier, jadis lecteur de carmagnoles, se disait : « des prétoriens!... ».

A présent, un autre spectacle : le « gouvernement » ; et d'abord, le Conseil d'État, que suivaient les ministres....

Pour caser à leur aise trente-six conseillers d'État, huit ministres et leurs secrétaires généraux, on avait cherché dans Paris une quarantaine de voitures d'apparat; mais le Paris de l'an X, encore

par trop spartiate, n'avait pu les fournir. On avait donc attelé à quatre chevaux des calèches de louage, et même transformé en carrosses de gala quelques fiacres de la place publique. Aussi, plusieurs de ces pompeuses guimbardes présentaient un aspect ridicule. Rongées par le soleil, éraillées par la pluie, encrassées de poussière, attelées de locatis efflanqués et fourbus, elles provoquaient les lazzis de la populace ou le haussement d'épaule du ci-devant aristocrate. Les équipages des ministres défilaient, cependant, avec plus de magnificence. La livrée, depuis douze ans proscrite, y reparaissait, étalant un jaune criard, galonné d'or; les « officieux » redevenus laquais portaient la perruque poudrée, et, sans respect pour les droits de l'homme, on les avait juchés en grappes sur l'arrière-train de ces berlines....

Ministres et conseillers d'État avaient revêtu le grand uniforme, — ce long et disgracieux vêtement à pans carrés, dessiné en l'an VIII : une sombre houppelande à revers brodés d'or ou de soie bleue, que ceinturait une écharpe tricolore. Mais beaucoup de ces messieurs (à présent on s'appelait volontiers « monsieur ») en avaient évasé les basques, et, dans cet autre habit à la française, tenaient sous le bras gauche leurs tricornes à cocarde. D'ailleurs, plus de glaives à la Léonidas, si chers au peintre David; mais l'épée en verrou des ci-devant marquis.... Par les glaces baissées des portières, ces puissants personnages mon-

traient leurs figures satisfaites ou pensives; — ceux-ci, les rudes travailleurs du Conseil, juristes sachant besogner sans vains discours : les Bigot-Préameneu, Portalis, Emmery, Regnaud, Cretet, Boulay, Bérenger, Joseph Bonaparte, confondu dans leur rang; — ceux-là, les commis laborieux d'un maître trop exigeant : Chaptal, ministre de l'Intérieur; Gaudin, des Finances; Barbé-Marbois, du Trésor public; Berthier, de la Guerre; Decrès, de la Marine; Abrial, de la Justice; l'énigmatique Talleyrand. Plusieurs de ces nouveaux seigneurs de la France nouvelle étaient bien connus de la foule. On les avait jadis vus siéger à la Constituante ou à la Convention, entendus pérorer aux Feuillants, aux Cordeliers, aux Jacobins : des « fayettistes » de 1791, Rœderer ou Defermon; des régicides de 1793, Berlier, Thibaudeau; un président des Jacobins, Fourcroy; un auxiliaire des septembriseurs, Réal... — et, plus loin, se carrant dans sa voiture, ce maigriot, aux joues caves, aux lèvres pincées, au teint blême, aux paupières éraillées, aux yeux injectés de sang : Joseph Fouché. Nippé d'un habit de cour, il s'en allait à Notre-Dame entendre la messe et chanter son *Te Deum*, le défroqué de Juilly, l'oratorien athée, l'homme « du sommeil éternel », l'adorateur de la déesse Raison! Le cynisme d'un pareil spectacle aurait dû exciter le rire, provoquer les sifflets. Mais non; cinq années de Directoire avaient desséché dans les cœurs toute morale, étouffé tout

mépris. Ministre de la police, Fouché n'indignait pas : il faisait peur. Et puis, la gloire du Premier Consul semblait se déverser, purifiante, sur son gouvernement tout entier....

Midi!... A cette heure, d'après le programme officiel, le Premier Consul aurait dû faire son entrée à Notre-Dame : il n'avait pas encore quitté les Tuileries.... Par les rues étriquées, le sinueux cortège s'allongeait, se déroulait sans fin.... Le corps diplomatique!... Il était là, au grand complet, mais mortifié et mécontent. Déjà le dur vouloir de Napoléon pesait lourdement sur les rois, et l'Europe commençait à connaître les humiliations du vasselage. Bonaparte avait exigé que les ambassadeurs lui fissent conduite, qu'ils figurassent dans son escorte. Grave infraction à l'étiquette! — et l'Autrichien Cobenzl, l'homme de la forme, s'était indigné. Durant trois jours, toutes les Excellences avaient discuté, protesté, parlé des traditions ou des usages, invoqué la majesté des trônes. « Eh quoi, invités à la fête par simple lettre d'un préfet du palais! Les prenait-on pour des fonctionnaires, des employés, des figurants de la République?... Ils n'iraient pas! » Plaisante rébellion, matée bien vite. Ils s'en étaient allés, à cette « mascarade », même avec les écussons de leurs empereurs ou de leurs rois, — et aujourd'hui les blasons des Habsbourg, des Romanoff, des Hohenzollern, des Bragance, des Bourbon d'Espagne précédaient, en sa marche triomphale, le fils de la Révolu-

tion, parvenu de la Fortune, mais favori de la Victoire.

... Et toujours des carrosses, encore et toujours des soldats : les équipages à six chevaux des deux « petits consuls », que suivaient des mamelouks.... Lebrun ni Cambacérès ne se trouvaient dans ces voitures où s'entassaient les gens de leurs maisons, les familiers et commensaux. C'était un curieux et plaisant assemblage de robins dévêtus de la robe, de petits collets sans église, de vieux marquis, aimables libertins : le maigre, long et osseux d'Aigrefeuille; le correct Montferrier avec son catogan; Villevieille, philosopheur comme un Voltaire; Cussy, l'effroi des sommeliers. L'émigration ralliée et quémandeuse figurait comme en raccourci sur les coussins de ces carrosses.... Mais le spectacle qu'offraient les Égyptiens intéressait bien davantage le badaud ébahi. A voir ces hommes au teint bistré, aux chausses bouffantes, aux caftans verts, aux turbans à aigrettes, on aurait dit vraiment de janissaires accompagnant leur grand Seigneur, du seraï à la mosquée. Un pareil étalage de l'Orient, en plein Paris, sous les buées de germinal, proclamait pompeusement l'immense orgueil de Bonaparte. Des grenadiers et des mamelouks; Aboukir lui faisant escorte avec Marengo; l'Afrique s'unissant à l'Europe pour célébrer sa gloire : Alexandre-Iskander déjà; bientôt César!... Six de ces Égyptiens menaient en laisse de superbes genets, cadeau du roi d'Espagne, — pareils à ces

chevaux de « soumission » qu'avait jadis offerts au « Roumi, maître de l'Heure » le religieux effroi du musulman. Sur leur passage, le peuple regardait, non sans une vague terreur, ces Suleyman, ces Abdallah, ces Ibrahim, car de sinistres légendes racontaient leur férocité. On les disait exécuteurs des muettes vengeances du Premier Consul. La nuit, affirmait-on, ils s'introduisaient dans les prisons et s'en faisaient ouvrir les geôles; le cordon, l'impitoyable lacet de soie, était alors manié par eux, et bientôt, leur sultan comptait un ennemi de moins !... Fables odieuses, absurdes calomnies dont il faudra pourtant nous occuper, au cours de ces récits.

... Soudain, un frisson de joie fit onduler la foule : « Le voilà ! » Et les têtes s'allongèrent entre les baïonnettes.... C'était lui....

Jamais, depuis les jours, si lointains déjà, de la royauté, plus fastueux équipage n'avait traversé Paris : carrosse attelé de huit chevaux, piqueurs, cocher, laquais, portant la poudre et le tricorne, livrée de drap vert galonné d'or, — bientôt les couleurs impériales. Encadrant la voiture, et pareils aux ci-devant MM. des Grandes Écuries, sept illustres généraux chevauchaient aux portières : Mortier, commandant la première division militaire; Junot, la place de Paris; Moncey, premier inspecteur de la gendarmerie; les quatre chefs de la garde consulaire, Davout (grenadiers à pied), Soult (chasseurs), Bessières (régiments à cheval),

Songis (artillerie).... Dans le carrosse, les trois consuls.... Ils avaient revêtu leur uniforme d'apparat, l'habit de velours écarlate chamarré d'or, et coiffé leurs têtes du chapeau à triple panache. Un cimeterre égyptien, le sabre conquis sur Mourad bey, ce *chinchir* porté à Mont-Thabor, pendait au côté de Bonaparte.... Mais bien qu'attifés de même, les trois personnages formaient entre eux le plus étrange contraste....

Lebrun, face joufflue au front fuyant, au long nez, aux lèvres minces, au double menton, conservant la coiffure à rouleaux, les ailes de pigeon, la petite queue tressée, ressemblait à un placide bourgeois, à quelque riche marchand retiré des affaires. Il se pavanait dans son importance et affichait un air de hauteur qui ne convenait guère à sa dégaine de bocager normand. Un habile homme, d'ailleurs, rompu depuis longtemps aux finasseries de la politique; d'abord député à la Constituante, plus tard président du Conseil des Anciens, et s'y étant acquis un certain renom; disert sans éloquence, lettré, voire littérateur, expert dans les choses de finances, éplucheur de budgets, inventeur d'impôts, très influent dans les comités, bref un demi-grand homme de Parlement, — mais un « malin » surtout, puisqu'il était aujourd'hui troisième consul.... Ces façons de génies ont toujours abondé en France....

Tout autre apparaissait Cambacérès. Avec sa forte carrure, son ventre bedonnant, sa face épa-





MÉDAILLE FRAPPÉE EN L'HONNEUR DE LA PAIX D'AMIENS ET DU CONCORDAT



nouie, son nez busqué, son menton en galoche, sa falotte perruque où s'étageaient trois rangées d'étonnantes frisures, il faisait penser à quelque fantoche de la comédie italienne. Il affectait une contenance à la Molé : la tête droite, la bouche en cœur, la main gauche enfoncée sous le revers de son habit.... Ridicule, oui, et cependant, un esprit d'élite, un jurisconsulte éminent, un législateur. Depuis deux ans, il était la pensée, l'âme inspiratrice du Conseil d'État; organisation judiciaire, administration, finances, tout avait été discuté ou amendé par lui; le Code civil devait être en partie son œuvre, et, si Bonaparte venait de créer une France nouvelle, Cambacérès l'avait su façonner.... Mais il manquait à cet homme ce qui fait un grand homme : le caractère. Dans sa vie politique, Cambacérès eut toujours peur : peur de Danton, de Saint-Just, de Robespierre, de Barras même, et aujourd'hui Bonaparte faisait plier ce faible, épouvantait ce timoré. Et puis, voluptueux, par trop épicurien, s'attardant aux plantureux repas, inventant des recettes de cuisine, courant les amours faciles et parfois dégradantes. Le peuple de Paris ne le respectait pas; on le trouvait burlesque; on le croyait vicieux : « Monsieur de la perruque; le chevalier de la manchette ». On le bafouait en plein théâtre, et quand, par les après-midi printaniers, escorté du fidèle d'Aigrefeuille, il s'en allait baguenauder au ci-devant Palais-Royal, lorgnant les filles, lorgné par elles, et s'amusant de leurs ébats,

— les boutiquiers de la galerie de Quiberon se mettaient sur leurs portes, et des troupes de garnements suivaient en ricanant l'obèse galantin. Bonaparte estimait son savoir, mais se gaussait de ses travers et méprisait sa poltronnerie. Second personnage dans l'État, Cambacérès, avec sa belle intelligence, aurait dû accomplir beaucoup de bien, assagir l'ambition du Premier Consul, refréner ses audaces, barrer la route à la dictature, conserver à la misérable France un peu de cette liberté si cruellement conquise, laisser enfin dans notre histoire un nom populaire ou révéré. Mais de lui que reste-t-il? A peine un souvenir; pas même une mémoire. Il aurait pu devenir un grand citoyen; il préféra toujours rester un gros fonctionnaire.

« ... Vive Bonaparte! » et pas un cri pour les deux comparses.... Un célèbre portrait du peintre Gros a reproduit, de façon saisissante, les traits du Napoléon de 1802. Sous l'azur d'un ciel s'étalant sans nuages — toute une allégorie, — vêtu de rouge, de sa « pourpre consulaire, » monté sur Désiré, le cheval blanc qui piaffe et se ramasse, Bonaparte passe en revue sa garde et converse avec ses grenadiers. La tête n'est plus celle qu'Alessi dessinait avant Castiglione, et que peignit Guérin, après Léoben : maigre et osseuse, exprimant par des yeux de flamme toutes les agitations d'une âme en tourmente. Les joues s'épanouissent; l'ovale de la figure est plus régulier; mais sur le

teint s'épand une verdeur maladive, la tare héréditaire du cancer familial. L'hirsute et flottante crinière du porte-drapeau d'Arcole a disparu; les cheveux sont coupés courts, et, sous le chapeau à cocarde on devine la mèche rabattue sur le front. C'est déjà le visage du Napoléon légendaire, de cet homme que ses contemporains, — les caillettes surtout, — trouvèrent « sauvagement laid », de ce « nabot tondu », de ce « petit singe vert » que brocarda la sottise en perruque de l'émigré; mais qui, dans le lointain séculaire du passé, tout auréolé de gloire et divinisé par les apothéoses, nous apparaît superbe, en sa beauté classique....

Napoléon Bonaparte n'avait encore que trente-deux ans, et la rapidité de sa fortune tenait du prestige. Sept années auparavant, général sans emploi et famélique, trop pauvre pour s'acheter même les galons de son uniforme, on l'avait pu voir perchant dans une infime hôtellerie du quartier des Petits-Pères, grignotant le dîner à quarante sous que cuisinaient les gargotes du Palais-Égalité, vitupérant chez l'ami Permon contre l'injustice de son destin, menaçant d'offrir son épée au grand Turc, et s'en allant au jardin des Plantes se consoler des hommes par le « spectacle de la Nature » : un désespéré. Mais, en ce court espace de vie humaine, tant de choses s'étaient succédé dans la République : — deux constitutions et leurs gouvernements; plusieurs conspirations punies d'exil, de déportation ou de mort; des émeutes, des coups

d'État ridicules ou féroces — et bientôt, Montenotte, Arcole, Rivoli, les Pyramides, mais surtout l'universel écœurement de la France, avaient permis un Dix-huit Brumaire et même l'avaient innocenté. Aujourd'hui le fils de « la mère La Joie », comme l'appelaient les royalistes, le chétif officier, ce croquant de cape et d'épée de qui l'apport matrimonial avait mis en liesse le notaire Raguideau, habitait les Tuileries, et faisait coucher la « petite créole, sa femme, dans le lit des Bourbons ».... Fortune brusquée par le génie; génie justifiant la Fortune!...

Plus puissant, d'ailleurs, que n'avait été aucun de ces Bourbons. Sa France de 1802 était vraiment très grande. Dans tout le passé monarchique de son histoire, jamais encore elle n'avait étendu aussi loin ses frontières, agrégé tant de cités diverses, assimilé tant de peuples à ses institutions. La Flandre et le Hainaut, le Brabant, le Pays de Liège, le Luxembourg, la rive gauche du Rhin, la Savoie, le Comté de Nice, le territoire de Genève étaient administrés par ses préfets; ses soldats occupaient le Piémont qu'elle allait s'annexer, Gênes et Savone, le Milanais, l'Émilie, la Romagne, le Valais, la Hollande; des États feudataires, l'Étrurie, la République italienne, la Ligurienne, la Batave, gravitaient dans l'orbite de « la Grande Nation »; toute une moitié de l'Italie, la Hollande même, étaient comme soudées aux Gaules reconstruites : la « France continentale ». Et, pour défendre la

vastité d'un pareil empire, une armée nombreuse et coutumière de la victoire : 112 demi-brigades d'infanterie de bataille, 31 d'infanterie légère, 25 régiments de grosse cavalerie, 21 de dragons, 25 de chasseurs, 13 de hussards, 14 d'artillerie.... Quant aux colonies perdues, le traité d'Amiens les restituait à la France. Elle se retrouvait, au delà des mers, la même qu'aux jours glorieux des Suffren et des Rochambeau; elle recouvrait Saint-Domingue et ses autres Antilles, la Guyane, les deux îles sœurs de l'Océan indien, ses vieux comptoirs de l'Indoustan, la Louisiane et les rives du Mississipi jusqu'au lac Michigan. Cent vingt départements français! allait pompeusement annoncer l'Almanach National de l'an XI.... Nouvel empire d'un autre Charlemagne, — oui, cette République consulaire, la France de Bonaparte, était vraiment très grande. Jamais, en son palais de Versailles, celui que le respect terrifié des rois n'appelait que le Roi — Louis XIV — n'avait osé former un semblable rêve de domination....

Et maintenant, après tant de combats, de victoires et de conquêtes, mais aussi de misères, de banqueroutes et de funérailles, c'était enfin la paix.... La paix! « Vive Bonaparte! le héros pacificateur! »...

Rangés sur son passage, deux cent mille Parisiens acclamaient; aux fenêtres et aux balcons, les femmes agitaient leurs mouchoirs; montée sur les toits des maisons, une autre multitude hurlait sa

joie. « L'enthousiasme tenait du délire, nous apprend un spectateur, témoin de cette capiteuse ivresse.... L'acclamation universelle payait une dette sacrée. » Très calme en apparence, Bonaparte inclinait, par moments, la tête : il était content. Et, aux fracas des salves d'artillerie sous le sourd grondement du bourdon de Notre-Dame, le cortège s'avançait avec lenteur. Dans les étranglements de la rue Saint-Honoré, il s'arrêtait à chaque pas. Les gens de police se regardaient alors avec inquiétude. Ils devinaient qu'un pareil triomphe devait exaspérer bien des colères; un coup d'audace était à craindre : on découvrait, chaque jour, tant de complots!... Au tournant du Pont-Neuf, les chevaux de l'attelage se cabrèrent : nouveau retard; devant l'Hôtel-Dieu, ce fut pis encore : rompant le cordon des troupes, la foule se rua vers la voiture.... Enfin le carrosse des consuls s'arrêta devant le porche de Notre-Dame. Dans l'église on attendait depuis deux heures, et de scandaleux désordres venaient de s'y produire.

* * *

Huit ans à peine s'étaient écoulés depuis ce décadi mémorable de brumaire an II où, dans Notre-Dame, la citoyenne Aubry, danseuse à l'Opéra et déifiée déesse Raison, en tunique blanche, péplum d'azur et bonnet rouge, escortée de vierges, tricolores comme elle et de pareille virginité, avait allumé la

« torche-Lumière » au « flambeau-Vérité » qui brûlait dans le « temple-Philosophie », juché lui-même sur la « Montagne »; le tout, du reste, en carton peint. La sublime pitrerie n'avait duré que fort peu de temps, — le temps que duraient alors quelques coups de guillotine. Mais d'autres mascarades lui avaient succédé. Sous le Directoire, les Théophilanthropes — la secte des *filous en troupes* — avaient occupé la cathédrale. Là, d'amusants bonshommes, aux frisures flottantes, avaient chanté des hymnes au Dieu de la Nature; célébré la Jeunesse, l'Hymen et la Fécondité, la Famille, la Vieillesse et la Paix, bref du Jean-Jacques, mis au point par Mandar. D'inoffensifs benêts; mais, brutal, Bonaparte les avait expulsés, car il abominait les sornettes de leur « métaphysique ». Si longtemps « déprêtrisée », l'église était demeurée dans un état pitoyable. Décapitées les statues couronnées décorant la façade; brisée à coups de sabres marseillais, l'effigie du tyran Valois; mutilées les icônes; jetée à la fonte patriotique, la châsse de saint Marcel, la croix, le candélabre d'argent, cadeaux d'une aïeule de Capet! Et le trésor, ses calices, ses ostensoirs, ses reliquaires! Gobel, le mitré constitutionnel, en avait fait litière au peuple souverain.... Aussi, cette officielle solennité de Pâques, la messe et le *Te Deum* devaient être pour Notre-Dame une purification. Chaptal, ministre de l'Intérieur, avait reçu la tâche d'organiser la cérémonie religieuse, et il s'était adjoint l'abbé Bernier, nommé depuis une

semaine évêque d'Orléans. Hâtivement on avait façonné un autel, apporté pour sa parure un Christ et des chandeliers provenant du trésor d'Arras, masqué par des tentures la dégradation des piliers, enserré la nef par de hautes et tombantes tapisseries, organisé deux orchestres, l'un conduit par Méhul, l'autre par Cherubini. Des barrières séparaient les places réservées : les ministres, les conseillers d'État, les ambassadeurs faisant face à la chaire; plus loin, les sénateurs, les députés, les tribuns — tout le pouvoir législatif; les fonctionnaires et les magistrats se trouvaient relégués dans les collatéraux....

De bonne heure, l'église avait regorgé de monde. C'était tout un fouillis d'étoffes chatoyantes, — uniformes à broderies ou « costumes parés », aux voyantes couleurs. Dans les hautes galeries, par les baies ogivales, s'allongeaient, curieuses, des têtes de femmes en toilette d'apparat : tailles courtes, robes collantes et à traîne, mousselines blanches ou bleues que garnissaient des satins écarlates, coiffures à l'Iphigénie, piquées d'or et d'argent; çà et là quelques turbans à la Circassienne que surmontait la mobile aigrette, « un *esprit* » ; bref, tout le « Suprême Bon Ton », la mode édictée par des citoyennes Bourgoin et Grassini, Hamelin et Récamier....

Devant le chœur, l'un des ambons[1] — celui de

1. Cette sorte de jubé avait été construit, sous Louis XIV, par le cardinal de Noailles. On l'a démoli, lors de la réfection de Notre-Dame.

droite — avait été réservé à l'épouse et à la mère du Premier Consul : un factionnaire en défendait l'approche.... Or, peu de temps avant midi, deux femmes se présentaient à cette entrée, et parlementaient avec la sentinelle : « On ne passe pas! — Je suis la générale Moreau ». A ce nom, le soldat s'était écarté, livrant aussitôt passage. Deux fauteuils avaient été préparés dans la tribune; l'une et l'autre s'y étaient installées.

D'en bas, on les lorgnait.... Elles étaient bien connues de tout ce monde officiel : — celle-ci, Mme Hulot, une citoyenne politiquante, tenant petite chapelle d'opposition, hostile à Bonaparte, le brocardant sans trêve; celle-là, sa fille, la vaporeuse Alexandrine-Eugénie, mariée depuis dix-huit mois au général Moreau : une femme « sensible », élève du chanteur Elleviou, sachant roucouler la romance plaintive, pincer de la harpe, et danser la gavotte de Gardel avec la grâce mignarde d'une Bigottini.... Cependant, précédées par les préfets du Palais, les dames Bonaparte, Mme Letizia et sa bru, venaient d'arriver. A la vue des intruses, Joséphine s'arrêta, saisie.... Cette Périne Hulot! Elle la détestait et elle en avait peur; une créole comme elle, comme elle une « merveilleuse » aux jours du Directoire; l'amie d'autrefois, l'ennemie d'à présent; jalouse, hargneuse, médisante, et qui souvent l'avait tant fait pleurer!... Mais déjà le préfet du Palais, Didelot, formulait des observations. Alors, propos aigres-doux, paroles amères, mignonnes impertinences;

Mme Hulot protestait : « Un affront!... Eh bien, elle se plaindrait à son gendre, — et l'on saurait bientôt quelle sorte d'homme était son gendre! » Puis, une ridicule attaque de nerfs; la sensible Eugénie jouait l'évanouissement. De guerre lasse, Mme Letizia céda enfin sa place, et la générale Moreau put demeurer assise à côté de la générale Bonaparte : elle aussi dominait l'assemblée....

Cette vaniteuse petite comédie avait été fort remarquée; mais, durant ce colloque, de bien autres scandales venaient d'éclater dans l'église....

On s'impatientait. Déjà deux heures de pause, et le Consul qui n'arrivait pas!... Beaucoup de ces hauts personnages rassemblés dans la nef, grands hommes de fortune, manquaient d'éducation. Très voltairiens pour la plupart, ils affichaient de l'irrévérence, et traitaient cette féerie chrétienne comme ils faisaient naguère des carrousses nationales. Ils causaient à voix haute, complimentaient les belles citoyennes, leur prodiguaient les petites agaceries. Plusieurs de ces déesses, divinités aux « Bosquets de Tivoli », avaient apporté leur collation. On faisait la dînette; on se partageait, en minaudant, la gaufrette de chez La Rose, ou le pâté de Corcelet : un pique-nique babillard, comme dans les grottes de Mousseaux, avec Notre-Dame pour réfectoire. Et là-bas, dans le chœur, le cardinal-légat, l'archevêque de Paris, vingt-quatre évêques en rochet et en camail, regardaient, effarés, le répugnant spectacle.... Mais bientôt l'attente fastidieuse avait été

égayée : une troupe de généraux venait de faire irruption dans la cathédrale, et y menait un insolent tapage.

Ils arrivaient, de fort méchante humeur : le Concordat leur déplaisait.... Sortis, pour la plupart, des bas-fonds populaires, ces fils d'ouvriers ou de paysans étaient vite devenus des soldats magnifiques ; mais ils demeuraient encore de très grossiers soudards. Les outrageantes diatribes qu'autrefois, volontaires nationaux, ils avaient entendues dans les clubs, s'étaient gravées en leur mémoire. Pour eux, les religions n'étaient que des « mômeries » ; le prêtre devait s'appeler un « calotin ». Du reste, plusieurs de ces glorieux va-nu-pieds de l'an II affectaient toujours des ferveurs jacobines. Conscience et foi politiques? Oui, peut-être, pour quelques-uns; mais jalousie, chez presque tous. La puissance du Premier Consul offusquait leur envie; sa raideur dans le service irritait leur indiscipline : ils n'aimaient pas le camarade.... Depuis le traité de Lunéville, demeurés sans hauts commandements, ces parvenus de la guerre regrettaient amèrement la guerre, — et voilà que cette paix d'Amiens leur enlevait un dernier espoir de combat et de richesses. Ils se trouvaient, en ce moment, nombreux à Paris, les uns affectant une contenance boudeuse, les autres sollicitant de l'emploi : Moreau, Masséna, Macdonald, Augereau, Bernadotte, Lecourbe, Delmas, Oudinot, tous anciens généraux en chef ou divisionnaires de beau renom.

L'avant-veille, une lettre du ministre Berthier leur avait enjoint d'assister à la cérémonie de Notre-Dame : ordre de service, en uniforme. Cette convocation les avait exaspérés. « Un service militaire, cette papelardise? On n'irait pas à la corvée! » Ils avaient alors dépêché vers le Consul cette mauvaise tête d'Augereau; mais le Consul avait reçu l'ambassadeur de la belle façon : « Un manquement à la discipline! Depuis quand s'avisait-on de discuter ses ordres? On obéirait ». Et l'on avait obéi.... Les généraux s'étaient donc réunis — soixante environ — dès neuf heures du matin, rue de Varenne, au ministère de la Guerre. Table dressée, superbe raout. On avait déjeuné bruyamment; puis, après le champagne, le café, la liqueur Amphoux, on s'était séparé. Les uns, montant dans les rares voitures du ministre, l'avaient accompagné aux Tuileries; les autres, moins courtisans, s'étaient rendus directement à Notre-Dame....

Maintenant, fort excités par un copieux repas, ces jacobins, ces philosophes, pénétraient dans « l'antre de la superstition ». Mais là, stupeur et colère; point de places réservées pour eux : l'évêque Bernier les avait oubliés. Furieux, ils arpentaient la nef, le chapeau à panaches sur la tête, traînant le sabre, faisant crisser l'éperon. En même temps, ils pestaient, ils sacraient : « Traiter de la sorte l'honneur, la gloire, l'égide même de la patrie! » Le tout, en cette langue imagée de hussards conquérants d'escadres, de grenadiers char-

geant des kaiserlicks. Autour de la chaire, ils apercevaient, groupés en belle ordonnance, une trentaine de « prêtaillons »; des monsignori aux bas violets, de gras abbés en soutanelle ultramon taine — les suivants du cardinal-légat, — et aussi plusieurs petits collets gallicans, en manteau court, rabat, habit à la française. L'ingénieux Bernier les avait ainsi rassemblés, parterre d'applaudisseurs discrets, pour l'instant délicat du sermon. Le spectacle des généraux en détresse égayait ces messieurs; ils ricanaient. Tout à coup le poing de Masséna s'abat sur l'un des rieurs : « Debout l'abbé! je veux ta chaise ». Ce fut comme un signal d'assaut. Tous ces hommes à panaches se précipitent sur ces gens à soutane, les houspillent, les mettent en fuite et s'emparent de leurs places. Dans l'église on applaudissait....

Et soudain, les portes de la cathédrale sont ouvertes; un bataillon de grenadiers, tambours et musique en tête, se fraye passage et forme la haie... — « Le Consul!... » Aussitôt les huissiers, le *spé* portant la croix, les prêtres, l'archevêque se dirigent vers le portail. La confusion augmente; on se bouscule, on s'apostrophe, on grimpe sur les banquettes : Notre-Dame n'est plus une église, c'est un « Frascati » où l'on se gourme, un autre « Hameau de Chantilly ».... Du dehors arrivait un assourdissant tapage : bruits de canons, sonneries de trompettes, batteries de tambours, le « Garde à vous! » et le « Présentez armes! » Des voix de

prêtres, des chants liturgiques se mêlent à ce vacarme de guerre; puis un subit et très court silence : Bonaparte entrait....

Le nouvel archevêque de Paris, Jean-Baptiste de Belloy, l'avait reçu devant le porche, avec le cérémonial usité pour les rois : l'encens et l'eau bénite. Mais, dédaignant l'antique usage, Bonaparte ne s'était pas agenouillé en pénétrant dans cette maison du Dieu à qui il rendait ses autels. Il s'avançait maintenant, précédé d'une longue théorie de prêtres, derrière la croix et le bougeoir, sous un poêle de velours pourpre orné de panaches blancs. L'orgue grondait, les tambours battaient aux champs, les acclamations montaient, vibrantes. Et lui, marchait en son triomphe, impassible, jouant l'indifférence — excellent tragédien....

Dans le chœur, en face du trône où attendait le légat du pape, on avait façonné un dais magnifique; un dôme à crépines d'or que supportaient des faisceaux consulaires. Bonaparte y prit place avec ses deux collègues, et l'office commença : une messe basse, dite par le cardinal, et dépêchée à l'italienne. Après l'Évangile, se déroula une procession de vingt-quatre évêques, venant prêter serment. De curieuses gravures nous ont transmis l'aspect de cette cérémonie. Au premier rang, se détache, mitré, l'archevêque de Paris; les autres prélats le suivent, mais en mosette et en rochet; Bonaparte

se tient sur le devant de l'estrade, cambrant sa taille exiguë, portant haut la tête, allongeant l'avant-bras, d'un geste de César qui harangue ses légions. Il a vraiment grand air, ainsi campé le « petit Corse » : Talma lui-même n'eût pas mieux joué Auguste....

A présent, le sermon : l'archevêque de Tours, Raymond de Boisgelin, monta en chaire, et derechef un injurieux scandale éclata. A peine l'orateur eut-il lancé son texte, qu'il s'arrêta. Groupés au-dessous de lui, les généraux lui « donnaient l'aubade », raillaient son latin, brocardaient sa soutane. Ainsi bafoué, le vieil évêque perdait la tête, s'embrouillait dans son homélie, et ne célébrait qu'en bredouillant « cette Providence qui brise les obstacles pour aller à ses fins », — ses « fins », c'est-à-dire Bonaparte. Bientôt même, il dut quitter la chaire.... De sa place, le Consul remarquait ce désordre, et il s'en irritait. Parfois encore, il levait ses yeux vers le jubé, cet ambon qu'on avait réservé pour sa femme et sa mère. Il apercevait alors Mme Hulot qui le dévisageait insolemment, et la colère lui faisait à nouveau froncer les sourcils.... Le reste de l'office s'acheva sans autres incartades. La messe terminée, le cardinal entonna le *Te Deum* qu'exécutèrent à grand fracas les orgues, les deux orchestres, les musiques militaires, et enfin Bonaparte descendit de son estrade.... Notre-Dame était purifiée, le « culte » rétabli, la France « réconciliée avec soi-même ».

Le départ s'effectua pompeusement; les consuls remontèrent dans leur carrosse, et le cortège s'achemina vers les Tuileries. Sur les quais et dans les rues, la foule avait augmenté encore, et c'était chez les « citadins » un croissant délire d'enthousiasme; c'était aussi chez les soldats le même silence improbateur. La paix, évidemment, et cette « victoire de la calotte » déplaisaient à l'armée. Bonaparte, à son retour, put s'en convaincre : en traversant la place du Tribunat, il reçut un affront. Quelques jeunes officiers, hussards et dragons, s'y trouvaient réunis; le Consul les salua : tous détournèrent la tête.... Mais qu'importait l'insolence de « clampins » qu'il saurait mettre au pas! Après une telle journée, le triomphateur pouvait se dire content. Il venait de traverser Paris, plus acclamé du peuple qu'un tribun populaire, et cependant, tout pareil à un roi. Pas un cri pour la République! Devant cet homme, le dieu d'un temps nouveau, « l'antique déesse, fille de la Nature », semblait rentrée dans le néant.

*
* *

Le soir, au Palais du Gouvernement, le dîner fut joyeux. Par les fenêtres des Tuileries, le « héros pacificateur » apercevait Paris illuminé, et s'entassant autour du Château, le bourgeois du Marais, le marchand des Filles-Saint-Thomas, l'ouvrier du faubourg Antoine. D'incessantes clameurs mon-

taient dans la nuit : « Vive Bonaparte!... » Donc, il était content. Parfois, cependant, un mouvement de dépit contractait son visage; Chaptal lui rapportait les incidents de Notre-Dame, et le Consul en exigeait les détails. La conduite tenue par la citoyenne Hulot lui échauffait la bile; mais le ministre se disculpait, en racontant l'aventure. Alors, dans son langage imagé, emphatique et trivial, Bonaparte prodiguait au nom de la dame ses aménités coutumières : « Bien *méchante*, cette *vieille Hulot!* Elle tient son *gendre en laisse*, et le conduit si bien qu'il *se cassera le nez!...* Quelle peste, ces deux femmes! La mère, un *caporal*; la fille, un *casse-noisettes!* » Une question revenait surtout parmi ses demandes : « Et Moreau? » L'avait-on vu, durant la messe? Il y était pourtant convoqué, par lettre de service!... Mais personne n'avait reconnu Moreau.

Vers dix heures, le Consul passa dans les appartements de réception. Les ambassadeurs qui avaient dîné chez Talleyrand venaient d'arriver, et déjà, des fonctionnaires, des magistrats, des généraux attendaient. Bonaparte s'occupa d'abord des diplomates. Charmant, lorsqu'il daignait l'être, il se montra charmeur. On avait admiré la belle tenue de sa garde, chasseurs et grenadiers, surtout la pittoresque allure de ses mamelouks; on le complimentait, et, tout aussitôt, il s'était mis à parler de l'Égypte.... Ah! l'Égypte. Comme il aimait à évoquer le fantôme de la campagne fabuleuse, de ses

chimères d'une si grandiose folie, — cette chevauchée qu'il aurait voulu accomplir à travers l'Asie, sur l'Euphrate et l'Indus, jusqu'au Gange anglais, plus avant qu'Alexandre!... « Personne en France n'a eu de grandes idées, Marmont. Nous irons loin, très loin, plus loin encore! » Hélas! oui, — et jusqu'à Sainte-Hélène.... Tout à coup, parmi les militaires qui formaient le « cercle », il aperçut Delmas....

Ce Limousin Delmas, glorieux sabreur aux armées de Hollande et du Rhin, merveilleux entraîneur de charges audacieuses, était fort populaire chez le troupier. Une sorte de légende environnait son nom : avec des cavaliers, disait-on, il avait emporté une citadelle. Mais Bonaparte ne le choyait guère : mauvaise tête, « clabaudeur », jacobin, déjeunant trop souvent chez Moreau!... Il poussa droit à lui :

— Eh bien! général, êtes-vous satisfait?... Une belle cérémonie, n'est-ce pas?

— Dites plutôt : une belle capucinade!... Nous changeons nos dragonnes en chapelets!... Il manquait à votre fête ces milliers d'hommes qui sont tombés pour abolir les pasquinades et détruire la superstition!

Le lendemain, la police apprenait que Moreau ne s'était pas rendu à Notre-Dame. On l'avait

aperçu dans le jardin des Tuileries, se promenant sous les fenêtres du Château. Le général était en habits bourgeois, vêtu d'un frac marron, à boutons de métal ; même il semblait vouloir être bien remarqué.

C'était comme un défi que Moreau, son rival, venait de jeter à Bonaparte.

PREMIÈRE PARTIE

I

La 82e demi-brigade.

Trois semaines après une telle journée d'ovation populaire, le Sénat conservateur étendait à vingt années la durée du pouvoir décennal qu'exerçait Bonaparte. Un pareil vote, au dire du sénatus-consulte, était un témoignage de reconnaissance et d'admiration pour « le magistrat suprême qui, après avoir conduit tant de fois les légions républicaines à la victoire, triomphé en Europe, en Afrique, en Asie, et rempli le monde de sa renommée, a préservé la France des horreurs de l'anarchie, brisé la faulx révolutionnaire,... éteint les discordes civiles,... hâté le progrès des lumières, et consolé l'humanité! » Mais l'étonnante emphase du servile dithyrambe recélait, en ses conclusions, un acte de méfiance. Le « pacificateur du continent et des mers » s'était flatté d'obtenir du Sénat une dictature à vie; la sournoise opposition des Lanjuinais et des

Garat n'avait eu garde de le comprendre : elle ne lui accordait qu'un pouvoir temporaire. Bonaparte, alors, s'était adressé à la Nation, — bien certain d'en être entendu. Le lundi 20 floréal (10 mai), le Conseil d'État, dans une séance demeurée mémorable, avait donc rédigé les termes de cet appel :

« Le peuple français sera consulté sur la ques-
« tion : *Napoléon Bonaparte sera-t-il consul à vie?*

« Il sera ouvert dans chaque commune des
« registres où les citoyens seront invités à consi-
« gner leurs vœux.... »

La théorie du plébiscite, ce droit divin des Bonaparte, venait d'apparaître dans leur histoire.

Le temps pressait. Dans la nuit du 20 au 21 floréal, le « Gouvernement » approuva la rédaction de son Conseil, et à deux heures du matin, le Secrétaire d'État, Hugues-B. Maret, transmettait l'arrêté consulaire aux différents ministres. Il les invitait aussi à bien « indiquer » aux fonctionnaires « l'esprit comme la portée d'un pareil acte ». Sans tarder, ces ministres se mirent à la besogne; ils composèrent en fort beau style de hâtives circulaires : avant midi, elles étaient prêtes.

Celle du ministre de la Guerre se distinguait autant par l'amphigouri de son pathos que par le sens pratique de ses instructions.... « La tranquillité de l'État, disait-elle, est attachée à la stabilité de son gouvernement; cette stabilité augmente la confiance du peuple, en donnant au génie qui conçoit le temps nécessaire à l'exécution. » Mais Ber-

thier, tout en faisant des phrases, imposait une consigne. Il enjoignait aux officiers, sous-officiers et soldats, d'avoir à émettre leurs vœux sur des registres ouverts dans les casernes ou les bureaux d'états-majors. Ainsi, le capitaine allait surveiller le vote de sa compagnie, et le colonel devait garantir le bon esprit de son régiment.

Le soir même, des courriers extraordinaires emportaient ces instructions vers les résidences des généraux commandant les vingt-six divisions militaires. Les trajets, à cette époque, se faisaient lentement; les routes étaient peu sûres : celles de Bretagne et du Bas-Maine passaient pour dangereuses. Toutefois, dans la nuit du 24 floréal, les ordres de Berthier arrivèrent sans accident, à Rennes, le quartier général de l'Armée de l'Ouest.

De toutes les divisions militaires réparties de Coblentz à Bastia, la treizième (Ille-et-Vilaine, Côtes-du-Nord, Morbihan et Finistère) était celle qui, en 1802, contenait le plus de soldats. Son état de situation, pour le mois de floréal an X, indique la composition suivante : neuf demi-brigades d'infanterie de bataille ou d'infanterie légère; deux régiments de cavalerie, et deux régiments d'artillerie, — sans compter les bataillons du train, les compagnies d'ouvriers militaires, les dragons-guides, et une demi-brigade de vétérans. C'était donc, ramassé en quatre départements de l'an-

cienne Bretagne, un corps de troupes d'environ 15000 hommes, — importante fraction de cette Armée de l'Ouest qui naguère avait donné la chasse aux Chouans de Georges et aux « brigands » de Mercier-la-Vendée.

La paix d'Amiens la rendait inutile, car, abandonnés par l'Anglais, les gars de la brousse avaient désormais perdu la partie. Depuis un an, d'ailleurs, leur pays était à peu près pacifié. Aussi, un arrêté consulaire du 23 germinal (13 avril) avait-il décidé la suppression de cette armée. Sa mise au pied de paix ne devait s'effectuer qu'en prairial; mais, de très bonne heure son état-major s'était dispersé. Le « général en chef, conseiller d'État », Bernadotte, fort mécontent d'une semblable mesure, s'en était revenu à Paris, amenant avec lui tous ses officiers d'ordonnance. Là, dans son hôtel de la rue Cisalpine, au quartier du parc Mousseaux, il menait une vie luxueuse, faisait figure, et tenait des « assemblées ». Son brusque départ avait occasionné un certain désordre. Sans permission, plusieurs officiers de régiments étaient accourus à Paris; ils y fréquentaient leur ancien chef, et promenaient leurs uniformes dans les salons où pérorait et gasconnait le général-conseiller d'État.

Un de ses chers amis, toutefois, n'avait pas accompagné Bernadotte : son ex-chef d'état-major, le général de brigade Édouard Simon.... C'était un curieux personnage, ce Champenois, destructeur de chouanneries bretonnes! Fils de l'un des grands

hommes de cette époque, d'un certain Simon (de Troyes), helléniste, archéologue et poète, le général, lui aussi, courtisait la muse, mais en fabriquant de la prose. Bernadotte appréciait beaucoup ce littérateur galonné dont les ordres du jour avaient toute la saveur d'une « carmagnole » à la Barrère. Il le prisait non moins, pour son jacobinisme. Très amoureux de l'antiquité classique, admirateur passionné de la Grèce et de Rome, Édouard Simon passait pour un fervent républicain. Il était, en outre, franc-maçon, et timbrait son papier à lettres des deux mains et de l'équerre symboliques. Au reste, officier de mérite, ayant guerroyé sans relâche sur la Sambre et le Rhin, en Batavie et en Bretagne. Connaissant bien l'esprit de ses demi-brigades, il possédait la pleine confiance des colonels et des soldats : autant et plus que Bernadotte, il était populaire dans l'Armée de l'Ouest.

La suppression de l'état-major l'avait privé de son emploi; mais, résigné ou bien stoïque, Simon n'avait sollicité aucun autre commandement. Il se disait malade, harassé par les fatigues de ses campagnes, brûlé par la fièvre, assoiffé de repos. Beaucoup trop pauvre pour habiter Paris, il avait loué, aux environs de Rennes, un modeste cottage, *La Moinerie*, où, dans l'attente de jours meilleurs, il vivait en ermite. L'excellent homme y avait installé sa jeune femme, une demoiselle Sophie Goulard, et leur fillette, délicate et maladive enfant. Là, ne voulant plus rien savoir du monde, ce philosophe,

cet optimiste, cultivait son jardin.... Parfois cependant quelques amis, de chers compagnons d'armes, le chef de brigade Pinoteau, le commandant Müller, le vaguemestre Bertrand, — un autre poète, celui-là, — venaient peupler sa solitude. Entre vieux camarades, le temps s'écoule rapide, et souvent, l'un de ces bons amis avait dû coucher au cottage. Que pouvait dire Simon, durant ces interminables entretiens? Évidemment, des paroles de sagesse.... Aussi, toute la garnison de Rennes admirait ce soldat laboureur, ce nouveau Dioclétien, ou plutôt, — car Dioclétien n'avait été qu'un vil tyran, — ce moderne Cincinnatus.

Ainsi privée de ses deux chefs principaux, l'Armée de l'Ouest n'était plus, à présent, qu'une simple division. Un général de beau renom militaire, Henri Delaborde, la commandait. Mais, nouveau venu en Bretagne, n'ayant jamais bataillé dans la brousse, il ne partageait pas les haines féroces que ressentaient tant de fusilleurs de chouans. C'était, d'ailleurs, un vaillant homme de guerre, patriote de 92, un de ces glorieux porteurs des sabots légendaires, et qui, sous les ordres de Dugommier puis de Moreau, avait fait merveille contre le miquelet et le kaiserlick. Oui, mais ce jacobin rallié à Bonaparte — il l'avait connu au siège de Toulon — ignorait encore son métier d'administrateur : jaloux de son autorité, soupçonneux, tatillon, tracassier, ennuyant beaucoup trop les préfets. Et puis, quelque peu sectaire. Fils

d'un boulanger de Dijon, ce Bourguignon transplanté en Bretagne tenait en une sainte horreur le prêtre et l'émigré. Or, le département d'Ille-et-Vilaine venait de recevoir pour préfet un ci-devant émigré : le citoyen Joseph Mounier, autrefois président de l'Assemblée constituante.... Un émigré? Et sur-le-champ, le vertueux Delaborde s'était mis sur ses gardes.... Au surplus, malgré sa haine pour les « superstitions », il n'avait pu gagner le cœur de sa méfiante armée.

Et pourtant, une lourde et forte poigne eût été nécessaire pour mater l'indiscipline qui sévissait dans toutes les garnisons de l'Ouest. Insolents, querelleurs et pillards, le chasseur, le dragon et le fantassin y déshonoraient l'uniforme. Les abominations de la seconde Chouannerie, cette guérilla faite de ruses, d'embuscades, de tueries sans quartier, d'exécutions sommaires, avaient rapidement transformé les soldats en une soldatesque. Égorgés sans pitié, ils avaient massacré sans merci. Trop de menteuses légendes se débitent encore sur les sublimités de cette guerre sans grandeur, qui, sournoise, féroce, démoralisante, ne fut, de part et d'autre, qu'un simple banditisme. Blancs et bleus de l'an VIII, brigands ou bien patauds, — ils se valurent, de par l'ignominie de leurs exploits. Si, maintes fois, les « gris » d'un Georges Cadoudal s'amusèrent à chauffer et dépecer le patriote, les bleus d'un Brune ou d'un Bernadotte trouvèrent non moins plaisant d'éventrer, durant l'étape, leurs

prisonniers. La volumineuse correspondance de l'Armée de l'Ouest est remplie de ces hideux détails, hauts faits ou joyeusetés de la guerre civile.

Mais, au moment où commence notre récit, l'insurrection de l'an VII semblait écrasée à jamais. Georges et ses camarades s'étaient enfuis à Londres; le chouan remettait aux gendarmes sa carabine anglaise; le closier, si longtemps égaillé sous les bois, remmanchait sa faux, et rentrait dans sa borderie; les colonnes d'éclaireurs ne fouillaient plus la lande, et les demi-brigades venaient de regagner leurs garnisons. Elles y avaient rapporté une haine sauvage pour le noble et le curé bretons; elles y ramenaient, aussi, leurs misères et leur turbulence.

Cantonnés trop longtemps dans les hameaux des pays insurgés, répartis souvent par escouades en les ordures de quelque étable, les soldats étaient revenus couverts de pouilleuses guenilles. A la caserne ils avaient espéré obtenir une distribution d'effets neufs; mais, rien; les masses d'entretien étaient épuisées; donc, ni capotes, ni chaussures. Aussi, la vue de tant de va-nu-pieds qui s'en allaient, riblant le pavé des villes, hâves et dépenaillés, provoquait partout la compassion ou la moquerie. « Bientôt, ma demi-brigade sera couverte de haillons, écrivait le chef de la 79e.... Mes grenadiers n'ont plus de vêtements. Ils me demandent des souliers que je suis dans l'impossibilité de leur fournir.... Nos masses sont épuisées; nous n'avons

plus un sou, et nos braves vont nu-pieds.... » Des loques, de la vermine, — et pis encore, la faim! Le supplément de viande, fixé par jour à dix centimes par homme, ne se distribuait plus, et la solde elle-même demeurait impayée. En mars 1802, le troupier n'avait pas touché son prêt depuis trois mois; l'État devait aux officiers un trimestre d'appointements et tout un semestre d'indemnité. Les fournisseurs, bouchers et boulangers, refusaient donc de faire crédit, et « l'ordinaire » manquait souvent à la gamelle. « Envoyez-moi des fonds, suppliait le colonel Godard, car il m'est impossible de faire vivre mes hommes.... Nous n'avons pas un centime pour acheter des légumes; on nous refuse même la viande et le pain de la soupe.... » Vraiment la détresse de cette armée était navrante. Des maladies contagieuses produites par la fatigue, l'absence d'hygiène, les privations, sévissaient sur toutes les demi-brigades. Or, dans les régiments, bien peu de médecins militaires, et dans beaucoup de ces petites villes bretonnes, aucun hôpital. Au mois de floréal an X, sur un effectif de 15 000 hommes, l'Armée de l'Ouest comptait près de 2 000 indisponibles.

Mais ce fricot de la gamelle que l'État ne pouvait leur fournir, cavaliers et fantassins le demandaient à la maraude : ils rapinaient. Les capotes bleues et les dolmans verts étaient devenus la terreur des closeries. Souvent, rassemblés par bandes, les soudrilles et les bonnes pratiques s'abattaient sur une ferme solitaire, vidaient la huche et le pou-

lailler, puis s'en retournaient vers la ville avec leur prise de guerre, embrochée au briquet ou au bancal. Souvent aussi, arrivée aux barrières, l'expédition se terminait par un combat. Les employés de l'octroi et les gendarmes voulaient confisquer le butin et empoigner les fricoteurs; alors une bataille s'engageait où le soldat rossait avec délice le « cogne » et le « gabelou ». Ces sortes d'amusements faisaient gémir les maires et les préfets, sans trop irriter Bernadotte. Il prescrivait, toutefois, à son ami Simon de rédiger un ordre du jour, et aussitôt le chef d'état-major se mettait en frais d'éloquence. Il déplorait « le silence ambigu des lois », blâmait « les percepteurs trop exigeants et les militaires trop emportés », recommandait enfin aux « guerriers la noble pratique des vertus civiles.... » Quant à l'officier, il s'égayait d'une autre manière : lui, recherchait les duels. D'ailleurs, les occasions « d'en découdre » ne faisaient point défaut. Profitant des premières amnisties, quelques émigrés commençaient à reparaître en Bretagne. Très pauvres, et regardant d'un œil mélancolique leurs ménils devenus biens nationaux, contraints parfois de prendre à fermage leurs propres domaines, ils avaient rapporté de l'exil beaucoup de morgue et d'arrogantes fureurs. C'était ceux-là surtout que guettait l'officier. Son plaisir était de s'attabler dans une de ces pensions bourgeoises où, insolent et marmiteux, le ci-devant exhalait ses douleurs; on lui cherchait querelle,

on le provoquait, on l'obligeait à se battre, pour lui apprendre, à coup de pointe, toutes les beautés de la Révolution.

Au reste, ces aimables passe-temps de jacobins étaient souvent interrompus par des révoltes de caserne. Les séditions éclataient fréquentes dans les quartiers militaires, et le soldat osait porter la main sur l'officier. A Vannes, la 52e s'était naguère insurgée, réclamant son arriéré de solde. « Payez-nous d'abord; nous obéirons ensuite! » S'emparant du drapeau, les mutins s'étaient alors retranchés dans une église, aux cris de : « A bas Bonaparte! » Leur chef, le colonel Féry, un homme énergique, en avait abattu plusieurs à coups de pistolet; mais il était tombé lui-même, le corps troué par les baïonnettes.... On eût dit d'une *orta* de janissaires massacrant leur agha pour obtenir la soupe [1].

Souffrant ainsi et démoralisée, cette Armée de l'Ouest était devenue un ramas de turbulents soudards. De sévères mesures s'imposaient donc pour rétablir sa discipline, et le Premier Consul avait résolu de sévir : il aimait le soldat, mais détestait la soldatesque. Bonaparte, d'ailleurs, appréciait peu ces demi-brigades et leurs exploits de guerre civile. Tant de misères endurées dans le silence des landes fourmillant d'embuscades, dans les fumiers et la vermine du hameau breton, sous les

1. On envoya la 52e demi-brigade en Italie; elle se montra héroïque au combat de Valeggio.

morsures des brises marines et les buées d'un ciel toujours en pleurs, n'étaient payées par lui que de hautaine indifférence. La farouche beauté, la grandeur sauvage de ces bleus déguenillés qui, eux aussi pourtant, avaient sauvé la patrie, ne touchaient pas ce cœur impitoyable à la souffrance et n'estimant que la victoire. Et puis, aux sanglantes boucheries d'un Santerre ou d'un Turreau, même aux brillants faits d'armes d'un Marceau ou d'un Hoche, soldats de la Nation, — Bonaparte préféra toujours la résistance acharnée des La Rochejaquelein et des Charette, champions de la Royauté. Il les proclamait de grands hommes, et devait, un jour, les nommer des « géants ». L'ancien élève de Brienne, le camarade des Dampierre, des Castries et des Comminges garda longtemps l'empreinte que surent lui imprimer ses maîtres, les Minimes....

Aussi, nul avancement, bien peu de récompenses pour les jacobins, officiers de Bernadotte. Et eux, dédaignés de Bonaparte, le détestaient, lui prodiguaient l'outrage, et, par l'injure, se vengeaient de l'injustice. Le « Corse » leur était devenu un ennemi personnel qu'il fallait déshonorer ou détruire. Dans tous les lieux publics, tables d'hôte, cafés, tabagies, on déversait l'insulte sur son nom exécré : « Un bâtard!... Il était l'enfant naturel d'un ci-devant, de Marbeuf et de la mère La Joie.... Un poltron!... Il se garait soigneusement de la mitraille.... Un hypocrite!... Il avait, au Caire, adoré Mahomet; il s'agenouillait, maintenant,

devant le Pape.... Un traître!... Avant de déserter l'Égypte, il avait promis à l'Anglais d'intrôner les Bourbons.... Un assassin!... Il avait soudoyé le Turc, meurtrier de Kléber... ». Ces ineptes calomnies se débitaient, d'ailleurs, dans la France entière, en ces mille cabarets politiques où l'officier réformé exhalait ses rancœurs impuissantes. Et on les répétait, on les commentait avec frénésie, dans toutes les garnisons qu'occupait l'Armée de l'Ouest.

Tout à coup, des instructions venues de Paris avaient terrifié ces « clabaudeurs » : on les allait embarquer, en masse, pour les Antilles. Chaque demi-brigade de la 13e division militaire devait fournir ou compléter un bataillon de 600 hommes; deux escadrons étaient prélevés sur les régiments de cavalerie. Pour les uns, c'était, au bout de la traversée, l'exil à la Martinique ou à la Guadeloupe, mais, pour le plus grand nombre, c'était la mort, à Saint-Domingue.... Bonaparte épurait.

Il la voulait mener rondement, l'expédition funeste, son équipée de Saint-Domingue. Escomptant la victoire, il avait divisé déjà la révoltée, ses mornes et ses plaines, ses forêts et ses marigots, en cinq départements français. Leclerc, le général en chef, un camarade et un beau-frère, voguait en ce moment vers Port-au-Prince, et son épouse l'accompagnait, — Mme Pauline, cette chère « petite poulette » qu'aimait tant à morigéner Bonaparte. Elle devait ramener bientôt son mari peu choyé,

— mais dans un triple cercueil, avec, affirma-t-on, tous ses joyaux de merveilleuse cousus dans un linceul.... Dès le mois de frimaire, une escadre avait donc emporté 20 000 hommes vers les pays de la fièvre jaune et leurs tombes inglorieuses. Premier convoi seulement, car, dans les eaux de la Penfeld, les vaisseaux de ligne et les frégates aménagées en flûtes attendaient de nouveaux bataillons.

A cette nouvelle, de Vannes à Saint-Servan, un frisson de colère agita les chambrées. Déjà fort mécontents, officiers et soldats s'exaspérèrent. Un mot, — ce mot, hélas! si souvent répété dans l'histoire de notre malheureuse France : « déportation » — courut de bouche en bouche. « Le Corse a peur de nous, et nous déporte! » Il fallut, cependant, obéir, et s'acheminer vers l'arsenal de Brest. Alors, une effrayante désertion; au long du chemin, escouades et pelotons s'émiettèrent : à la caserne de Recouvrance, plus d'un quart de ces condamnés manquait à l'appel. Mais Bonaparte avait prescrit de combler les vides : 1500 hommes, prélevés à nouveau, sur l'armée de Bretagne.... Il continuait à épurer.

Un régiment, toutefois, la 82e demi-brigade, était demeuré intact, en sa garnison de Rennes. Le Consul, il est vrai, l'avait tout d'abord désigné pour l'embarquement; mais Bernadotte s'était aussitôt entremis : « ... Ce corps, mon général, se trouve hors d'état d'être employé utilement; il a le plus grand besoin de rester réuni et surveillé pen-

dant quelques mois.... » Durant quelques mois? — soit! Et la 82e avait été laissée tranquille, au quartier militaire de Saint-Cyr.

C'était pourtant la plus indisciplinée comme la plus mal tenue des neuf demi-brigades d'infanterie, casernées en Bretagne. Formée en 1791, avec l'ancien *Saintonge*, — le régiment à la croix blanche cantonnée de gueules et de sable, de sinople et d'or, — cette 82e s'était très vite acquis de glorieux quartiers de noblesse plébéienne : au siège de Mayence, elle avait « bien mérité de la patrie ». Mais un séjour prolongé au pays des Chouans avait détruit chez cette vaillante ses rares vertus de chevalerie et d'abnégation. Durant plusieurs années, courant de la Manche à la Loire, fouillant la bruyère et la chênaie, la brande et la montagne, pourchassant les gars royaux, les rampants des loges et autres loups de la nuit, elle s'était faite aussi féroce que ces féroces « égorge-bleus ». Au contact du brigand, le Mayençais, transformé en soudard, avait pillé, lui aussi, et lui aussi massacré : cette Chouannerie pourrissait tout ce qui l'avait touchée. En outre, une mesure détestable du Directoire avait accru le désordre moral. Dans les rangs de la demi-brigade on avait déversé les résidus d'un régiment recruté aux Antilles. Il était en partie composé d'hommes de couleur, et ces

noirs se comportaient en vrais nègres marrons. Volontiers, ils prenaient le large et s'en allaient fourrager la campagne; le blanc les imitait, se joignant parfois aux chauffeurs : en 1801, cette bizarre 82e comptait cent cinquante déserteurs.

Elle était mal commandée. Pour assagir tant de mauvaises têtes, il aurait fallu l'un de ces « durs à cuire », de ces glorieux butors qui connaissent à fond toutes les gaietés, toutes les malices, toutes les rubriques de la caserne; bref un soldat comprenant le soldat et s'en faisant comprendre. Mais le chef de brigade, Armand Pinoteau, ignorait tout cela. Ce Charentais, né à Ruffec, provenait des états-majors, et, bourgeois, fils de procureur, en avait adopté les belles manières. Toujours vêtu à l'ordonnance, et, dès l'aube, rasé de frais, avec ses façons de muscadin à épaulettes, il excitait la verve des loqueteux mal peignés de la 82e. On disait de lui qu'il préférait à une bataille la visite de son coiffeur. Envoyé pour mettre de l'ordre dans un corps en plein désarroi, il paperassait beaucoup trop. Son formalisme administratif irritait les officiers : « Un bureaucrate, le citoyen, un gratte-papier; pas un franc militaire!... » Et cependant, c'était un brave. Ses états de service relataient cinq campagnes et des blessures; à trente-trois ans, il était colonel. Instruit, voire lettré, rédigeant d'une plume élégante des rapports excellents, Pinoteau avait dû faire merveille dans les états-majors, en Belgique, en Hollande, en Allemagne. Naguère, adjudant-

général aux armées de Sambre-et-Meuse, puis du Rhin, il en connaissait les chefs, — un Jourdan, un Moreau, — fort apprécié lui-même de ces grands hommes de guerre. Les aimant, il les admirait, et croyait partager leur foi politique. Souvent il soupirait sur les misères de l'heure présente, parlait avec tristesse du passé disparu, osait même regretter le défunt Directoire. Oh, la France de fructidor, la République, la liberté selon Barras, — pour lui quel idéal!... Oui, mais songeant aussi à « l'avancement », Pinoteau n'exprimait ses douleurs qu'avec une sage réserve et des précautions infinies. Ne fallait-il pas devenir général? Rien n'annonçait donc chez le prudent colonel un sectaire, moins encore l'aspirant au martyre, — et pourtant une étrange aventure allait faire de ce naïf une victime de tyran, un confesseur de la religion jacobine....

Mais si l'honnête Pinoteau n'avait pu gagner les cœurs en l'enragée demi-brigade, un de ses officiers y était populaire. Excitant ces furieux, le jeune commandant Antoine Couloumy savait mener le régiment au doigt et à l'œil. Bon militaire, assurément. Ses états de service mentionnaient d'honorables faits d'armes; mais, beaucoup plus que ses campagnes, un effronté népotisme avait aidé à sa rapide fortune. En moins de cinq années, l'heureux Limousin avait vu transformer ses galons de sergent en une grosse épaulette : à vingt-neuf ans il commandait déjà un bataillon. Le hasard, en

effet, — cette « chance » dont parlent si souvent les gens d'épée, — lui avait accordé le « parent protecteur »; et quel parent! un montagnard, un régicide, un ancien Directeur, le citoyen Treilhard, aujourd'hui président du tribunal d'appel, à Paris. Pour l'instant, il est vrai, l'oncle et le neveu étaient en délicatesse : histoire d'avancement. Chef de bataillon avant le 18 brumaire, Couloumy convoitait, maintenant, un grade de colonel; mais Bonaparte sollicité par le parent avait fait la sourde oreille : trop jeunet, le neveu, et pas assez de campagnes! Ce bel Antoine avait alors crié à l'injustice, proféré des plaintes, dégoisé des menaces. Pour capter la faveur de tant d'officiers jacobins, il se disait plus jacobins qu'eux tous. A la caserne de Saint-Cyr, dans les pensions et les estaminets, il prodiguait l'outrage au nom du Premier Consul : « Un coquin, un scélérat! Ses fonctionnaires sont des voleurs! Ils mettent dans leurs poches l'argent destiné au soldat.... Osons donc nous réunir et marcher sur Paris, baïonnettes en avant! Nous brûlerons tout sur notre passage, et nous culbuterons le despote » : bref, des propos d'énergumène. Un jour même, cet insulteur s'était écrié, en public : « Nous réclamons un patriote, un bon bougre, pour enfoncer le poignard au sein du bandit corse! » Les camarades auraient dû lui imposer silence; mais, forcenés autant que lui ils approuvaient et ils faisaient chorus.

Étranges physionomies, en vérité, ces rudes tra-

queurs de chouans qu'avaient alourdis, fourbus, éreintés leurs incessantes battues! Un curieux mémoire de Pinoteau nous en a transmis le portrait peu flatteur. D'aucuns, complètement illettrés, ne savaient pas même écrire; d'autres, habitués des basses tavernes, se comportaient en scandaleux ivrognes; plusieurs enfin, lieutenants ou capitaines de cinquante ans, se faisaient trop âgés. La mise en réforme menaçait donc ces cheveux gris, ces trognes que balafraient les rides.... La mise en réforme! — l'épouvante, en ces jours-là, de tous les vieux qu'avaient appesantis leurs campagnes, de tous les jeunes qu'avaient mutilés les combats. D'ailleurs, elle atteignait, arbitraire et sournoise, les militaires qui déplaisaient. Le Directoire en avait usé sans mesure; Bonaparte en abusait sans scrupules. Plus de Jacobins dans ses armées! Et cette 82e, qui était jacobine tout entière! Aussi comme on y détestait le « nabot », le « pygmée », l'« embryon bâtardé de la Corse! » Mais aux trivialités ordurières de leurs injures, ces abrupts grognards mêlaient souvent un nom, espoir de leur haine : Moreau.

En garnison à Rennes depuis assez longtemps, beaucoup d'officiers de la demi-brigade s'y étaient mariés. Or, Moreau était populaire en cette ville, et très aimé d'une bourgeoisie frondeuse, patriote et républicaine. On s'y rappelait avec plaisir l'étudiant tapageur, le prévôt de droit, le « général du parlement », qui, jadis, lors des émeutes de 1789,

avait si bien crossé les « paltoquets à particule ». On s'y souvenait aussi du commandant de volontaires, entraînant une ardente jeunesse vers la frontière, à la victoire.... Oh, celui-ci n'était pas comme « l'autre » un étranger, mais bien un vrai Français de France; mieux encore, un Morlaisien, un Breton bretonnant!... Heureux d'une telle popularité, Moreau la cultivait avec soin. Depuis dix ans (sa correspondance en fournit la preuve), il s'était fait le protecteur, le patron, le banquier des Breiz et des Gallos de sa chère Armorique. Sa porte, ni sa bourse ne leur étaient jamais fermées. Toujours très bon enfant avec les humbles, le général se montrait camarade avec tous ses « pays ». Il avait dressé sa femme et sa belle-mère à les bien recevoir, et les deux grincheuses créoles se mettaient en frais de coquetterie pour le Morlaisien, le Léonard, le Rennais, le Malouin. On les invitait aux soirées de gala où venait chanter Elleviou, — encore un « pays », ce ténor; on leur faisait tirer le chevreuil dans les réserves de Grosbois. En outre, à certains jours, un repas bretonnant : Moreau s'en allait dîner, à Chaillot, chez le citoyen Rupérou, juge au tribunal de cassation, un « Minos » des Côtes-du-Nord. Là, il se rencontrait avec les Gandon et les Ginguené, les Lanjuinais et les Kervelegan. On buvait du cidre, on mangeait de la cochonaille, on patoisait, on celtisait, on breyzardait; on politiquait aussi. Mille anecdotes vantant la bonhomie du « fameux capitaine », son

peu de morgue, ses badineries familières ou grivoises, la simplicité de ses façons et de sa mise, son modeste habit brun, son goût pour la pipe et la bière, le lit de camp où il se plaisait à dormir, se racontaient en la Bretagne émue, et, amplifiées dans les maisons bourgeoises, éveillaient un formidable écho dans les casernes... « Ah, si Moreau voulait ! »

... Oui, « si Moreau voulait ! » un vœu gros de menaces, qu'on murmurait en bien des régiments.... Chose étrange : Napoléon Bonaparte qui, dans les mirages du passé, nous apparaît comme le dévot des incessantes batailles, l'homme des guerres sans répit et sans fin, passait en 1802 pour un être pacifique, préférant le repos à l'action, le fonctionnaire à l'officier. Soldats et généraux lui reprochaient de les avoir trompés, en remplaçant par des « bureaucrates » les « avocats » du Directoire. Ce nouveau régime de hauts commis et de méticuleux paperassiers les révoltait : ils avaient espéré un gouvernement du sabre, sans contrôle. L'œuvre politique du Premier Consul, son relèvement moral de la nation, sa paix « sociale, religieuse, continentale, maritime » les trouvaient indifférents ; ils ne comprenaient pas. Non : c'était pour eux la « paix », un mot qu'abominaient leurs ambitions déçues, leurs convoitises inassouvies. Ils se disaient qu'avec ce rigoriste, cet observateur des règlements, cet éplucheur de comptes, ce fanfaron d'intégrité, l'avancement allait se faire pénible, et le métier

des armes devenir un mauvais métier. Ils regrettaient les rapides et stupéfiantes promotions d'autrefois : capitaine en nivôse, divisionnaire en fructidor! Ils regrettaient aussi les butinantes houssarderies, la guerre enrichissant la guerre, les conquêtes, les dévastations lucratives. Oh, les belles années, celles de la Convention, surtout du Directoire, pour qui voulait oser, pour qui savait agir! On avait quitté son village, Nicaise en souquenille, et dix-huit mois plus tard, Scipion galonné d'or, on achetait à la République les abjectes dépouilles de l'émigré. On acquérait alors maisons de ville et de campagne; on les garnissait d'argenterie batave, de mobiliers kaiserlicks, de tableaux cisalpins. C'est que, durant ce temps, on avait affranchi « les peuples ilotes », et rendu des esclaves à la Nature et à la Liberté. Les Vandamme et les Brune, les Masséna et les Augereau avaient ainsi bien mérité de la patrie. Moreau lui-même, l'intègre et pur Moreau, avait très souvent « houssardé », sans scrupules : sa vertu était d'un Danton, beaucoup plus que d'un Robespierre. N'ayant pour bien patrimonial qu'un revenu de 800 francs, il possédait maintenant un hôtel à Paris, un château à Grosbois et quelque cent mille livres de rentes : dépouilles opimes, gagnées à détruire les tyrans. Mais personne, sauf l'ingrat Consul, ne les reprochait à ce « dernier des Romains », et d'aucuns voyaient en lui le modèle accompli du héros.... Car ils étaient nombreux les officiers pour qui cet homme sem-

blait incarner la science et le génie militaires, l'honneur et la gloire de la Nation. Leur injuste engouement le comparait à Bonaparte : celui-ci, téméraire, faiseur d'entreprises hasardées, victorieux de par la fortune, sacrifiant sans pitié la « chair à canon », bourreau de ses armées; celui-là réfléchi, pratiquant les méthodes scientifiques, vainqueur de par ses calculs, ménager de la vie humaine, et vraiment « père de ses soldats »....

« Ah! si Moreau voulait!... » Un simple mot de lui, affirmaient ses admirateurs, suffirait à soulever tous les régiments. On détruirait ainsi l'usurpation consulaire; on fusillerait ou l'on déporterait le despote; on proclamerait Moreau dictateur, et Moreau, cette âme antique, réunirait la Convention.... La Convention! En vérité, l'historien demeure stupéfait, quand, dans les documents de cette époque, il voit se formuler un pareil vœu. Et cependant, c'était bien à la Convention que rêvaient, en la fumée des tabagies, vêtus de la redingote bourgeoise et coiffés du chapeau à étoiles, un Argout, un Sabathier, un Sandoz-Laroche et autres généraux mis en réforme. Et c'était à la Convention que songeaient les déportés de l'Armée de l'Ouest, les critiqueurs, les cabaleurs de la 82e : la Convention rétablie par Moreau!...

« Ah! si Moreau voulait!... » Pourtant, on le savait prudent jusqu'à l'indécision, manquant de volonté, — même dans la bataille, — général des retraites et non des offensives, menant d'ailleurs

sa vie comme il dirigeait ses campagnes, répugnant aux aventures, à l'action, à l'audace, et souffrant aujourd'hui dans sa vanité ombrageuse et jalouse bien plus qu'en son orgueil et qu'en son ambition. Oui, mais on le savait aussi exaspéré par la haine, enclin comme tous les faibles aux coups de tête désespérés, et, grand de cœur, sinon de caractère, tout à fait incapable de lâche vilenie. On pouvait donc agir sur ce débile courage, compromettre malgré lui cet homme hésitant, le jeter dans une entreprise où il devrait lutter, le contraindre à combattre en se défendant soi-même.... « Ah! si Moreau voulait! » Eh bien, il fallait l'obliger à vouloir.

Soudain, une grosse nouvelle mit en émoi la 82e : le chef Pinoteau venait de partir brusquement pour Paris. Il était allé, disait-on, exposer à Bonaparte la détresse de sa demi-brigade; on attendit son retour avec inquiétude....

Son absence fut de courte durée; vers le milieu de floréal, il reprenait son service au quartier de Saint-Cyr. D'étranges rumeurs avaient couru dans la caserne; les officiers interrogèrent leur colonel : « Avait-il parlé au Consul?... Serait-on déporté?... Toucherait-on au moins l'arriéré de la solde?... » Lui se montrait furieux, et mâchonnait de rageuses réponses : « Non il n'avait pu, voir le Consul : ce cadet-là se garait soigneusement

des visites importunes!... Ah, vous réclamez l'arriéré de vos soldes? Vous ne l'obtiendrez pas. Vingt fois, je me suis présenté dans les bureaux de la Guerre : on m'a toujours renvoyé aux calendes grecques! Du reste, avec quel argent vous payerait-on? Le Trésor est à sec; on y vole et on y pille; à bientôt la banqueroute! » Puis, faisant le mystérieux, l'important, l'homme qui détient de redoutables secrets : « Mais patience! Tout cela ne peut continuer bien longtemps. De graves événements se préparent. Une révolution est dans l'air. Avant la fin de l'année, leur gouvernement doit être anéanti!... » Qui donc avait ainsi transformé en « anarchiste » militant ce timide et platonique républicain, en loup enragé ce chien trop débonnaire?... On savait qu'à Paris Pinoteau avait fréquenté Bernadotte; on connaissait aussi ses relations avec Moreau : on commenta l'énigme de ses paroles; chacun les amplifia. Alors l'agitation s'accrut dans la demi-brigade; les propos insulteurs se chargèrent de menaces : « Il fallait en finir avec le Corse!... Moreau se décidait à tirer le sabre!... »

C'était l'instant où les courriers des ministres apportaient à Rennes la question posée au peuple français :

« *Napoléon Bonaparte sera-t-il consul à vie?* »

II

Un pauvre hère.

La solennelle et vaste place du Palais, à Rennes, n'offrait pas, en 1802, cette symétrique magnificence qu'aujourd'hui elle présente aux regards. Le majestueux décor de pierre, dessiné par Jacques Gabriel, ses arceaux cannelés, ses pilastres à chapiteaux fleuris, ses gracieuses mansardes n'étaient point terminées encore. A l'est, — de la ruelle Saint-François à la rue Saint-Georges, — se dressait une rangée de sombres, tristes et ladres bâtisses, échappées par merveille à l'incendie de 1720 : l'ancien couvent des Cordeliers et sa chapelle; plus bas, quelques murailles enserraient des jardins. Très vivante, autrefois, et sans cesse animée par les chaises ou les carrosses de Nos Seigneurs du Parlement, cette place Égalité, — ainsi l'avaient dénommée les malins de 93, — allongeait, en l'an X, une attristante et morne solitude. Le Parlement n'existait plus; donc, plus

de Grand'Chambre, ni de Tournelle, de chambre d'enquêtes et de requêtes où, sous les peintures de Jouvenet et de Coypel, tant de puissants robins, présidents, conseillers, gens du Roi, étalaient la toge purpurine, le mortier, le chaperon, la perruque à marteaux. Détruit, émigré, « raccourci » tout cela! Un simple tribunal d'appel remplaçait à présent la cour souveraine; mais ses trente-deux Catons en habits noirs et chapeaux à panaches n'avaient pu supplanter les Messieurs à hermines. Aussi, le quartier du ci-devant Palais, où s'agitait jadis tout un peuple d'avocats, de procureurs, d'huissiers à verge, de basochiens portant le sac, s'était fait à peu près désert; maisons et logements s'y louaient mal; et sur la place Égalité l'herbe poussait à l'aise autour du piédestal d'où les mains patriotes avaient jeté bas le tyran Louis XIV. L'horreur d'une telle désolation pesait, d'ailleurs, sur la cité entière; partout la ruine, la misère partout : l'Une et Indivisible, ses généraux, ses proconsuls, sa guillotine avaient passé par là. Ayant vécu longtemps la vie de ses Messieurs, « l'illustre ville et vicomté de Rennes » se mourait de leur mort : au recensement de l'an IX, à peine contenait-elle vingt-six mille habitants.

Or, au numéro 5 de la place du Palais, sous le cintre de la porte d'entrée, on lisait, en 1802, l'enseigne suivante : *Journal du Nord-Ouest de la République française.* —*Imprimerie Chausseblanche.*

C'était un bien digne homme, le citoyen Michel

Chausseblanche, — fort apprécié, à Rennes, pour ses vertus domestiques, bien réputé aussi pour sa droiture dans les affaires. Propriétaire d'une imprimerie depuis l'an II, il se disait issu d'une très vieille bourgeoisie, et de fait, son nom bizarre, à tournure romantique, proclamait l'ancienneté de sa famille. Naguère, aux temps de la Convention, Chausseblanche avait connu des jours de gloire, sinon de prospérité. Il occupait alors, lui et ses presses, l'hôtel de Caradeuc, maison de robin confisquée, bien national dont le district lui avait accordé la jouissance. Rédigeant un journal patriote, il était en outre l'imprimeur officiel de l'Administration départementale. Mais la prose trop souvent prodiguée du directoire d'Ille-et-Vilaine n'avait guère argenté le cher homme; travaillant à crédit, il avait toujours reçu plus de promesses que d'assignats : « La République est pauvre, citoyen; elle sera riche, un jour : de la patience et du civisme! » Il avait donc montré du civisme, tant et tant qu'en germinal an VIII, le Trésor lui devait la bagatelle de deux cent mille francs. En revanche, son patrimoine était dissipé, sa signature ne trouvait plus aucun prêteur, de lourdes dettes écrasaient sa maison. Par surcroît d'infortune, il n'était plus maintenant imprimeur officiel : le préfet consulaire avait remplacé ce jacobin par un citoyen mieux pensant.... Peut-être était-ce une injustice; assurément, c'était la ruine [1].

1. Les comptes présentés par Chausseblanche à l'adminis-

Mais, à défaut d'écus, le malchanceux Chausseblanche s'était acquis un inquiétant dossier de police. Dans les bureaux de la préfecture, on le traitait de personnage dangereux, ami des anarchistes, des enragés, et autres « tigres altérés de sang ». Hélas! l'ami de ces tigres n'était lui-même qu'une pauvre bête fourbue et réduite aux abois. Agé de cinquante ans, perclus de rhumatismes, harcelé par la goutte, il devait pourvoir aux besoins d'une nombreuse famille : sa mère, bonne vieille octogénaire, et cinq enfants en bas âge. De plus, la citoyenne Chausseblanche, son épouse, s'obstinait à aider au peuplement de la République : en 1802, dans cette maison de meurt-de-faim, elle allait mettre au monde un sixième nourrisson. L'imprimerie, prospère jadis, périclitait; son maître l'avait dû transporter dans le désert de la place du Palais : deux ouvriers pour toute équipe, et le patron obligé de composer lui-même. Enfin, des créanciers intraitables, la meute des huissiers pendus à la sonnette, les protêts, les commandements, la menace, la certitude de la faillite.... Un pauvre hère!

Il conservait, toutefois, sa gazette, son *Journal du Nord-Ouest de la République Française* : à lui seul, il en était le directeur, le secrétaire et la

tration d'Ille-et-Vilaine offrent un curieux spécimen de la dépréciation où était tombé l'assignat à la fin du Directoire. Pour une somme de 192 000 livres due à l'imprimeur, le préfet consulaire propose 3 800 francs payés en numéraire. Et le malheureux Chausseblanche accepte!

rédaction.... Oh! une misérable feuille, format in-douze, et telle qu'en fabriquait alors la province, — détaillant le cours des mercuriales, annonçant les jours de foire et de marché, empruntant aux journaux parisiens des faits divers ou des banalités politiques. Mais Chausseblanche se piquait de littérature et s'estimait un philosophe. Censurant les hommes et les choses, il insérait des *Moralités* satiriques, parfois créées par son phébus, le plus souvent prises chez les autres : il compilait, démarquait, découpait : « *De la Louange et de la Flat-* « *terie*.... Depuis la publication de la paix, la « louange est à l'ordre du jour. En conséquence, « toute la diplomatie est à la louange, tous les tri- « bunaux sont à la louange, toutes les religions sont « à la louange.... Ah! trop est trop. Une telle flat- « terie doit être insupportable à celui qui en est le « patient. Elle le perdra : elle en a perdu tant d'au- « tres!... »

Ingénues et vieillottes malices, de pareils coups d'épingles étaient bien anodins. Mais la gazette et le gazetier déplaisaient à la préfecture. Un nouveau magistrat, l'ancien constituant Joseph Mounier, venait d'y arriver, et, à peine installé dans l'ancienne Intendance, on l'avait circonvenu. Son secrétaire général, le citoyen Routhier, un excellent jeune homme, féru d'amour pour les choses de police, lui avait signalé le dangereux Chausseblanche. Le préfet avait donc convoqué devers lui cet incendiaire : « Ah çà! Monsieur le journaliste,

finissez, je vous prie, votre guerre de plume! Le temps des folliculaires est passé aujourd'hui.... » Tancé avec tant d'éloquence, le déconfit folliculaire avait promis de rester sage à l'avenir.... Vaine assurance, propos de sectaire, serment de jacobin! Il observait assez mal sa parole, — car, au moment où commence notre récit, le hargneux bonhomme s'attaquait à la Légion d'honneur.... Incorrigible!

Ce jour-là donc, — jeudi, 30 floréal, — allongé sur une chaise longue, ses jambes goutteuses emmitouflées dans la flanelle, il découpait dans le *Citoyen Français* des brocards dirigés contre la sottise humaine et le goût des hochets, des rubans, des livrées. Parfois, cependant, une grimace désolée lui contractait le visage. Quelques jours auparavant, une traite de quatre cents francs s'était abattue sur sa caisse, — et cette caisse, hélas! était vide. Il se voyait, en un mauvais rêve, assigné bientôt, mis en faillite, déshonoré.... Ah! combien, pauvre hère, lui semblait dur le mal de vivre!

De légers coups heurtés à la porte de son cabinet lui firent dresser la tête : un homme entra, jouvenceau en bourgeron. Il tenait une lettre à la main, et sur son épaule pendait un sac. Chausseblanche prit la lettre et la parcourut des yeux :

— Bien!... M'apportez-vous un peu d'argent?

L'autre eut un geste vague : il n'apportait rien.

— Suivez-moi! soupira l'imprimeur,... et, clopin-clopant, il monta l'escalier. Au deuxième étage,

dans la salle de composition, travaillait un seul ouvrier, qui coula vers l'homme à la besace un regard soupçonneux. On arriva au grenier. Là, sur des cordes tendues, séchaient des placards récemment tirés. Chausseblanche en prit une liasse, l'entassa dans le sac, puis le ficela soigneusement :

— Portez ceci à votre maître. Vous lui direz que, dans peu de jours, je renouvellerai mon envoi.... Mais, de pour Dieu, qu'il me donne un acompte! J'ai tant besoin d'argent!

Le jeune garçon partit, et Chausseblanche s'en retourna à ses périodes.... Il était devenu très pâle, très agité, le crève-misère. On eût dit qu'il flairait de loin toutes les puanteurs de la prison de Rennes, toutes les moisissures d'un cachot du Temple.

III

Le citoyen Jourdeuil [1].

Cependant, chargé de son fardeau, le porteur des placards avait traversé la place du Palais. Tournant alors sur sa droite, il s'engagea bientôt dans la rue de l'Horloge....

Cette voie, aujourd'hui si passante, formait à cette époque une sorte de cul-de-sac qui s'enfonçait en un quartier misérable. Au nord, elle se terminait dans la sinueuse courbure du Champ-Jacquet; au sud, et traversant la rue Volvire, elle se trouvait barrée par une poissonnerie et des maisons de tanneurs, qui bordaient la Vilaine. Au delà de ces peausseries et dans leurs puanteurs, c'était tout un dédale de ruelles sordides, se croquant, se tordant

1. Interrogatoires et déclarations de Jourdeuil. — Je me suis efforcé de reproduire dans la mise en œuvre les expressions employées par Jourdeuil : « Je vis que.... Il me dit que..., je lui répondis que... ». J'estime ce procédé licite, voire nécessaire, au point de vue de l'art essentiel du récit, quand il s'appuie sur un document : j'ai cru devoir fréquemment l'employer.

au long des vieux remparts et des bastions moussus. Ces bas quartiers n'existent plus; des quais de granit, des places, des statues de grands hommes ignorés, de trop modernes boulevards ont remplacé les fétides, mais pittoresques venelles; prolongée par un pont, la rue de l'Horloge est fréquentée des allants et venants : elle présente une illusion de vie au cœur de la toujours morose et souffretante cité.

Parvenu devant le n° 6 de cette façon d'impasse, le jeune garçon pénétra dans une des grisâtres bâtisses qui s'étiolaient sous l'ombre de l'ancien présidial. Un écriteau faisait savoir qu'on y logeait en garni. Au reste, ni concierge, ni bureau de location; mais un couloir ouvert à tout passant, et, au bout de ce défilé, le roidillon, l'escarpement poudreux de l'escalier. L'homme à la besace monta, pour s'arrêter enfin sur le palier du dernier étage. Une porte était entre-bâillée : il entra.

Il se trouvait maintenant dans une chambre à mansarde, meublée d'un bric-à-brac d'hôtellerie : le lit d'acajou à rideaux jaunes, la bergère en velours d'Utrecht à têtes de cygne, les chaises de crin gaufré à dossier grec, — toutes les horreurs du bas style et de la camelote Directoire. Une armoire, fermée en ce moment, garnissait un des côtés de la muraille, et, sur le panneau lui faisant face, pendait une panoplie d'armes diverses, épées, sabres, pistolets, ainsi qu'un râtelier garni de pipes. Malgré les tiédeurs printanières de la saison, du feu

flambait dans la cheminée où des papiers et des lettres achevaient de se réduire en cendres....

Un homme vêtu de l'uniforme militaire se tenait assis dans le fauteuil. Bizarre et amusant personnage! De haute et forte taille, avec ses épaules carrées, sa figure à la fois vulgaire, énergique et joviale, son nez trop court, sa bouche trop largement fendue, son teint rougeaud et bourgeonné, son front bombant et découvert, il n'avait rien d'un Adonis de garnison, d'un officier « belle-cuisse ». Sa dégaine était celle d'un tambour-major; sa trogne, d'un vieux brave qu'aurait brûlée le soleil des grands chemins, enluminée aussi les « schniks » de la cantine. Pas de moustache à la hussarde, mais des favoris, de superbes « nageoires » qui lui balafraient les pommettes; bref, un visage à l'ordonnance, la coupe de barbe du fantassin. Nippé d'une capote bleue, coiffé du bonnet de police, il portait la petite tenue d'officier d'infanterie, et son unique épaulette, placée à droite, indiquait un simple sous-lieutenant. Pourtant, cet homme n'était plus jeune, car ses cheveux châtains éclaircis déjà et déjà grisonnants dénonçaient les approches de la cinquantaine. Il devait être un de ces « durs à cuire », de ces « brisquards », qui, vieillis sans aucun avancement, grognaient et clabaudaient, dans la 82e demi-brigade.

A l'entrée du jeune garçon, il se leva. Celui-ci laissa tomber sa panetière, puis commença de raconter sa visite à Chausseblanche : « L'impri-

meur enverrait bientôt d'autres papiers, mais il réclamait de l'argent ».... Grand et replet, très brun avec une face basanée, des yeux marrons clignotant de sournoise bêtise, des favoris et une coiffure « à la Titus », le messager n'était pas un Breton. Il traînait et chantonnait ses mots, tel qu'un Champenois de la Haute-Marne, un indigène du Bassigny. Mais son bagou était familier, et sa plaisanterie, faubourienne : le gaillard avait dû habiter Paris.... L'officier ouvrit le sac, en vérifia le contenu, puis, allumant une chandelle, cacheta l'ouverture de la besace :

— A présent, mon garçon, tu vas reprendre ton ballot et descendre dans la rue. Devant la maison, tu trouveras une voiture; tu y déposeras ce paquet, puis tu pourras aller où tu voudras.... Je te donne congé jusqu'à lundi.

L'autre le regarda, étonné.

— Oui, je m'absente pour quatre jours : je vais à la campagne.... Ne viens donc pas ici, durant ce temps; tu n'y trouverais personne. Mais, lundi matin, tu me réveilleras avant la diane, au jour levant : j'aurai besoin de toi.

Le brosseur écoutait, ahuri : jamais encore son officier n'avait prolongé si longtemps une absence. « Du mystère!... » Il reprit son fardeau et regagna la rue. Une charrette attendait; il y jeta la besace, tout en examinant le voiturier. Cet homme était vêtu d'une capote grise, à grand collet, — la tenue des convoyeurs de l'armée; — il portait des mous-

taches et ressemblait à un sapeur.... Le curieux Champenois nota ces importants détails.

Le lundi, de très bon matin, le domestique, obéissant à la consigne, vint réveiller son maître. L'aube épandait à peine ses premières blancheurs, et l'officier paressait encore sous la couverture : il s'habilla prestement. Mais, tout en astiquant, frottant, fourbissant, le cadet du Bassigny s'ébahissait.... Cette chambre, qu'il avait laissée, le jeudi soir, si bien rangée, se trouvait aujourd'hui dans un complet désordre. Au long des murs, plusieurs paniers, — des *gresles*, — étaient amoncelés sur le carreau de la pièce. Déjà recouverts de paille, ficelés et cachetés, ils portaient leurs étiquettes d'envoi. Dans l'armoire, laissée ouverte, le brosseur aperçut aussi une douzaine de hautes et larges boîtes. Elles contenaient des lettres, d'apparence bizarre, aux enveloppes rouges ou bleues, et telles qu'un galant en adresse à son amoureuse.... Tiens, tiens, qu'était cela?... Des poulets doux? Farceur de lieutenant!... Mais non, ce devait être de la poésie, des chansons que leur auteur destinait à des camarades. Car il commettait des chansons libertines, le sous-lieutenant à cheveux gris, des couplets contre les curés, des madrigaux à la « grivoise », qui mettaient en gaîté la 82e : même notre Champenois savait par cœur les plus salées de ces bouffonneries. Et, tandis qu'il nettoyait habits et capotes, le matois compère en palpait délicatement les

poches : c'était, — son dossier nous l'apprend, — une façon de jocrisse, mais rusé, menteur, très facétieux et connaissant des tours variés de maître-gonin.... Soudain, il sentit entre ses doigts l'objet tant convoité, l'un de ces papiers aux couleurs de printemps : « Fort bien! » Tout à l'heure, après le départ de l'épaulette, il déroberait la calotine, en ferait une copie, et pourrait se divertir, en la fredonnant.

— Prends-moi ce panier, lui commanda son maître, et va le porter aux Messageries. Dépêche-toi : il faut qu'il parte, ce matin même. J'ai mis l'adresse : « Le capitaine Auguste Rapatel, rue de « la Michodière, nº 9, à Paris.... Envoi d'habits et « de linge... ». A propos! Si les employés te demandent le nom de l'expéditeur, tu leur diras le tien : Jourdeuil, « le citoyen Jourdeuil... ». Est-ce entendu?... Oui.... Tu réclameras un reçu.

Jourdeuil souleva la *gresle*, en regarda l'étiquette et se mit à sourire. Il connaissait bien l'écriture de son officier : une superbe calligraphie, ferme et droite, moulée à la française. Or, l'adresse du capitaine Rapatel avait été tracée par une autre main, la main d'une femme.... « Des manigances! »

Une demi-heure plus tard, le jeune gars était de retour.... Dans la chambre, l'armoire avait été refermée, et le faiseur de poésies se promenait avec agitation.

— Ah! mon lieutenant, quelle cohue, à ces dili-

gences!... Un public impatient et des employés ahuris.... Enfin, voici le reçu.

L'officier le prit et l'examina : il portait bien le nom du « citoyen Jourdeuil ».

— Parfait!... Es-tu connu dans ce pays?

— Très peu : je n'y fréquente personne. Du reste, vous le savez, je pars dans douze jours.

Le sous-lieutenant, si énervé tout à l'heure, parut se calmer, et, gratifiant d'un écu le blaisot de Champagne :

— Maintenant, comprends-moi bien. Je vais t'envoyer souvent aux Messageries. N'y prononce pas mon nom.... Après-demain, si l'on t'interroge, tu t'appelleras le « citoyen Thomas ».

— Thomas?... Le médecin militaire?

— Celui-là ou un autre, peu importe!

Il importait beaucoup, cependant, car l'innocent Thomas allait courir le risque d'être coffré à Pélagie.

IV

Une famille de soldats.

La diligence qui faisait le service des transports, de Rennes à Paris, ne partait que cinq fois par décade, les « jours pairs » de chaque mois. D'ordinaire, c'était, ces matins-là, un amusant désordre dans les bureaux : colères de voyageurs exigeant de meilleures places, supplications d'expéditeurs en retard, impertinences des commis excédés. Le sous-lieutenant, envoyeur de choses clandestines, avait donc supposé qu'en une telle confusion son domestique passerait inaperçu. Bien raisonné, vraiment : aucun des employés n'avait fait attention à Jourdeuil.

Pour se rendre à Paris, la voiture devait suivre la route nationale n° 31 : un long ruban de queue, tout bossué de côtes et d'ardus roidillons, qui commençait à Brest, et s'allongeait jusqu'à Passy. Elle traversait Vitré, Laval, Alençon, Dreux et Versailles, — vingt-six relais, — dépensait quatre-

vingt-seize heures pour franchir moins de cent lieues, et n'arrivait à destination qu'aux « jours impairs », à la tombée de la nuit : une sage lenteur, surtout de longues traîneries dans les auberges.... Pourtant, les administrateurs des Messageries exaltaient pompeusement la célérité, le confort, l'élégance de leurs véhicules. Le confort! D'amusantes estampes nous ont fait connaître la gracieuse tournure de cette carrosserie : d'abord, le *cabriolet* en forme de proue, une sorte de coupé sans vitres où le vent et la pluie, le soleil et le gel cinglaient, brûlaient, marbraient la face du voyageur; puis une caisse en rotonde, juchée sur quatre roues, épanouie comme une citrouille, pansue comme un baril, où six patients se trouvaient entassés, coude à coude, côte à côte, jambe à jambe, sans pouvoir s'étendre ni se remuer; derrière la diligence, un énorme panier, cloué à l'arrière-train, recevait les bagages. Et ce n'était pas tout; le monumental édifice avait son couronnement : une plate-forme qui pliait, geignait, craquait sous l'amoncellement d'autres citoyens, vautrés parmi les malles et les colis. Parfois, souvent même, à la sortie d'une ville, des intrus y grimpaient « en lapins », alourdissant encore la marche de la guimbarde. Quatre bidets menés en poste tiraient péniblement le branlant équipage : un monsieur d'importance le surveillait, un homme coiffé du chapeau militaire, — Mars et Bellone partout, en ces temps-là! — le conducteur.

Donc, le lundi 4 prairial, à six heures du matin, la diligence des Messageries se mit en branle. Son conducteur était un nommé Desmazures, vieux chouan repenti, mais que la méfiante police surveillait avec soin. Le pauvre diable ne se doutait guère que, là-haut, sur l'impériale de sa voiture, certain panier tout habillé de paille allait lui mériter plusieurs mois de prison préventive. Quatre gendarmes, sabre au clair et mousqueton chargé, formaient escorte. La route était encore peu sûre, les voitures publiques y étaient souvent arrêtées; même, quelques mois auparavant, dans un taillis du Perche, des « brigands », beaux fils de famille, avaient dévalisé les voyageurs : ces Messieurs travaillaient pour le « Roi ».... Cette fois, pourtant, la diligence arriva sans encombre à Paris. Le jeudi, 7 prairial, — jour de l'Ascension, — elle franchissait, vers les six heures du soir, la barrière des Bons-Hommes, passait devant la Chaumière de Tallien, suivait l'Allée des Veuves, les Champs-Élysées, les rues de la Concorde, Saint-Honoré, Croix-des-Petits-Champs, Notre-Dame-des-Victoires, pour s'arrêter enfin près de la rue Joquelet, au quartier des Filles-Saint-Thomas.

Le lendemain, 8, au matin, un porteur de la Compagnie déposait chez le citoyen Rapatel, 9, rue de la Michodière, la gresle que lui adressait le joyeux sous-lieutenant. Le capitaine était déjà sorti; mais son portier signa le registre, donna décharge et accepta « l'envoi du citoyen Jour-

deuil ».... Quelques moments plus tard, Auguste Rapatel rentrait chez lui.

Ce nom de Rapatel occupe une si large place en l'existence tourmentée de Moreau, il s'est acquis une telle notoriété aux heures de l'agonie du grand Empire, qu'il appartient, lui aussi, à l'histoire. On nous permettra donc de pénétrer des vies intimes et de révéler ici quelques faits ignorés. D'ailleurs, depuis 1802, tout un siècle a passé; les hommes qui jouèrent alors un rôle dans la tragi-comédie humaine ont rendu leurs os à la terre, et l'historien ne ressent plus la crainte de se montrer indiscret. Non! mais il a le devoir de pousser à fond son enquête, de connaître l'âme secrète des personnages qu'il met en scène, et d'expliquer le mystère de certains drames par la psychologie de leurs acteurs. Pareil au romancier, il doit posséder la divination des consciences, et savoir qu'en sa réalité la vie est toujours le plus romanesque des romans.

Le citoyen Marie-Augustin Rapatel avait, en 1802, vingt-sept ans. C'était un aimable garçon, doué d'esprit naturel, instruit et bien élevé, d'assez jolie tournure, et portant avec élégance le dolman vert de chasseur à cheval. Il était né, disait-on, sous une heureuse planète : peu de campagnes, aucune blessure, et capitaine depuis trois ans! Ses

états de service, fort honorables sans doute, n'annonçaient rien encore de magnifique. Brigadier en 1792, officier seulement en 1796, il était demeuré infirmier d'hôpital, tandis que les camarades jouaient du sabre dans les polders de la Batavie. Au reste, un jouvenceau, à cette époque, presque un enfant, et la surprise est grande, lorsqu'on examine son dossier, d'y voir titrer de « chirurgien-adjoint » un béjaune de dix-sept ans. Étranges esculapes, en vérité, les médecins militaires des armées de 93!... Embarqué plus tard, pour l'expédition d'Irlande, le carabin devenu lieutenant avait eu le malheur d'être capturé par l'Anglais. Mais la perfide Albion l'ayant, dans un échange, restitué à la République, la « chance » avait de nouveau souri à Rapatel; en l'an VIII, le général Simon le choisissait pour capitaine aide de camp. « Je connais, citoyen, votre civisme et vos talents : je les apprécie. » Estime assurément glorieuse, qui pourtant avait dépité les envieux : tant d'officiers croyaient avoir mieux mérité de la patrie! Mais Simon s'était moqué de ces malveillances : — trop heureux d'avoir à sa table un jeune homme que protégeait Moreau!

Toujours secourable aux Bretons, Moreau était une providence pour les Rapatel : il les traitait en chers compatriotes, en bons amis, presque en parents. Lorsqu'en mai 1799, le général, alors dans le Piémont, avait dû procéder au partage de sa fortune familiale, — « 811 fr. 80 de rente, chiffre

de sa propre lotie », — un Rapatel l'avait représenté à Morlaix. Un autre Rapatel, l'adjudant-commandant François-Marie, avait longtemps servi dans son état-major, et c'était encore un Rapatel, le chef d'escadron Jean-Baptiste, qu'il désirait avoir pour aide de camp. Mais le peu conciliant Bonaparte venait d'expédier Jean-Baptiste à Saint-Domingue....

La famille de ces officiers était fort estimée, même influente à Rennes. Leur père, un habile médecin du quartier Saint-Sauveur, « maître en chirurgie, professeur et démonstrateur aux Écoles », avait jadis porté la robe; il était mort aujourd'hui, et la gouverne de la maison appartenait à sa veuve, la citoyenne Jeanne-Françoise, née demoiselle Beauvais. Agée déjà, bientôt septuagénaire, c'était une respectable dame, un peu sèche, assez rêche, économe, voire parcimonieuse, mais d'un caractère énergique. Volontiers, je me la représente, en son logis, rue de la Raison, vivotant comme on vivait à cette époque, vêtue de noir, poudrée à frimas, vaquant aux soins de son ménage, harcelant ses servantes : « Yvonne de-ci, Corentine de-là », coupant les liards en quatre, amassant pour les siens, pensant toujours à ses enfants dispersés, et leur adressant par les Messageries de bonnes friandises bretonnes : la poularde de Janzé ou le beurre de la Prévalaye.... Elle avait dix garçons (en ces jours lointains, la bourgeoisie française était prolifique) et tous avaient porté ou

portaient l'épaulette. La bonne dame se montrait fière d'une telle lignée de braves; elle parlait avec orgueil de ses fils, et, jacobins ou royalistes, on vénérait cette autre Cornélie. Mais, bien que séparée de ses nombreux garçons, elle ne vivait pas solitaire. L'aîné de sa famille, ingénieur à Nantes, lui rendait de fréquentes visites; Auguste, le capitaine, tenait garnison à Rennes, et près d'elle grandissait une jeune fille, M[lle] Marie-Anne, que ses frères nommaient familièrement « Minon ».... Une gracieuse petite personne, la citoyenne Minon! Ses lettres (la police en a fait la rafle et ne les a jamais restituées) nous révèlent un cœur ingénu, délicat, sentimental, quelque peu romanesque. Le style en est charmant dans sa forme maniérée, et en dépit de son orthographe; mais, vraiment, quelle femme de France possédait, en l'an X, tous les arcanes de l'orthographe?... Auguste Rapatel était pour la jeune fille un frère préféré. Or, il se trouvait de passage à Paris, et très souvent « sa Minon » lui écrivait. Mentor n'aurait pas mieux morigéné Télémaque. Elle lui prodiguait les conseils, faisait de la morale, prêchait la sagesse, s'efforçait de prémunir le chasseur à cheval contre les séductions parisiennes.... Hélas! la pauvre fille ne se doutait pas que ce frère tant choyé subissait alors un de ces charmes qui trop souvent font délirer un homme et mettent en péril son honneur.

Depuis plusieurs mois, en effet, l'aide de camp du général Simon avait quitté la ville de Rennes.

Deux motifs le retenaient à Paris : d'abord, une affaire de famille, et surtout une histoire d'amourette. De l'amourette, il n'avait soufflé mot à sa mère, que chagrinait vivement une bien déplaisante aventure....

Le malheur venait de s'abattre sur ces très honnêtes gens : l'un des jeunes Rapatel, l'adjudant-commandant François, se mourait. Les fatigues de maintes campagnes et une blessure mal guérie avaient déterminé chez ce vaillant une consomption incurable; les médecins ne gardaient plus d'espoir, et le pauvre anémié s'éteignait à vingt-neuf ans. Une femme s'était installée à son chevet. Oh! celle-là n'était point de ces belles que Mme de Staël a qualifiées d' « inexplicables », et l'impertinent Chamfort lui eût octroyé « une case de plus dans le cerveau », mais, dans le cœur, « une fibre de moins ». François l'avait rencontrée dans les bas-fonds de la galanterie parisienne, — une demoiselle de X..., fille d'émigrés, ou se donnant pour telle, — et le trop crédule soldat en avait bientôt fait « son amie » : on avait l'euphémisme pudique en ces jours-là. Il vivait avec elle, même la prétendait épouser. Ce mariage à la Diderot ne plaisait guère à la famille; Mme Rapatel se désolait; dans toutes ses lettres, elle fulminait contre la « coquine », et la gentille Minon parlait avec terreur de « la mauvaise femme ». Mais, mauvaise femme ou plus crûment coquine, la tendre amie tenait sa proie; le malade était devenu sa chose;

elle l'avait emporté « au sein de la Nature », c'est-à-dire dans la banlieue parisienne, chez un nourrisseur de Fontenay-aux-Roses. Là, elle séquestrait l'agonisant et lui avait dicté un testament.... Un testament! Aussitôt, obtenant un congé, Auguste Rapatel était accouru.

Le testament, toutefois, et les méfaits de la « coquine » n'avaient été pour l'officier qu'un prétexte à déplacement. Lui aussi, — nous le dirons tout à l'heure, — avait à Paris sa « bergère » : une jeune personne qui s'énervait et s'agitait dans l'Ile Saint-Louis. L'amoureuse intrigue s'était engagée à Rennes, sous le regard aveugle de Mme Rapatel, et, pareil à François, le galant Auguste, « né sensible », mais très loyal, désirait dépêcher un mariage devenu nécessaire.... Au surplus, voyage inutile, à Fontenay du moins. Le capitaine avait toujours trouvé porte close ou rencontré visage de bois : la « mauvaise femme » chambrait son moribond.... Intolérable! — et de guerre lasse, il s'était adressé au protecteur de sa famille, au général Moreau.

Moreau avait alors au cœur de bien autres soucis qu'une ridicule histoire de captation. Sa vie oisive, son innocence aussi, commençaient à lui peser. Chaque jour, son acariâtre belle-mère le harcelait d'objurgations ambitieuses, et la sentimentale Eugénie, son épouse, soupirait beaucoup trop souvent. Énervé par les fureurs ou par les larmes de ces



LE GÉNÉRAL MOREAU

D'après un crayon attribué à Gros et conservé au Cabinet des Estampes.

Complot des Libelles, Pl. III

deux femmes, jalousant lui-même et détestant Bonaparte, le malheureux s'était mis en tête de conspirer. Sous prétexte d'affaires d'intérêt, il venait d'ouvrir avec Barras, en surveillance à Bruxelles, une correspondance ambiguë et périlleuse. L'ancien Directeur lui avait récemment vendu le château de Grosbois, et le prix d'achat n'en était qu'en partie soldé. Des lettres s'échangeaient donc, nombreuses, entre le débiteur et le créancier : belle occasion, vraiment, pour essayer quelque manigance! Barras était, pourtant, un être tombé dans le mépris public; mais l'ingénu Moreau supposait un reste d'influence à ce vaniteux, indolent et vénal personnage. Une cousine du vicomte régicide, « merveilleuse » aux jours de l'an V, la citoyenne de Montpezat, servait surtout d'intermédiaire.... Jadis, cette femme avait trôné dans les salons du Luxembourg, et ses filles y avaient joué les princesses; mais, réduite maintenant à tenir une agence de « radiation », elle s'enrageait contre le Bonaparte. Dans son appartement, rue de La Ville-l'Évêque, on cabalait et l'on complotait. Un grand ami de Bernadotte, le citoyen Rousselin-Corbeau, homme d'esprit et d'entregent, y fréquentait, très assidu, pour s'en aller ensuite rue d'Anjou, à l'hôtel qu'habitait Moreau.... De plus, un louche entremetteur, figaro de tous les métiers, tour à tour curé, riz-pain-sel, policier, publiciste, diplomate, secrétaire de préfecture, et à présent redevenu abbé, — le Limousin David avait circonvenu

le trop naïf Breton. Courtier d'intrigues politiques, ce dangereux brouillon déjeunait souvent à Grosbois, et, charmé par ses flagorneries, « le fameux capitaine » lui prêtait une oreille complaisante.... Mais il y avait pis encore. En ce moment un émissaire anglais, ce mauvais drôle de Fauche-Borel, bouclait à Londres sa valise, s'apprêtant à partir pour Paris. L'insigne fripon allait emporter des instructions secrètes : s'aboucher avec Moreau, lui faire d'alléchantes promesses et machiner une affaire d'où sortirait peut-être une révolution. En dépit de la paix d'Amiens, le ministère Addington conspirait contre Bonaparte; la trame du sinistre complot de Georges, cette chose tissue de tant de fils, et que devait trancher la guillotine, allait bientôt s'ourdir.

La police officielle connaissait bien toutes ces cabales, mais faisait la frime de les ignorer. Depuis quelques mois le ministre Fouché prenait des poses de mécontent, et tenait un langage de victime. Il se disait dégoûté de Bonaparte, excédé de ses incartades, fatigué de s'entendre chaque matin traiter comme un laquais : le futé renard flairait une disgrâce prochaine. Aussi, pour se rendre nécessaire, l'habile homme laissait aller les événements, ne voulait voir, ni rien entendre, pratiquait même d'indélicates manœuvres, de bas tripotages d'aigrefin. Prudent et avisé, il ne risquait pas son blême visage dans l'hôtel de la rue d'Anjou; mais il recevait souvent, par la porte secrète, le citoyen Fresnières, —

encore un Breton! — le secrétaire, le confident, l'âme damnée du général. Coutumier des petites perfidies, ce redoutable Fouché méditait quelque grosse trahison.

En revanche, les polices particulières du Premier Consul (elles étaient innombrables) se montraient moins discrètes. Elles avaient enveloppé Moreau dans les rets d'un incessant espionnage : valets, visiteurs, invités, convives même, chacun prenait à tâche de le moucharder. Les murs de son château, les portes de son hôtel, ayant ainsi des yeux et des oreilles, Moreau traitait, à présent, de ses affaires cachées dans le boudoir de sa belle-mère. Mais, là aussi, en la maison de la Petite rue Saint-Pierre, les « observateurs » pullulaient. Les plus tendres amies de Mme Hulot émargeaient aux fonds de la police consulaire, et parmi elles, la sémillante citoyenne Hamelin, l'Égérie créole, la conseillère aimée du colonel des gendarmes d'élite, ce peu scrupuleux Savary.... Traqué de la sorte, l'affable et bienveillant Moreau était devenu soupçonneux et déplaisant. Sa correspondance, à cette époque, est pleine de billets où solliciteurs et quémandeurs d'audience sont brutalement éconduits. Pour parvenir jusqu'au maître, il fallait passer par l'examen du secrétaire, et, tout aussi matois qu'un limier de police, le futé Fresnières savait déshabiller une conscience.

Moreau fit néanmoins bon accueil au jeune

Auguste Rapatel et lui promit son assistance. Il appréciait beaucoup ses chers amis de Rennes,... de si honnêtes gens! et l'aventure de la « coquine » l'avait chagriné. Lui-même en voulait maintenant à toutes les coquines, depuis ce jour où l'effrontée Ida, sa maîtresse, l'avait mystifié cruellement avec un beau mensonge de grossesse et d'enfant supposés. D'ailleurs, il tenait en haute estime le courage et les talents militaires de l'adjudant-commandant Rapatel; François trouvait toujours son couvert mis à la table du général; il avait ses petites entrées dans la maison, dans la famille : mieux qu'un sous-ordre, c'était un camarade.... Aussi, pris de pitié pour cet amoureux si crédule, se souvenant sans doute de ses propres candeurs, le galant repenti de l'adorée Saint-Elme se montra vraiment affectueux. Un gros péril menaçait le pauvre François-Marie : la mise en réforme, comme impotent et inutile. Moreau voulut écrire à Berthier, son ennemi personnel : démarche qui dut coûter beaucoup à son orgueil. Il le pria de laisser en activité de service, à solde entière, l'agonisant. Sa requête était pressante, émue, quelque peu hautaine.... « Cet officier mérite une exception,... la patrie ne peut se montrer ingrate! » Moins formaliste qu'à l'ordinaire, le ministre exauça gracieusement la supplique.

Le protecteur des Rapatel ne savait pas à quel étrange danger il s'exposait.... A ce moment, « l'envoi du citoyen Jourdeuil » arrivait à Paris.

V

L'envoi du citoyen Jourdeuil.

Vers le milieu de la rue de la Michodière, à droite, en allant vers le carrefour Gaillon, s'élève une maison de style Directoire, aux fenêtres ornées de pilastres, à la sobre, bien que prétentieuse, décoration néo-grecque. Elle portait, en 1802, le n° 9, et c'était une hôtellerie où descendaient maints provinciaux de passage à Paris....

L'adjudant-commandant François y avait demeuré quelque temps. Les boulevards et leur gaîté bruyante, les théâtres et Frascati, mais surtout une circonstance heureuse, avaient, sans doute, déterminé son choix. A quelques pas de la maison meublée, dans la rue de Hanovre nouvellement ouverte, habitait le Breton Fresnières, ce garçon d'esprit qui avait de l'esprit pour Moreau. Un pareil voisinage était à la fois commode et plaisant, car on politiquait et l'on s'amusait ferme en ce logis. Fres-

nières passait pour être peu bégueule, et, dans son entresol, recevait volontiers une joyeuse compagnie : Elleviou, le chanteur, de folâtres comédiennes, des sylphides, des zéphyrs de l'Opéra; et c'est peut-être à l'un de ces raouts que l'imprudent François avait connu sa terrible maîtresse....

Auguste Rapatel avait pris l'appartement de son frère. Mais lui, très différent de son aîné, menait une vie tranquille, toute édifiante pour son propriétaire et son portier.... Pourtant, il recevait aussi d'amoureuses visites : une jeune femme d'allure modeste, aux toilettes peu tapageuses, — oh! rien d'une nymphe de Tivoli, — mais une innocence de pastoure, une aimable vertu de citoyenne sensible. On la connaissait bien dans la maison, où elle avait ses plus discrètes entrées. Quand, d'aventure, le capitaine était absent, on confiait à cette ingénue la clef de la chambre qu'habitait l'officier; elle y attendait sa venue, et lui montait ses lettres. Souvent encore, le concierge de la pension bourgeoise allait porter chez la demoiselle, quai de la Liberté, à l'Ile-Saint-Louis, quelqu'une de ces friandises bretonnes que M[me] Rapatel envoyait à son fils : les pots de miel ou le beurre de La Prévalaye.... Bref, c'était la bien-aimée, c'était « la fleur, ornement du désert de la vie », pour employer la galante, mais audacieuse image d'un poète, alors à la mode.

Or, il advint, dans la matinée du 8 prairial, que la mignonne idylle eut à subir de bien cruelles épreuves.

... Ce jour-là, le capitaine Rapatel, sorti dès son réveil, n'était rentré chez lui que pour changer de toilette. La matinée était fort avancée déjà; dix heures venaient de sonner, sur le boulevard, à l'horloge carillonnante des Bains Chinois : le moment du déjeuner approchait. Remonté dans sa chambre, l'officier aperçut alors, cordée, cachetée, vêtue de paille, la « gresle » qu'en son absence avaient apportée les Messageries.... Qu'était cela?... « Habits et linge : envoi du citoyen Jourdeuil.... » Une erreur évidente! Rapatel n'attendait aucune harde, et le nom de l'expéditeur lui était tout à fait inconnu.... Il ouvrit cependant.... Du foin emplissait aux deux tiers le panier; mais, ayant exploré cette litière, le chercheur découvrit enfin la chose que lui dépêchait ce Jourdeuil.

C'était, d'abord, une pancarte sur laquelle on avait écrit plusieurs mots, — des mots bizarres et d'un sens mystérieux :

Mettre à la poste, sans retard, et en divers endroits. Discrétion. Célérité. Communication.

Neuf lettres, formant un paquet, étaient ficelées ensemble, — des lettres à larges enveloppes, d'un papier rouge ou bleu. Scellées, mais sans cachet révélateur, elles étaient fort pesantes, et paraissaient contenir des prospectus de négociant. Les adresses s'y lisaient déjà mises, — tous noms de militaires habitant Rennes ou Saint-Brieuc :

Lemaire, général de brigade;

Mignotte, colonel de gendarmerie (4ᵉ légion);

Sénarmont, commandant la 6e demi-brigade d'artillerie à pied, et Faucher, la 6e à cheval;

Pinotean et le Conseil d'administration de la 82e d'infanterie;

Mayeux, commandant d'armes à Rennes;

Gautier, capitaine de gendarmerie à Saint-Brieuc;

le général Simon....

Expédiées de Rennes, pour y être retournées? Fort étrange, vraiment!... Auguste Rapatel, toutefois, ne s'étonnait pas : évidemment il attendait cet envoi. Il aperçut encore, au fond de la manne, un amas de placards et de brochures. Prenant une des plaquettes, il se mit à la feuilleter. Le titre lui en parut piquant, et la prose alléchante :

Les moines des ordres de saint François au Premier Consul Bonaparte.

Une belle *capucinade*!... Sa lecture amusait le jeune homme; son âme de petit voltairien se délectait.... De l'esprit, dans cette « pétition »; de la verve et de l'irrévérence! Comme on y persiflait le moine et le curé, le froc avec la soutane! Demain la plaisante « calotine » serait exhibée à Moreau : Fresnières, la commentant, y ajouterait des facéties, et le général serait charmé....

Laissant alors sa brochure, l'amateur de badinages ramassa l'un des placards pliés au fond de la gresle, — et soudain, il demeura saisi.... « Oh! mais voilà qui devenait grave! »

Oui, c'était chose fort grave en effet, — une invite audacieuse à la sédition, un vibrant appel à

la révolte!... Sous forme de proclamation, l'auteur de ce libelle apostrophait l'armée. Il reprochait aux généraux une criminelle inertie, leur dénonçait Bonaparte comme un malfaiteur, les incitait à renverser un tyran, à délivrer enfin la République, seule « Patrie » désirable pour un Français :

APPEL AUX ARMÉES FRANÇAISES PAR LEURS CAMARADES

SOLDATS DE LA PATRIE ! — Est-elle enfin comble, la mesure d'ignominie que l'on déverse sur vous depuis plus de deux ans? Êtes-vous assez abreuvés de dégoûts et d'amertume? Jusqu'à quand souffrirez-vous qu'un TYRAN vous asservisse, et laisserez-vous entièrement river les fers dont vous êtes enchaînés? Qu'est devenue votre gloire, à quoi ont servi vos triomphes?... Est-ce pour rentrer sous le joug de la ROYAUTÉ que, pendant dix ans de la guerre la plus sanglante, vous avez prodigué vos veilles et vos travaux, que vous avez vu périr à vos côtés plus d'un million de camarades.... SOLDATS, vous n'avez plus de PATRIE : la République n'existe plus!...

Un TYRAN s'est emparé du pouvoir, et ce tyran, quel est-il? BONAPARTE.

Lâche défenseur de nos drapeaux, infâme assassin de nos compagnons, tous les crimes lui sont familiers! Consultez vos frères d'Égypte, ils vous diront à quels maux horribles il les a exposés en les abandonnant; ils vous diront que sa main meurtrière a dirigé le poignard qui leur a enlevé Kléber, le chef le plus vertueux et le plus digne de les commander; ils vous diront enfin que, tyran farouche, craignant que ses crimes ne soient dévoilés, il a fait circuler le poison jusque dans les veines de ceux que le fer de l'ennemi avait mis hors de combat....

Quel était notre but en combattant pour la République? Anéantir toute *caste noble* ou *religieuse*, établir l'*égalité* la plus parfaite.... Notre ouvrage ne subsiste plus! Les *émigrés*

sont rentrés de toutes parts; les *prêtres hypocrites* sont *salariés* par le tyran. C'est en vain que vous avez vaincu!... Attendrez-vous que ceux qui ont partagé vos fatigues et votre gloire, qui vous ont constamment conduits dans le chemin de l'honneur, vivent décimés, chassés, exilés, déportés et plongés dans la misère, pour ouvrir les yeux?... Attendrez-vous que des prêtres fanatiques aient porté la superstition, la déroute et l'épouvante dans le sein de vos familles, qu'ils aient aliéné contre vous l'esprit de vos parents et vous aient dépouillés de vos héritages?... SOLDATS, vous n'avez pas un moment à perdre, si vous voulez conserver votre liberté, votre existence et votre honneur.

Et vous, OFFICIERS GÉNÉRAUX, qui vous êtes couverts de lauriers, qu'est devenue votre énergie? Que sont devenus ces élans sublimes de patriotisme qui vous ont fait braver tant de dangers? Êtes-vous devenus les *amis du tyran*? Non, nous n'osons le croire.... Pourquoi donc souffrez-vous que votre ouvrage soit détruit, que vos enfants soient proscrits, et que vos ennemis triomphent? Le repos, les richesses, les rivalités ont-ils anéanti votre courage? Grands dieux, serait-il possible que ceux qui ont fait de si grandes choses pour conquérir la liberté fussent devenus assez lâches pour croupir dans l'esclavage?... Est-il besoin, pour ranimer vos forces et votre énergie, de retracer les maux auxquels votre faiblesse nous expose?... Déjà plusieurs d'entre nous ont été proscrits, exilés, pour avoir osé élever la voix. Eh bien, le même sort nous menace, tôt ou tard! Si l'on nous ménage encore, c'est qu'on nous craint; mais nos dangers sont les mêmes, vous êtes tous proscrits. Si vous tardez plus longtemps, la honte et l'infamie seront votre partage; vos noms ne rappelleront plus ces époques glorieuses de nos triomphes; on ne les prodiguera plus qu'aux LACHES et aux ESCLAVES!

Pas de signature : la philippique était anonyme.... Virulence de l'invective, atrocité dans la calomnie, éloquence même, rien ne manquait à cette œuvre

de forcené. Bien que déclamatoire, la forme en était littéraire, annonçait un lecteur assidu de Rousseau, dénotait aussi une main experte à tenir la plume.... Mais le furieux libelle était encore dépassé en violence par un autre pamphlet, un second placard qui lui donnait la réplique. S'adressant surtout aux soldats, et leur parlant une langue souvent triviale, celui-ci réclamait la mort de Bonaparte, et provoquait à son assassinat.

ADRESSE AUX ARMÉES
AUX DIFFÉRENTS CORPS ET MILITAIRES RÉFORMÉS
ÉPARS ET ISOLÉS DANS LA RÉPUBLIQUE

BRAVES FRÈRES D'ARMES!... Frémissez avec nous, vous qui avez combattu pour la liberté! Nos plus cruels ennemis viennent, par la duplicité d'un traître, par la perfidie de BONAPARTE, de mettre la France à deux doigts de sa perte. Il vient de faire rentrer les émigrés; il rétablit le clergé!... La République, ouvrage de vos soins, de votre courage, de votre constance, n'est plus qu'un vain mot! Bientôt, un Bourbon sera sur le trône, ou bien Bonaparte lui-même se fera proclamer empereur ou roi.

Y a-t-il rien de plus dérisoire et de plus hypocrite que sa conduite à l'église de Notre-Dame, où il se fit accompagner par tous les généraux et toutes les troupes de Paris, pour assister à la messe du légat du pape? Intérieurement il méprise cet homme et toutes les grimaces dont il l'a ennuyé durant la représentation de son spectacle mystique; mais il en avait besoin pour affermir sa puissance. L'air faux d'un cagot devait donner du poids à sa conduite aux yeux du vulgaire, dès lors il ne vit plus que son ambition!... En Égypte, il se fit reconnaître cousin de Mahomet; à Paris, s'il n'est pas le neveu de Jésus-Christ, il doit être

au moins le père de Pie VII, un pape de sa façon.... Il s'est prosterné devant l'idole, il a baisé la patène; mais, plus religieux que lui, nous ne nous humilierons jamais devant l'imposture : la Divinité seule aura notre hommage....

Un petit tyran nous dicte ses lois; sa famille seule est puissante; les généraux, ses beaux-frères, — cadets, mais très petits cadets des Moreau, des Bernadotte, des Jourdan, des Masséna, des Macdonald, des Richepanse, des Brune, des Lecourbe, — oublient qu'ils ont une patrie.... Il semblerait aujourd'hui que les généraux et les armées qui ont vaincu en Italie, dans l'Helvétie et à Hohenlinden aient disparu, ou se soient dissipés comme de la fumée. Le Premier Consul, Lunéville et Amiens; Amiens, Lunéville et le Premier Consul, — voilà donc ce qui constitue toute la gloire de la nation française!!!

Oh! faiblesse de l'esprit humain, oh! honte et humiliation de la raison et de la philosophie! Quoi, dans le XIX[e] siècle, après douze ans de révolution et d'expérience, l'hypocrisie d'un homme est assez puissante pour en imposer à l'énergie, à la justice et à la vertu? Et de quel droit Bonaparte abuse-t-il de la faiblesse des Français? De quel droit cet embryon bâtardé de la Corse, ce pygmée républicain, veut-il se transformer en Lycurgue et en Solon? Factieux impudent et ambitieux, il ne veut qu'avilir la gloire des héros qui ont fondé la République. De quel droit ce lâche apostat du culte sacré de la liberté a-t-il voulu faire un être de raison de sa Constitution?... Croit-il qu'on a oublié qu'il a déserté lâchement l'armée d'Égypte?... Soldats, vous le savez, tout déserteur devant l'ennemi est puni de mort, — et cependant Bonaparte vit encore.

Il n'y a pas de temps à perdre! Les arrestations partielles ne tarderont pas à se faire. Déjà plusieurs proscriptions ont eu lieu, et quelques individus ont été conduits à l'échafaud; les militaires républicains ne manqueront pas sûrement d'être en butte à la perfidie et à la scélératesse du déloyal Chevalier de Saint-Cloud!... Formons donc une Fédération militaire! Annonçons à nos chefs que nous leur ferons un rempart de nos corps! Que nos généraux se

montrent; qu'ils fassent respecter leur gloire et celle des armées! Nos baïonnettes sont prêtes à nous venger.... Qu'ils disent un mot, et la République est sauvée!...

Telles étaient quelques-unes des aménités qui s'étalaient sur le second placard. Il insultait et menaçait, plus haineux encore que le premier libelle. Mais, diffuse, incorrecte et brutale, la prose de cet autre factum contenait moins de style que d'outrages : sa grossièreté sentait parfois le corps de garde.

... Devant la frénésie de pareilles injures, Rapatel se tenait interdit.... Des chansons, une capucinade, — passe encore! Il les eût distribuées avec plaisir : on en colportait tant et tant, sous le manteau! Mais l'audace des deux proclamations l'ahurissait. « Manœuvre criminelle contre la sûreté de l'État! » — comme on disait dans l'officine de la Police. Et le jeune protégé de Moreau hésitait; il avait peur....

Mettre à la poste, sans retard et en divers endroits... lui commandait le faux Jourdeuil.... Quelle corvée déplaisante, malpropre, indigne d'un officier, et si grosse de périls!... Certes, il devait les bien connaître, ces enveloppes aux couleurs voyantes, et les connaître aussi, les écritures variées de leurs adresses, — celles-ci, larges, droites et fermes; celle-là plus délicate et tracée par une main de femme.... Oui, car il regardait, consterné. « Je ne m'attendais à rien de pareil, a-t-il déclaré plus tard.... Je fus stupéfait; je crus pourtant qu'il fallait obéir. »

... Brusquement Rapatel se leva, glissa dans sa poche les neuf lettres et quelques libelles, sortit de sa chambre et gagna les boulevards.... Il allait « obéir ».

Discrétion et célérité!... Le courrier de Rennes partait les « jours impairs »; or, ce vendredi, 8 prairial, était un octidi : les poulets bleus et rouges pourraient quitter Paris, le lendemain matin. Mais il fallait se dépêcher, car les règlements exigeaient qu'une lettre adressée en province fût à la boîte avant midi et quart. D'ailleurs, d'après ses instructions, le capitaine devait disséminer ses envois, aller ainsi du quartier E au quartier B, de l'hôtel Sainte-Foix aux Jardins-Beaumarchais : l'enfilade entière des boulevards. Et combien de crochets à faire, durant ce chemin! Les boîtes à lettres n'abondaient pas à cette époque, — deux cents à peine, en douze arrondissements : le brave garçon eut donc à jouer vaillamment du jarret. Surtout, point de voiture, pour accomplir la périlleuse mission! Assis dans le cabriolet près de son bourgeois, le cocher était souvent quelque mouchard de la Police.... Aisément on s'imagine cet apprenti conspirateur, tel qu'il dut s'agiter en la matinée printanière. Il n'a que vingt-sept ans, et fait son mirliflore, son agréable, son beau; il est vêtu, suivant la mode, d'un fringant « négligé de jeune homme » : bottes à revers, culotte gris perle,

habit bleu à boutons d'or, gilet de nankin, jabot tuyauté, cravate de mousseline, et, sur l'oreille, il a campé le chapeau à cornes, coiffure « d'un fils de Mars », du militaire français. Tondu à la Titus, rasé de frais, portant moustaches et « nageoires », notre élégant observe l'ordonnance édictée par le « Suprême Bon Ton ». Des fentes de son gilet pendent les deux breloques annonçant les deux montres; à pleins doigts il manie une badine dont il se caresse le mollet.... Pourtant, ce merveilleux ne se dandine pas dans sa marche; il ne tient pas, selon l'usage, la paume de sa main gauche sous une des basques de son habit; non, car il est pressé; il court, serpente, zigzague dans les rues sans trottoirs, et franchit par bonds la fétide cavée des ruisseaux. A onze heures, on peut le voir dans la rue du Mont-Blanc, devant la boîte à lettres n° 108, — cinquante minutes plus tard, le voici rue Saint-Antoine, devant la boîte n° 43... : l'illustre Lépinard, lui-même, l'inlassable « trotteur parisien », ne se fût pas montré plus ingambe.... Mais vraiment quel drôle de métier, pour un chasseur à cheval!...

Enfin, il avait « obéi » : enveloppes, placards, capucinades, tout à présent était confié aux délicatesses de la poste.... Midi et demi sonnait, — l'heure où l'on dîne, — et Rapatel avait « son rendez-vous bourgeois », un galant tête-à-tête. Il prit donc sa course vers l'Ile Saint-Louis et le n° 12 du quai de la Liberté. C'est là qu'habitait « l'amie », la

« beauté », sa bergère..., l'aimable citoyenne Félicie ***.

Dans sa poche, l'amoureux apportait plusieurs exemplaires des libelles[1].

1. Le quai de la Liberté, autrefois du Dauphin, est aujourd'hui le quai de Béthune.

VI

Une idylle en l'an X.

La citoyenne Félicie ***, — ou plutôt Mademoiselle, car bien des mots en honneur sous « l'antique esclavage » revenaient à la mode, — était une jeune femme de vingt-six ans. La police nous en a tracé un portrait peu flatteur. Mais allez donc juger du charme d'un visage d'après la prose des policiers! Ces Messieurs, en leur style, ont toujours manqûé de délicatesse, et la galanterie fait défaut aux brutalités de leurs caricatures. Certes, le signalement d'une Notre-Dame de Thermidor serait chose amusante à lire, et la déesse Récamier, si olympienne sur son canapé grec, aurait gagné peu de prestige à être « mensurée ». Au surplus, qu'importe que Mlle *** ait paru peu jolie, si elle fut passionnément aimée?... « Une femme sans beauté, affirme Saint-Simon, est souvent plus belle que les amours. »

Elle était Bretonne, et jadis sa famille, travail-

leuse lignée de maîtres-typographes, avait occupé un rang d'honneur dans la haute bourgeoisie de Rennes. Mais leur prospérité n'avait eu qu'un temps; les heures mauvaises étaient trop tôt venues : en 1802, la maison d'imprimerie avait beaucoup perdu de son ancienne splendeur. Une jeune fille la gouvernait. Intelligente, instruite, fort laborieuse, elle dirigeait aussi l'éducation de ses frères, orphelins comme elle, et s'était fait la seconde mère de petits enfants sans fortune. La correspondance de la famille Rapatel ne tarit pas d'éloges sur l'énergie, le dévouement aux siens, les qualités morales de cette jeune femme : le poète-romancier de la vertu bourgeoise, Gœthe, l'aurait pu choisir pour son héroïne....

Hélas! non, car cette autre Charlotte avait, de par le monde, rencontré un dangereux Werther, — non pas un soupirant mélancolique, cruellement respectueux, aimant par seul besoin d'aimer, et plus friand de suicide que de possession; mais un officier de cavalerie, un chasseur à cheval, joyeux et bon vivant, appréciant peu le platonisme, et volontiers « houssardant » ses conquêtes : le capitaine Auguste Rapatel. Les deux familles se connaissaient de vieille date, et l'on se fréquentait. S'ennuyant en un logis trop solitaire, souvent Mlle *** s'en allait, rue de la Raison, rendre visite aux Rapatel. On dînait ensemble, dans l'après-midi; le soir, on jouait au loto ou l'on maniait les cartes, et bientôt, sous le soleil comme sous le quinquet, le

bel Auguste s'était follement épris. Mais cette romanesque passion ne plaisait guère aux parents de l'officier; son grand frère, l'ingénieur, faisait la grimace, et Mme Rapatel voulait une bru moins dédorée. Seule, toutefois, la gentille Minon encourageait les amoureux. On venait elle-même de la fiancer, et, toute à son bonheur, elle désirait voir des heureux. La sentimentale petite personne raffolait de sa douce Félicie, un cœur d'élite, une femme « sensible ».... Oui, certes, et très sensible....

Un beau jour, elle disparut : la jeune fille avait brusquement quitté Rennes. De méchants bruits coururent sur son compte, et la médisance jasa. Les bonnes âmes, pourtant, défendirent la fugitive, et prétendirent connaître le secret du mystère : elle était allée à Paris, implorer la police pour un de ses parents.

Ce parent, cousin très éloigné, et d'ailleurs ne portant pas le même nom, — le citoyen François-René Vatar-Dubignon, — avait longtemps été un homme d'assez grosse importance. Austère physionomie de jacobin, figure énergique et farouche, ce personnage mériterait beaucoup mieux qu'une sommaire mention. Sa douloureuse aventure, racontée plus longuement, mettrait en pleine lumière l'âme ténébreuse de Fouché : elle forme un épisode infamant en l'infâme existence de l'éhonté ministre. Mais, étrangère au « complot des libelles », une pareille étude ferait par trop dévier notre récit.

Signalons toutefois, au passage, le « crime » d'un malheureux qu'avec raison nos jacobins révèrent comme un martyr.

Depuis tantôt dix mois, René Vatar avait son gîte dans la prison de Pélagie. Condamné sans jugement à la déportation, on le voulait expédier à Cayenne. Sa faute était, en apparence, d'avoir rédigé autrefois un journal montagnard, voire babouviste, — ces fameux *Hommes libres* que d'aucuns nommaient plaisamment les « Hommes Tigres ». Bonaparte abominait les « feuillistes » de cette espèce, et les persécutait, comme à plaisir. La police accusait, en outre, ce jacobin d'ourdir des intrigues politiques et de machiner des complots. Mais les « observateurs » mentaient : l'atroce mesure avait surtout pour raison d'être une effrayante manœuvre de Fouché.... Naguère, les deux Bretons s'étaient connus; Vatar (de Rennes) et Fouché (de Nantes) avaient longtemps été de tendres amis, et, en l'an VIII, ce bon René avait vendu à l'excellent Joseph la propriété de son journal. Mais le prix d'achat n'était pas entièrement payé : aussi, pour solde de tout compte, la Guyane! C'était Fouché lui-même qui, après l'attentat de nivôse, avait inscrit le nom du camarade sur les listes de transportation....

Encagé à Pélagie, le misérable « homme tigre » s'y désespérait. Il écrivait lettres sur lettres à son ingrat compère, — tantôt furibondes et tantôt éplorées, risibles et touchantes à la fois.... « Oui, je

m'adresse à *vous*; et ne crois pouvoir mieux m'adresser qu'à *vous!* Je ne puis me faire à l'idée que vous m'ayez tout à fait oublié! Je vous implore donc comme on supplie dans le malheur.... Eh quoi! c'est *vous* qui me traitez ainsi, *vous* à qui j'étais et suis encore peut-être *plus qu'attaché*! Vous le savez pourtant, ma position est une erreur! Et vous savez mieux encore le *vrai*, le *véritable* motif de mon arrestation, et du choix, comme à la fourchette, que l'on a fait de moi!... » Pauvre naïf!... Excédé de tant de doléances, Fouché pressait l'embarquement du cher ami : encore un peu de temps, et René Vatar allait s'acheminer vers Oléron, la frégate *Cybèle* et les palétuveraies de la Guyane.... Il y devait mourir.

Si navrante infortune avait ému le cœur de Mlle ***. Et puis, l'abominable proscription menaçait de ruiner son besogneux commerce. Jadis imprimeur à Rennes, Vatar avait de l'argent placé dans la maison que dirigeait la jeune femme : un règlement de comptes allait donc s'imposer....

La parente était accourue à Paris, où le capitaine, son ami, l'avait rejointe. Mais, les papiers de Vatar-Dubignon ayant été saisis par la police, l'apurement de ses affaires était chose malaisée. Aussi, Mlle *** passait-elle des journées entières dans les bureaux du citoyen Desmarets, chef de la division secrète, homme très doux, au visage souriant, aux airs de chattemitte, — une soutane jetée aux

orties, — et souvent Rapatel accompagnait la bien-aimée. Les deux jeunes gens faisaient alors de longues stations dans cette redoutable officine de la rue des Saints-Pères où se croisaient et se toisaient tant d'émargeurs, espions de diverse origine : l'ancien terroriste et le ci-devant aristocrate, un Barrère, par exemple, et un duc de Montmorency-Luxembourg.... Par malheur, on jasait beaucoup trop dans l'entourage de Desmarets; ses commis racontaient au dehors leurs plus secrètes histoires; d'aucuns même trahissaient avec impudence. On apprit bientôt à Rennes ces fréquentes visites, et soudain Rapatel reçut une verte semonce. Son général Simon, — ce franc-maçon avait d'austères délicatesses, — lui reprocha de compromettre l'uniforme : « Vous n'obtiendrez rien du ministre de la Police. Je connais l'homme! Il est inutile que vous alliez davantage chez lui! »

La jeune femme, du reste, ne frayait pas seulement avec les gens de la rue des Saints-Pères; on la rencontrait aussi dans les « méandres de Jérusalem », de la « petite Judée », à la préfecture de police. Le préfet Dubois, ennemi personnel de Fouché, avait naguère voulu protéger Vatar, et témoignait quelque intérêt à sa cousine. Dans les bureaux de la Cour Neuve, Mlle *** put ainsi entrevoir certains visages qu'elle devait, un jour, mieux connaître : le secrétaire général, Piis, un joyeux vaudevilliste, chansonnier du Caveau, et surtout ce redoutable et redouté Bertrand, l'homme aux poucettes.

Mais, démarches et audiences, tout cela n'était qu'un prétexte; de plus lancinants soucis retenaient loin de Rennes Mlle *** : la malheureuse allait devenir mère. Le séducteur, comme il advient toujours, se montrait ennuyé. L'idylle tournait trop vite à la comédie bourgeoise, des scènes attristaient le nid amoureux, et la douce amie se faisait acariâtre. Non seulement elle réclamait un mariage immédiat, mais encore exigeait l'impossible.... « Non, elle n'irait pas courir les garnisons : aujourd'hui, à Turin, demain à Berg-op-Zoom! Son époux donnerait sa démission, il troquerait le panache contre le composteur... : la maison Rapatel!... » Rêves d'avenir sans doute, idéal d'un bonheur provincial, — mais le jeune officier pestait et rechignait : ce capitaine de vingt-sept ans prétendait garder sa dragonne. A la fin, toutefois, et sa passion l'endoctrinant, il céda. L'amoureux chasseur écrivit donc une lettre assez piteuse à l'aîné de ses frères, lui découvrant le pot aux roses. La réponse ne se fit pas attendre. Ironique et grincheuse, elle peut se résumer en quelques mots : « Maladroit, épouse au plus vite, puisqu'il le faut; mais ne donne pas ta démission : tu n'es pas fait pour le négoce... ». Telles étaient les angoissantes tristesses de Mlle ***, au moment où, le 8 prairial, le bel Auguste arrivait enfin à son rendez-vous. Une heure avait sonné depuis longtemps, et la névrosée devait attendre avec impatience.

Maintenant, dans l'étroit logis du quai de la Liberté, en la solitude sommeillante de l'Ile Saint-Louis et le silence de mort qui enveloppe ses hôtels, les amants échangeaient leurs pensées. Nous connaissons leurs caractères, l'état morbide, l'agitation de leurs deux âmes : le drame qui s'engagea serait aisé à reconstruire....

En tous les temps, toute passion humaine a raisonné, voulu, agi, suivant la logique et les conséquences de son principe. On la retrouve toujours soi-même, en dépit de la diversité des hommes, des lieux ou des époques, — et soi-même encore, dans les accidents ou les catastrophes qu'elle détermine. Aussi l'étude intime de ses personnages doit-elle être le premier souci de l'historien. La connaissance d'un état d'âme, normal ou passager, supplée souvent à bien des documents incomplets : elle fait comprendre ; partant, elle fait savoir.... Durant le repas, Auguste Rapatel raconta, certainement, son aventure de la matinée : la venue de la gresle expédiée par Jourdeuil, la trouvaille des libelles, son rire, puis ses terreurs, son hésitation d'obéir, l'envoi des lettres et sa course à travers Paris. C'était, d'ailleurs, l'excuse d'un long retard. Il avait apporté des placards et en fit la lecture. Peut-être l'amant espérait-il égayer ainsi son aimée : il fut déçu dans son attente. La triste scène de comédie qui aussitôt se joua entre eux est bien facile à deviner....

Tout d'abord, la jeune femme écouta, silencieuse ; mais soudain, éclatant en reproches : « Ah çà ! deve-

nait-il fou? il s'avisait de conspirer à présent! Et son mariage, — cet hymen que rendait urgent une grossesse déclarée? » Puis, ce furent les injustes colères, l'exaltation de la femme enceinte, toute l'hystérie d'une maternité commençante. « Avant huit jours, l'imbécile complot serait découvert. On coffrerait les conjurés; Auguste serait mis au Temple, et, comme Vatar, déporté peut-être.... Alors, moi malheureuse; moi, que vais-je devenir?... » Oui certes, un romancier, un psychologue, saurait reconstituer la scène douloureuse, et redire les paroles suppliantes qu'entrecoupaient des pleurs, des éclats de rire, des hoquets de sanglots. Décrivant un cas normal de pathologie, son hypothèse en sa divination serait une vérité. Mais l'histoire, inférieure ici au roman, ne se doit permettre d'aussi heureuses licences : elle ne peut qu'indiquer sèchement une situation....

Un fait est trop certain : la police connut l'existence du complot, le 8 prairial, vers quatre heures du soir, — et le révélateur fut Mlle Félicie ***. La jeune femme, la jeune mère, avait exigé que son amant lui remît les libelles....

Aux cris de révolte poussés par sa conscience, Auguste Rapatel dut résister longtemps. Mais, — son dossier le prouve, — c'était, alors, un doux, un faible de cœur. Vaillant devant la mort, il se troubla devant les larmes : il aimait....

La faiblesse de l'homme amoureux fut, ce jour-là, aux prises avec le despotisme de la femme

adorée ; l'honneur chercha sans doute à convaincre l'amour; mais l'amour, passion exclusive, ne veut comprendre que soi-même. La lutte était trop inégale; la femme fut la plus forte, et cette fois encore, l'honneur succomba.

L'après-midi était déjà fort avancée, quand Mlle *** pénétra dans les bureaux de la préfecture de police.

VII

Beurre de la Prévalaye.

Le citoyen préfet de police occupait près du Pont-Neuf l'hôtel qu'avaient rempli de leurs hermines ces MM. les Premiers, un président d'Aligre ou un messire Lefèvre d'Ormesson. Construit par Achille de Harlay, ce pompeux édifice avait une entrée sur la Cour Neuve, derrière la place de Thionville, et allongeait vers la Seine le tapis vert d'un boulingrin. On pénétrait dans la Cour Neuve par un étroit passage, un porche dont les huis étaient fermés le soir; on accédait aussi à la préfecture par le jardin s'ouvrant sur le quai des Orfèvres. Adossés à l'hôtel et dessinant l'équerre, s'étendaient des bureaux; d'autres bureaux bordaient la rue de Jérusalem....

Une venelle fameuse en les fastes de la Ville, cette rue de Jérusalem! Jadis, au temps des folies saintes, les pèlerins de Palestine y avaient trouvé un asile; mais seuls la fréquentaient aujourd'hui le

malandrin, la fille publique, le commis de la rousse ou le mouchard « observateur ». Étranglé entre de hautes bâtisses, serpentant sous l'ombre de l'ancienne Chambre des Comptes, se brisant à son extrémité pour devenir la rue de Nazareth, ce cul-de-sac était déjà l'effroi du Parisien. A ses côtés, d'ailleurs, se dressaient tous les épouvantements de la Justice : le tribunal criminel et la Conciergerie. Un silence religieux s'épandait sur ce morose quartier où n'arrivait que lointaine la vaste rumeur de Paris : redoutable sanctuaire, le saint des saints de « la Petite Judée », comme disait plaisamment l'argot du populaire.... C'était là, dans cette enceinte, près du temple de « la Grande Boutique », — le Palais, — qu'habitait le citoyen Louis-Nicolas Dubois, successeur à présent des Argenson et des Sartine.

Mlle *** eût désiré s'entretenir avec Dubois, car s'adresser au ministre Fouché effrayait cette âme en détresse. Le préfet s'était montré pour elle fort accueillant, et l'ombrageuse Félicie espérait trouver chez cette homme douceur et protection. Mais, ce jour-là, Dubois était absent. Nommé tout récemment conseiller d'État, il siégeait, en ce moment, aux Tuileries : ferveur de néophyte. Ce fut donc pour la malheureuse une première déception. L'huissier de service, — quelque tyranneau, déjà, — la voulut, sans doute, éconduire : « Le préfet ne

recevait qu'une fois par semaine, le lundi, de midi à deux heures. Encore faudrait-il à la citoyenne une lettre d'audience. » Mais la citoyenne insistait, s'énervant et s'indignant; de guerre lasse, on la conduisit dans le cabinet du chef de division Bertrand.

Depuis deux ans et quatre mois, le citoyen Bertrand exerçait à la préfecture d'arbitraires et formidables fonctions. L'*Almanach national*, ce Livre d'or de nos puissances administratives, nous a très amplement édifié sur les grandeurs du personnage et l'importance de son emploi :

Première division : C. Bertrand, chef. — *Les affaires urgentes; les affaires secrètes; les émigrés; les attroupements, les réunions tumultueuses menaçant la tranquillité publique, les coalitions d'ouvriers,... la ratification des engagements, les marchandises prohibées par les lois,... les faux en écriture authentique,... les mandats d'amener, la chambre d'arrêt, et le dépôt près de la préfecture...*, bref, tout le pouvoir discrétionnaire d'un potentat de la police.

Cet homme considérable — quinze lignes d'attributions dans l'Almanach! — était un fonctionnaire intelligent, laborieux et intègre : un excellent sous-ordre.... Dans le public, toutefois, il avait mauvais renom. Trop de conscience!... on lui reprochait d'employer souvent la torture. Et, de fait, cet ingénieux Bertrand possédait d'infaillibles secrets pour desceller des lèvres longtemps closes. Un misé-

rable, quelque chouan par exemple, avait-il la malchance de comparaître devant lui, tout d'abord, l'habile homme faisait son bon apôtre, parlait d'honneur, et même offrait de l'argent. Mais, si l'inculpé s'obstinait en un fâcheux silence, aussitôt la comédie prenait fin. On apportait un fusil, et l'on plaçait les pouces du taciturne entre le chien et la batterie; alors, deux ou trois tours de vis : les phalanges du patient craquaient, et les révélations s'échappaient de sa bouche.... Au demeurant, simples petits jeux de police, plaisanteries sans conséquence : Bonaparte lui-même recommandait le procédé.

Breton et sachant bien les choses de la Bretagne, Bertrand devait, sans aucun doute, connaître M[lle] ***. Aussi l'émouvante saynète qui se joua derrière la porte close est encore facile à reconstituer. De la voix sèche, avec le sourire bridé de tout bon fonctionnaire, le chef de division invita la « citoyenne » à s'asseoir, et lui demanda le motif de sa visite. La jeune femme remit les placards qu'elle avait apportés; l'homme des « affaires urgentes » les parcourut des yeux, en fut assurément indigné, et sur-le-champ commença un amusant et fort curieux interrogatoire :

« Comment avait-elle entre les mains d'aussi infâmes libelles? »

La délatrice s'attendait à la question; elle avait préparé ses réponses, mais quelles réponses!... un mensonge enfantin, absurde, impossible à croire;

perfide et dangereux, cependant. « Les placards étaient venus de Rennes; ils se trouvaient cachés dans des pots de beurre. »

— De Rennes?... en des pots de beurre!... Bah!... Un envoi de votre famille?

Elle protesta : « Non; c'était le cadeau d'un monsieur, l'attention d'un ami du capitaine Auguste Rapatel... ». Par quelle aberration morale avait-elle prononcé le nom de son amant? Seule encore la pathologie pourrait expliquer ce nouvel acte de pure démence.

Mais l'affable Bertrand souriait :

— Un ami... intime?

Il possédait évidemment toutes les finesses de l'euphémisme.... Et soudain, s'apercevant du péril, Mlle *** s'empressa d'ajouter :

— Mon ami ne soupçonne rien d'une aussi bizarre aventure.... Ce matin, il a reçu un panier de la Prévalaye expédié par les messageries; sans même l'ouvrir, il l'a fait porter chez moi; et c'est moi seule qui ai découvert les libelles.

— Avez-vous conservé l'adresse?

— Non; elle était déchirée.

— Voilà qui est fâcheux!... Combien de pots contenait cet envoi?

— Toute une demi-douzaine.... Mais ils n'étaient pas destinés au capitaine.

— A qui donc, alors?

— A son frère aîné, François Rapatel, l'adjudant du général Moreau.

Moreau!... Ce nom, jeté si brusquement dans le dialogue, parut à l'aigrefin Bertrand toute une révélation; c'était aussi un coup de fortune. Sans même comprendre la gravité de son mensonge, Mlle *** offrait à Bonaparte une arme désirée : on allait pouvoir compromettre Moreau....

Oui certes, fort importante « déclaration! » — Et le pourvoyeur du Dépôt en rédigea le rapide sommaire. Il devinait sans peine que la révélatrice n'avait point dit la vérité : plus tard, demain, on saurait mieux provoquer sa franchise; mais pour l'instant, ces premiers aveux suffisaient....

D'ailleurs, le citoyen de la rue de Jérusalem avait son idée....

Avec sa belle histoire de beurre et de pamphlets, la délatrice venait d'indiquer aux malins de la préfecture un bon tour de gibecière. Ces messieurs pouvaient enfin prendre en défaut la police de Fouché, la convaincre d'incurie, et lui donner la tablature. Quelle aubaine pour eux, dans leur conflit incessant de haines et de cautèles, de fourberies et de trahisons!...

Au surplus, une affaire aussi délicate devait être soumise à Dubois en personne : lui seul prendrait une décision. Bertrand enjoignit donc à Mlle *** de se tenir aux ordres du préfet de police : elle serait « invitée » bientôt à renouveler ses dires; puis, doux, simple, bonasse, l'homme aux poucettes congédia la visiteuse....

Inconsciente et rassurée, la faiseuse de contes le

quitta, satisfaite : elle s'imaginait avoir préservé son amant.

Quelques instants plus tard, Dubois rentrait dans son hôtel.



LOUIS-NICOLAS DUBOIS
Conseiller d'État, Préfet de Police.

Complot des Libelles, Pl. IV

DEUXIÈME PARTIE

I

Ministre et préfet.

Le conseiller d'État, préfet de police, Louis-Nicolas Dubois, était, en 1802, âgé de quarante-quatre ans. Choisi au mois de pluviôse an VIII, pour exercer de nouvelles et délicates fonctions, il était vite devenu une puissance détestée. « Police n'est pas Justice », nous dit un vieil adage, et sans scrupules, Dubois le mettait en pratique. Ignorant sans doute une circulaire célèbre de Fouché, son « humanité », pourvoyeuse de Pélagie ou de Bicêtre, négligeait, d'ordinaire, de revêtir « le voile des deuils », et peu lui importait que ses commissaires fussent ou non proclamés « l'amour des hommes »....

Un portrait d'apparat où il est représenté en grand uniforme nous a fait connaître quels étaient, vers 1806, le visage et la tournure de ce haut personnage. Sur le manteau de velours bleu, à cha-

marrures d'argent, la tête se dresse arrogante, maigre, osseuse, très pâle; le nez se busque, fortement aquilin; la figure s'allonge, fureteuse; la bouche pincée dessine un sourire, mais le rictus de sa grimace est inquiétant : certes, cet homme que maudirent tant de misérables et qu'ont injurié tant de pamphlétaires ne devait pas être bon....

Ancien procureur au Châtelet, le citoyen, — plus tard M. le comte Dubois, — était un des produits de la Révolution : elle avait choisi le maître chicanoux de 1783 pour en faire un de ses magistrats. Juge dans un des six tribunaux parisiens, puis président du tribunal criminel de la Seine, il avait longtemps porté ce chapeau à panache noir dont se coiffaient les Minos et les Brid'oison de la République. Or, à trop souvent juger les méfaits d'autrui, on se déforme la conscience, et tel était le cas de cet inlassable fournisseur de prisons. Spécialiste du crime, Dubois soupçonnait partout des criminels, — dangereux état d'âme pour un chef de police! Avisé, d'ailleurs, et perspicace. Sans être un grand génie, il avait tout le génie de son emploi : la finesse et la divination. Ce long museau de fouine savait éventer à merveille, découvrir à souhait, et le Premier Consul avait pu l'admirer à l'œuvre, lors de l'attentat du 3 nivôse....

Mais dur et sec dans le service, l'ancien procureur se montrait, affirmait-on, plaisant et galant en de certaines intimités. Tous ces hauts estafiers de la police étaient, du reste, en leur vie privée de fort

joyeux drilles, et le gros Pâques lui-même, ce colosse, à la poigne si pesante, a laissé un renom légendaire de jovialité. Tel était Dubois, tour à tour grincheux ou badin comme un vieil avoué, et dans ces déjeuners à la fourchette où son ami Réal aimait à rassembler une société de bons vivants, il avait la réputation d'un compagnon folâtre. Au demeurant, les mœurs de son époque. En ces jours de l'an X, le Français, né malin, raffolait assez peu du mariage : à l'épouse il préférait la maîtresse légitime, « l'amie », pour employer le pudibond euphémisme à la mode. Ces sortes de liaisons étaient reçues partout, et partout respectées. Les plus vertueuses citoyennes, voire les plus illustres, ont été des « amies », — les unes, comme Pauline de Beaumont, exclusives en leur amour; les autres telles que cette Louise « à la chevelure de soie », Mme de Custine, plus variées en leurs préférences. Ainsi vivait, pareil à un Chateaubriand ou un Constant de Rebecque, le conseiller d'État, préfet de police Dubois. Mais son amie n'aurait su inspirer *Atala*, ni composer *Delphine* : c'était une ancienne femme de chambre. Le vieux garçon entretenait publiquement Lisette, et par surcroît la fille de Lisette, une jouvencelle qu'il devait épouser plus tard, barbon de cinquante ans. Un de ses contemporains, — son successeur, il est vrai, — l'austère, sévère et doctrinaire Étienne-Denis Pasquier, nous a laissé un croquis égrillard de ce ménage à trois personnes. Même, le futur chancelier, ce rigoriste à la simarre toujours collet-

monté, s'égaie à ce propos, et nous raconte comment Dubois pratiquait une « amitié » en double. Pour subvenir aux frais des jeunes et des vieilles toilettes, il rançonnait les filles publiques, et l'argent des dispensaires se transformait ainsi en robes, chapeaux et turbans de la bonne faiseuse.... Tant d'ignobles tripotages causaient parfois de gros scandales, et pourtant Bonaparte, si dur aux prévaricateurs, laissait en place l'éhonté fonctionnaire. En son cruel mépris des hommes, il exigeait de sa police moins de morale que d'habileté, et Dubois paraissait habile. Toutes les flagorneries que susurraient ces lèvres si peu franches semblaient être au Consul des mots de dévouement; la souplesse d'une pareille échine plaisait à sa superbe.... Et puis il employait Dubois à surveiller Fouché.

Depuis quelque temps, une sournoise rivalité animait l'un contre l'autre les deux chefs de la police. Ils se détestaient, travaillaient à se desservir, et, en 1802, déjà leur haine avait jeté le masque. Le préfet jalousait son ministre, et le ministre accablait cet envieux sous les dédains et les humiliations. Toutefois, la partie engagée se jouait trop inégale, car c'était le combat d'une astuce sans génie contre le génie même de l'astuce....

Pâles, maigres, secs tous les deux, et tous les deux retors, madrés, dépourvus de scrupules, ils se ressemblaient en apparence; mais leur dépravation morale différait étrangement. Fouché voyait dans sa police un art des plus subtils, et la traitait en

remarquable artiste; Dubois, moins délicat, n'exerçait qu'un lucratif métier. Adroit, délié, fort laborieux sans doute, le préfet n'avait ni l'esprit de haute perversité, ni surtout les surprenantes hardiesses de son rival. Ici, un homme d'État, et là, un simple fonctionnaire. Chez l'un, la religion du mal érigeant le mal en système; chez l'autre une vulgaire ignorance du bien que n'éclairait aucune conscience. L'ambition de la toute-puissance et l'appétit des richesses emplissaient l'âme d'un Fouché; le souci de l'avancement et le désir des sordides profits travaillaient seuls le cœur d'un Dubois; Fouché haussait jusqu'au grandiose l'énormité de ses passions; Dubois ravalait jusqu'au ridicule la mesquinerie de ses vices. Avides l'un et l'autre, ils pillaient sans vergogne; mais, chez Fouché, c'était l'audace des multiples rapines, et alors, les hôtels, les châteaux, le domaine princier de Pont-Carré, bientôt dix-huit millions de fortune : de quoi pouvoir, sur le tard de la vie, épouser une demoiselle de Castellane. Chez Dubois, c'était plutôt le tour de main des honteux grappillages, des gains prélevés sur les tripots, les vidanges, les prostituées : à peine l'argent voulu pour entretenir une servante-maîtresse. Impitoyables tous deux; mais l'un, avec un masque de bienveillance qui en imposait; l'autre, avec un placide sourire qui paraissait féroce. Au jour de leurs disgrâces, lorsque tomba le ministre, d'aucuns le regrettèrent; quand le préfet fut destitué, chacun ricana. Fouché, figure

vraiment perverse, émerge de la mort, se dresse et vit dans l'Histoire; Dubois, moins chargé de haines, reste enfoui tout entier dans la poussière de nos archives.... Et cependant leurs noms demeurent inséparables : trop de malédictions les ont à jamais unis l'un à l'autre.

L'inimitié qui divisait les chefs était passée au cœur des subalternes. A la préfecture, commissaires ou commis, chacun enviait les policiers du ministère, et s'employait à les duper. Pour les mieux engeigner, ils éventaient leurs ruses, traversaient leurs desseins, faisaient échouer les plus habiles combinaisons. Souvent, une trame savamment ourdie par les Desmarets, les Devilliers, ou les Patrice, ces confidents et disciples de Fouché, était détruite comme à plaisir par un Bertrand, un Bauve, ou un Santerre-Tersé, cette menue monnaie de Dubois. Alors, se rédigeaient, au quai Voltaire, de hargneuses récriminations, tandis qu'à la rue de Jérusalem on se gaudissait. Parfois cependant, un effronté coquin n'ayant pas même l'esprit de corps qui unissait les camarades, l'étonnant Veyrat, par exemple, allait d'un camp à l'autre, excitait les frères ennemis, les trahissait tour à tour, et avec impudence recevait des deux mains.... Cette rivalité des polices officielles plaisait à Bonaparte : elle forme un amusant chapitre dans l'éclatante et romanesque épopée du Premier Empire.

Dubois, en ce moment, caressait d'ambitieuses

illusions : conseiller d'État depuis vingt jours à peine, il convoitait déjà le portefeuille de son ministre. Tout semblait lui présager la capture de sa chimère, car sa rapide étoile montait sur l'horizon. A d'évidents indices il sentait qu'il pouvait devenir un homme de très grosse importance : le Conseil d'État, peu bienveillant d'ordinaire aux nouveaux venus, l'avait accueilli avec distinction; dans la salle des Tuileries Dubois avait parlé, même fort adroitement parlé. On discutait, ce jour-là (20 floréal, 10 mai), la délicate affaire du Consulat à vie, et l'ancien procureur avait su déployer l'éloquence d'un bel avocat, exhiber l'artifice d'un subtil courtisan : « Les rapports de ma police m'annoncent qu'à Paris l'opinion publique s'est hautement prononcée. Elle réclame à grands cris la nomination à vie du Premier Consul! » Si parfaite connaissance du mystérieux Paris avait charmé Bonaparte.... Un garçon d'esprit, ce Dubois; un précieux auxiliaire, bon à mettre en réserve pour remplacer Fouché!... Or, seul de tous les ministres, Fouché n'avait point été convoqué à la mémorable séance : injurieuse exclusion, symptôme inquiétant de méfiance et de disgrâce.

Pour des yeux clairvoyants, cette disgrâce s'annonçait prochaine : Fouché déplaisait. L'avidité de l'homme et ses déprédations, la duplicité du ministre et ses perpétuelles intrigues irritaient le Consul. D'ailleurs, on savait bien exacerber ses colères. Un des agents, trigauds payés par sa police

particulière, le citoyen Dossonville, lui apportait souvent d'alarmantes révélations. Cet homme, royaliste déporté au 18 fructidor, exécrait les jacobins, et, dénonciateur redoutable, s'acharnait à leur perte. Longtemps dévoué aux Bourbons et, aujourd'hui encore, un de leurs émissaires, l'énigmatique personnage s'était fait policier amateur. Il opérait avec Davout, lui faisait fréquemment visite en sa maison de la terrasse des Feuillants, et le général soumettait au Consul les avis de « l'informateur ». Bonaparte écoutait beaucoup trop ces délations intéressées, et soldait très chèrement une agence interlope où travaillaient surtout des prêtres et des femmes.... Pour l'instant, l'espion double poursuivait d'une haine furieuse le ministre de la Police, et l'accusait sans relâche. Fouché, à l'en croire, ami et conseiller de Bernadotte, préparait de souterraines manœuvres; de plus, Fouché recevait secrètement Fresnières, et Fresnières, c'était Moreau lui-même; Fouché, enfin, recélait des anarchistes, conspirateurs dangereux condamnés à la déportation. Sa police, il est vrai, paraissait les poursuivre; mais elle avait pour instruction de ne les pas trouver... : des camarades et des complices!

Vérités ou mensonges, ces rapports inquiétaient Bonaparte. Il attribuait maintenant à un travail du perfide Fouché la sourde résistance que les projets de dictature rencontraient dans le Sénat. Et puis, toute la famille « Napoléone », — ainsi la nommait Louis XVIII, — détestait le ministre; Lucien

et Joseph, cherchaient à miner son crédit; Lebrun et Talleyrand venaient à la rescousse : c'était comme une coalition de rancunes ou de haines.... Seule, toutefois, Joséphine défendait en pleurant « son cher Fouché », un « loyal et sincère ami ». Le bon apôtre avait su conquérir ce cœur, à présent en détresse; il était devenu le confident des jalousies conjugales, le complaisant des absurdes dépenses, le pourvoyeur des trop luxueuses toilettes. L'argent des fonds secrets, celui des jeux publics, servait souvent à payer la couturière et la modiste de la gaspilleuse créole, — les trente-huit chapeaux achetés chaque mois, un « esprit » coûtant huit cents livres, des « hérons » cotés à deux mille francs. Mais le mari qui ne connut jamais ces sortes de services voulait en finir avec un homme qu'il méprisait.... Durant les quinze années de sa vie politique, Napoléon désira toujours « en finir » avec Fouché; il le disgracia, par deux fois, et par deux fois dut le remettre en place; il l'abreuva d'humiliations, et néanmoins le bourra d'argent, — jusqu'au jour où ce maître accompli en l'art de trahir perpétra, après Waterloo, sa trahison suprême. A vrai dire, Empereur ou bien Consul, le fataliste Bonaparte eut toujours peur de cette toujours souriante incarnation du Mal.

Pourtant, au mois de mai 1802, il ne lui cachait pas son aversion. Le temps n'était plus où Fouché venait, deux fois par jour, travailler avec le Consul; où, très avant dans la nuit, ils discutaient ensemble

sur les choses et sur les hommes. Aujourd'hui, le ministre devait expédier son rapport avant midi; Bonaparte écoutait méfiant, contrôlait cette police officielle avec les avis de ses propres agents, et, maintes fois, la séance s'achevait par des emportements et des reproches. Fouché ne souriait plus à ces colères; dépité, il se faisait moins laborieux, et, par les soirées attiédies de prairial, quittait trop tôt le ministère, pour s'en aller à son château de Pont-Carré. Là, il déversait sa bile « au sein de la famille et de l'amitié », près de sa très laide compagne, la Nantaise Jeanne-Bonne Coiquaud, une épouse en perpétuel état de grossesse amoureuse; de leur nichée d'enfants, Joseph-Liberté, Armand et Athanase; de vieux copains de l'Oratoire, Gaillard, Lecomte ou Maillocheau, ses partenaires de whist et ses dévots espions : une existence vertueuse de jeune patriarche.... Oui, mais, pendant ces parties de cartes, Dubois besognait avec le Consul. Il entrait aux Tuileries, vers les six heures du soir, arrivait, un peu plus tard, à la Malmaison. Souvent, après quelque long tête-à-tête, Bonaparte le gardait à dîner, — dans cette étrange salle à manger aux fresques effarantes, toute peinte et décorée d'armures babyloniennes, de boucliers romains, de framées sicambres, de claymores ossianesques. Heureux homme, il plaisait! « La faveur du prince, a dit un psychologue, n'exclut pas le mérite, et ne le suppose pas non plus.... » Telle était la situation respective des deux grands maî-

tres de la police, quand le 8 prairial, vers les cinq heures du soir, le citoyen Bertrand se présenta devant le préfet Dubois : il lui apportait les libelles qu'avait livrés Mlle ***.

C'était vraiment une belle affaire! Outrage au chef de l'État, provocation au mépris du gouvernement, tentative de corrompre l'armée, appel à la révolte militaire, rien ne manquait à ces factums.... Ainsi, une pareille œuvre d'infamie avait pu librement s'imprimer! Une telle invite à la sédition se distribuait en toute impunité! Voilà qui allait édifier le Premier Consul sur l'habileté ou la bonne foi de son ministre de la Police! Et Dubois se sentait fort joyeux.... Au reste, Bertrand ni lui ne croyaient au mensonge débité par Félicie ***, à l'histoire mirifique des pots de beurre, expédiés de Rennes. Non, pensèrent-ils, le complot avait été machiné à Paris, au profit de Moreau, dans son entourage, peut-être sous son regard. La délatrice n'avait-elle pas d'ailleurs prononcé le nom du général?

L'examen des libelles corroborait leur hypothèse.... « Eh! oui, mystère facile à pénétrer!... Placards fabriqués à Paris,... dans quelque maison clandestine, imprimerie mal tenue...; ouvrage d'un typographe marron!... Ils pullulaient, ces jacobins, au faubourg Saint-Antoine; mais le ministre, leur ami, savait très bien ne les pas découvrir!... » Ces libelles, en effet, avaient été tirés sur un gros papier

à journal, et dans l'en-tête du second on remarquait une éraflure. Au mot Armées, la lettre capitale R était fouillée par une encoche, et tachée de blanc par l'usure du métal.... Mais Dubois ni Bertrand n'attachèrent d'importance à ce détail.

L'heure pressait, le moment du travail quotidien avec le maître. Emportant les diatribes, Dubois se hâta de monter en voiture et gagna le château de la Malmaison.

II

A la Malmaison.

Depuis environ deux semaines, le Premier Consul résidait à la Malmaison. Délaissant le palais des Tuileries, il était venu se recueillir dans ce bourgeois et bizarre ménil, où son âme, toujours en tourmente, trouvait parfois un peu de silence et de repos.

Napoléon Bonaparte traversait alors une des époques les plus agitées de sa courte vie d'agitation : il s'apprêtait à franchir la dernière étape qui le séparait d'un trône impérial. La question du Consulat à vie était posée à la nation française, le peuple allait se réunir dans ses comices; des affiches convoquaient déjà les électeurs, et les registres de vote sollicitaient leurs suffrages. Tout était donc excitation dans les cent deux départements de la République continentale, tout y était aussi engouement pour le Grand Consul, enthousiasme de sa dictature. Lui, cependant, affectait l'indifférence, et

rien ne semblait changé à ses habitudes quotidiennes. Travailleur opiniâtre, il recevait, comme à l'ordinaire, ses ministres, écoutait leurs rapports, les discutait, les annotait, — absorbant en lui seul le gouvernement tout entier. Il continuait à être la pensée, l'action, la vie même de cette France, éprise et de gloire et de paix, qui s'abandonnait affolée à son soldat pacificateur.... Mais d'incessantes visites troublaient, à chaque instant, l'hypocrite recueillement de sa retraite. Ce n'était qu'un défilé sans fin de sénateurs, de conseillers d'État, de tribuns, de législateurs, de hauts fonctionnaires, accourus de Paris pour apporter des nouvelles. Elles étaient excellentes. « L'homme devant qui se taisaient la terre », — ainsi l'avait exalté Portalis, — allait remporter la plus éclatante de ses victoires : « le triomphe décerné par l'amour et la reconnaissance... ». Et Bonaparte, très maître de soi-même, écoutait négligemment ces rumeurs lointaines, — pareil à un philosophe que les honneurs importunent, mais qui veut bien se résoudre à subir sa destinée.... Jamais cette ambition surhumaine n'avait encore joué plus amusante comédie de désintéressement.

Joséphine Bonaparte affectionnait beaucoup l'ombreuse retraite du modeste châtel. Entichée, elle aussi, de littératures romantiques, émue comme son mari en écoutant tinter l'*Angelus* du soir, elle aimait la verte monotonie de ces pelouses, les profondeurs et les frissons de ces futaies, toutes ces

mélancolies silencieuses qui s'étageaient sur les coteaux et se perdaient à l'horizon du ciel : — c'était une âme sensible et un cœur à la mode. Un peu de bruit, toutefois, lui rendait plus charmante l'oisiveté de ses rêvasseries, et elle s'ingéniait à peupler sa chère solitude. En mai 1802, la Cour consulaire était à peine formée; les dames du Palais n'existaient pas; aucune citoyenne Rémusat-Vergennes n'était encore là pour observer, écouter et satisfaire plus tard ses rancunes féminines; le deuxième étage du vaste cottage appartenait donc aux invités de la « consulesse ». Sa fille Hortense, depuis six mois l'épouse du chef de brigade Louis Bonaparte, y logeait en ce moment. L'aimable blondinette se trouvait déjà en état de grossesse apparente, très lasse, fort triste, car les absurdes frasques et la honteuse santé de son mari la chagrinaient. Aussi, pour la distraire, sa cousine germaine, Émilie, — Mme Beauharnais-Chamans-Lavalette, — l'était venue rejoindre. Les deux jeunes femmes étaient alors inséparables, et, l'année précédente, leurs exubérantes folies avaient quelque peu déridé la toujours grogneuse Mme Letizia. Mais, à la Malmaison, Hortense avait trouvé un visage plus morose encore que le sien, celui de Joséphine sa mère.

Jamais la fantasque créature ne s'était montrée moins maîtresse de ses nerfs, plus prodigue de larmes courroucées, ou de propos extravagants. La grave et délicate affaire du Consulat à vie, l'enthou-

siasme des courtisans, les critiques de quelques censeurs, affolaient sa futile cervelle, épouvantaient son âme timorée. Elle redoutait pour son mari les coups de poignards du jacobin, les machines infernales du royaliste; mais surtout, personnelle et dolente, elle s'apitoyait sur elle-même. Agée bientôt de quarante ans, quoiqu'elle trichât largement sur ce chiffre, la « petite créole » se disait que Napoléon, « empereur des Gaules », répudierait tôt ou tard une compagne vieillissante, fille de planteur et non lignée royale, ventre à présent stérile, et qu'en vain Corvisart droguait chaque mois. Le divorce et le remariage de Bonaparte lui apparaissaient menaçants; on en parlait partout, en France et en Espagne; on nommait la princesse, l'infante destinée à la couche impériale : les jours mauvais s'étaient levés, car la négresse-griotte avait jadis annoncé tout cela!...

Haineux aux Beauharnais, le clan des Bonaparte prodiguait à « la vieille » les plus cruelles humiliations; Jérôme lui décochait des insolences, et ce bellâtre de Lucien tenait à sa belle-sœur des propos de cynique... : « Tâchez donc de faire au plus vite un enfant, ou conseillez à votre époux d'en fabriquer à ses maîtresses; vous adopteriez le bâtard, et auriez ainsi un héritier du sang! » Outragée de la sorte, la plaintive Joséphine racontait ses chagrins à tout venant : au secrétaire Bourrienne, un faux ami, qui s'employait à l'exaspérer; même à des inconnus, à Thibaudeau, ce régicide qui croyait

aux Cincinnatus, et soupirait après un Washington. Mais ses chères Beauharnais, sa fille Hortense et sa nièce Émilie, étaient les confidentes habituelles des secrètes douleurs. Par les tièdes après-midi de printemps, assise tantôt près de la source, de la naïade murmurante qui transformait en marécage la courbure du vallon, et tantôt allongée dans le coquet salon pompéien, sous les bergers couleur d'azur et les déesses teintées de rose du peintre Gérard, Joséphine chuchotait les grands et petits mystères de l'alcôve conjugale. Alors, c'était chez elle une explosion de pleurs entrecoupés de rire, tout un pétulant désespoir.... Ah! si le « bon Fouché » avait pu se trouver là pour l'entendre et la consoler! Mais l'excellent ami ne se risquait plus en de tels entretiens; maintenant, au sortir de la Malmaison, il ne souriait guère; son maigre visage était verdâtre et sa paupière injectée de sang.

Un homme, bien différent de Fouché par le moral et le caractère, exerçait aussi une action bienfaisante sur la névrose de Mme Bonaparte : le mari de sa nièce, Chamans-Lavalette, directeur général des postes. Ce soir-là, il se trouvait en visite au château. Le 8 prairial tombait un vendredi, l'un des trois jours où, chaque semaine, le Consul recevait à sa table, et Lavalette était presque toujours des invités. Joséphine, d'ailleurs, et les deux cousines projetaient un second voyage à Plombières, et l'époux de la belle Émilie venait passer près d'elle quelques derniers moments.

Bonaparte appréciait beaucoup ce parent par alliance, son ancien aide de camp dans les marais d'Arcole, un de ses camarades sous le soleil d'Égypte. Lui qu'entouraient tant d'intrigants, estimait la droiture de cet homme et l'aimait pour sa fidélité. Parfois il ouvrait son âme tout entière à un compagnon des premières batailles, et lui dévoilait ses plus intimes desseins : il en recevait ainsi de sages conseils. Lavalette, au surplus, lui était un auxiliaire précieux. « Commissaire central du Gouvernement, près les Postes », tel était, en 1802, son titre officiel — ce personnage tenait à sa discrétion les secrets, l'honneur même de toutes les familles. Fort galant homme, il avait rendu moins odieuse l'improbe administration façonnée par le Directoire, bien que trop souvent il se fît le pourvoyeur contraint du « Cabinet noir ».... En ce temps de crise politique, Lavalette venait donc, chaque soir, renseigner le Premier Consul, et le préfet Dubois devait le rencontrer à la Malmaison.

Par les radieuses journées de prairial fleuri, Bonaparte travaillait, d'habitude, en le silence de l'ermitage qu'on entrevoit, à droite, blotti dans les lilas, sous la parure des clématites grimpantes. Volontiers il préférait la simplicité de ce pavillon aux superbes lambris de sa bibliothèque, à ses colonnes doriques, ses incrustations de cuivre, ses caissons italiens, ses fresques pompéiennes. Ouvrant sous les ombreuses profondeurs d'une avenue

de tilleuls, cet oratoire voué au labeur permettait au Consul de se livrer à son fiévreux et perpétuel besoin d'agitation. Fort jeune, droit et svelte en sa taille exiguë, n'étant pas encore alourdi par cette obésité impériale dont les premières menaces le chagrinaient déjà, il se complaisait à la marche, et, par les chauds après-midi d'été, l'habit vert à collet écarlate, les bottes à revers anglais, le petit chapeau à cocarde, passait et repassait avec lenteur sous les arceaux bleutés des hautes frondaisons. Dans le cabinet de travail, un secrétaire, — Bourrienne et plus tard Meneval, — attendait, au milieu des dossiers d'affaires, la brusque parole et le geste impérieux de ce maître exigeant. Et soudain, le promeneur faisait irruption dans la pièce, dictait d'un ton saccadé quinze ou vingt phrases de suite, puis reprenait aussitôt son va-et-vient méditatif. Les contemporains ont raconté quel supplice était, pour l'infortuné secrétaire, la transcription de ces commandements prononcés à voix rapide, avec un accent corse, et dont les mots techniques ou les noms propres étaient dénaturés souvent.... C'est là, dans le mystère de cette retraite, que Bonaparte écoutait d'ordinaire soit Fouché, soit Dubois; et c'est là, sans doute, que le préfet de police lui remit les libelles.

Selon toute apparence, la colère du Consul dut éclater, furieuse. Jamais encore il ne s'était senti plus grossièrement offensé. « Embryon bâtardé de la Corse!... » on osait outrager jusqu'à sa mère!

La blessure dut pénétrer jusqu'au plus profond de son cœur. Le descendant des « Anciens d'Ajaccio », le fils de Charles Buonaparte, tenait saintement à l'honneur de sa maison; lui aussi exerçait la vendette contre les insulteurs, et son implacable vengeance, c'était le Temple, les commissions militaires, la déportation.

Le complot que venait de révéler le préfet de police était une machination d'officiers « anarchistes ». Or, à ce moment même, une autre conspiration militaire causait un vif émoi aux familiers de la Malmaison.... Quinze ou vingt jours auparavant, vers le milieu de floréal, un mouchard amateur, grand homme dans le jacobinisme, le citoyen La Chevardière, avait fait savoir à Bonaparte que plusieurs mécontents en voulaient à sa vie. L'histoire était tout un roman parsemé d'amourettes, de perfidies féminines, de félonies policières. Une fillette de seize ans, subornée et jalouse, avait raconté que son galant se proposait d'assassiner le « Grand Consul ». Ce galant, le chef d'escadron Donnadieu, s'était juré, affirmait-elle, d'abattre le tyran à coups de pistolet, lors d'une revue au Carrousel. Des militaires, chefs de brigade et généraux, — le colonel de hussards Fournier, Delmas, l'ami, le compagnon, le commensal de Moreau, — approuvaient l'attentat. Tel était le récit de la gamine, et l'on avait sévi. Pour l'instant, Delmas se cachait; Fournier, puis Donnadieu,

venaient d'être enfermés au Temple, et Fouché commençait des poursuites. Mais il ne procédait qu'avec une insouciante mollesse, des lenteurs calculées, — et, dans l'entourage du Premier Consul, on criait à la trahison.

Le nom de Moreau revenant dans le rapport que lui faisait Dubois exaspéra Bonaparte : il ne douta pas que les deux affaires ne fussent une seule et même conjuration.... Moreau !.... Encore cet homme! Il en était excédé. Depuis un an, tous les bulletins de sa police l'entretenaient de l'odieux « Breton », de ses bravades impertinentes, de ses absurdes provocations. Les injurieux propos tenus à table, les lazzis débités au fumoir, les grossièretés de corps de garde outrageant Paulette ou Caroline, les mille quolibets sur la « gale du petit Corse », les facéties brocardant la Légion d'honneur, — la casserole d'*honneur* décernée à un maître-queux, et le collier d'*honneur* fabriqué pour un chien, — toutes ces insultes d'une vanité souffrante étaient aussitôt répétées à Bonaparte. Oh! comme il le détestait ce « clabaudeur » crevant d'envie! Avec quel bonheur il l'aurait, en champ clos, haché à coups de sabre, — ou plutôt traduit devant une commission militaire, fait dégrader, transporter, fusiller! Mais non, il fallait patienter encore; Moreau était trop populaire chez les soldats; on verrait à le frapper, plus tard!...

Dans l'avenue de tilleuls, au long du rideau d'arbustes qui domine la cour de la Malmaison, Dubois

dut assister à l'une de ces formidables scènes, monologues de fureur que Talleyrand trouvait si discourtois.... « Moreau, toujours Moreau! Si mauvais général, cependant! L'homme des retraites, le vaincu des archiducs, le soldat plus souvent en fuite que victorieux! Comme il avait sottement mené ses entreprises! Sa bataille de Hohenlinden n'était qu'un succès de raccroc! D'ailleurs, chef improbe, voleur autant que ses amis! Dans sa dernière campagne, il avait empoché des millions : le Consul en avait la preuve!... Et puis, si lâche de cœur, si faible de caractère : tenu en laisse par deux méchantes femmes! Quoi! c'était un pareil sire qui prétendait gouverner la France?... Pauvre France! »

Une autre affaire inquiétait aussi Bonaparte. L'espion du grenadier Davout, Dossonville, affirmait qu'un comité de généraux cabalait à Paris, sous l'œil bénévole du ministre de la Police.... Donc, ces libelles étaient leur œuvre! Adoptant l'avis de Dubois, le Consul les supposa fabriqués à Paris même, dans quelque imprimerie clandestine. Son ombrageuse colère s'en prenait à Fouché.... Comment ignorait-il de telles manœuvres?... On pouvait donc conspirer à présent, en pleine sécurité!.... Le drôle était de connivence avec les anarchistes!... Misérable!

Oui, mais il fallait à tout prix empêcher l'appel à la révolte de pénétrer dans les casernes, d'arriver en Bretagne où les demi-brigades s'agitaient mena-

çantes.... Bonaparte fit appeler Lavalette et, de sa voix tranchante, lui donna des instructions. « Saisissez tout envoi d'apparence suspecte : les lettres adressées en Bretagne devront fixer votre attention.... Opération urgente! travail à commencer sans délai, — avant le départ des courriers, — cette nuit même!... Dubois vous est adjoint, et seul conduira l'instruction.... Surtout, pas de Fouché, dans cette affaire! »

Deux heures plus tard, Dubois et Lavalette se mettaient au travail, dans la Maison des Postes, à l'hôtel de la rue Coq-Héron.

Le courrier de Rennes ne partait que le lendemain matin; mais le triage des lettres, exécuté d'abord dans les huit bureaux parisiens, devait être déjà terminé. Un nouvel examen de cette correspondance n'exigeait, cependant, un labeur long ni difficile : on écrivait si peu à cette époque. Du reste, une équipe d'habiles commis, dirigés par le citoyen Courcelle, se tenait en permanence à l'Hôtel central. Experts à palper les enveloppes, ces messieurs possédaient à merveille la science délicate du décachetage et du rescellement. Parfois même, en cas d'erreur, ils s'épargnaient la peine de refermer l'épître suspectée, et l'expédiaient impudemment ouverte....

Ce n'était point, toutefois, à la Maison des Postes que fonctionnait le redoutable et légendaire « Cabinet noir », l'ancienne « commission inspectante »

où s'était mis en verve Rétif de la Bretonne. Les employés de la « section des lettres » n'opéraient qu'au ministère de la Police, dans le « Bureau particulier », sous l'œil de leur chef Desmarets, — mais Lavalette s'en faisait l'habituel fournisseur. A certains jours,il envoyait, rue des Saints-Pères, tout un courrier, et trop souvent papiers de négoce, confidences familiales, billets musqués d'amante étaient lus, scrutés, commentés par les marouflles de la police. Fouché, fort amoureux en ces jours-là de la blonde Custine, avait ainsi décacheté les poulets doux de sa chère Louise, et surpris en jaloux les galanteries de la perfide avec ce vaniteux Chateaubriand.... Au ministère seulement, on pouvait travailler à loisir, prendre avec art l'empreinte d'un cachet, déchiffrer l'écriture sympathique, interpréter les noms de guerre, les mots de convention, deviner que « Gédéon » ou bien « Papa » voulait dire Georges Cadoudal; « Balle de Coton », fusil; « Grande combinaison, » assassinat. Les Patrice, les Devilliers du Terrage, les Deseigne et autres farfouilleurs de secrets, ne besognaient qu'avec Fouché; mais fréquemment ils exhibaient chez Lavalette leurs mines fureteuses et leurs sourires cafards. Ils rapportaient quelque lettre saisie, pour qu'on la pût timbrer, à date récente, et pratiquer un « amorçage ». D'ordinaire, il est vrai, la pièce accusatrice restait enfouie dans les réserves des mystérieux dossiers.... Tout cela était monstrueux, et tout cela, ignoble!

Les neuf lettres rouges et bleues, glissées dans les boîtes par Rapatel, furent aisément découvertes : le poids et les couleurs voyantes de leurs enveloppes les dénonçaient à première vue. Elles ne contenaient que des placards; ce fut une déception. Lavalette déposa la saisie entre les mains de son ami Dubois, et, nanti de ce butin, l'heureux préfet s'en retourna à son hôtel. L'un et l'autre se sentaient contents d'avoir mis en défaut l'incessante et furtive surveillance de Fouché....

Or, quelques heures plus tard, dans la matinée du 29 mai, on annonçait au Commissaire central une déplaisante visite. Un très haut employé du ministère de la Police demandait impérieusement à lui parler : affaire urgente! L'homme au verbe cassant était le citoyen René Patrice de la Fuye, chef du « Bureau particulier », l'*alter ego* de Desmarets, et fort gros personnage dans la maison de la rue des Saints-Pères. Lavalette le reçut aussitôt.... Patrice lui apportait un billet de Fouché. Déjà, le ministre avait connaissance de l'opération clandestine, et réclamait les lettres interceptées. Même il savait, l'habile homme, qu'elles recélaient des placards séditieux.

III

Fouché inquiet.

Qui donc avait si bien avisé l'ennemi? Sans aucun doute, l'un de ces discrets, fidèles et dévoués serviteurs en qui Lavalette plaçait une entière confiance. Desmarets et Patrice entretenaient maints « observateurs » parmi les employés des postes, et beaucoup de ces messieurs émargeaient aux fonds secrets. Au demeurant, ils n'étaient point seuls à faire ainsi de l'espionnage. Les administrations publiques regorgeaient toutes d' « informateurs » variés; les ministres ne l'ignoraient, et redoutaient toujours quelque trahison.

A la vive surprise de son ministre, Patrice ne rapporta qu'une sèche et laconique réponse du Commissaire central : « Les lettres saisies ont été remises au préfet de police... ».

Qu'était cela?... Lavalette et Dubois avaient-ils obéi à des instructions spéciales?... Se méfiait-on de lui?... Quelle était cette nouvelle et importante



JOSEPH FOUCHÉ
Ministre de la Police générale.

Complot des Libelles, Pl. V

affaire qu'il ne soupçonnait pas?... Et, durant deux jours, Fouché s'intrigua, ennuyé. A la Malmaison, il ne recevait que des rebuffades. Bonaparte se montrait injurieux, lui reprochait de la négligence, parlait même de forfaiture; mais il n'avait pas communiqué les pamphlets....

Oui, qu'était donc cela?... N'ayant pas la conscience bien nette, l'ami des jacobins pouvait tout appréhender. Il s'inquiétait. A de sûrs indices, il se rendait compte que Dubois avait contreminé le sol et lui voulait donner le camouflet. Il se sentait, aussi, espionné sans relâche : ... l'odieux Dossonville! Cet homme désirait le prendre en faute, lui posait des traquenards, s'acharnait à sa perte. Il débauchait les meilleurs mouchards du ministère, et les faisait jaser. Chaque jour, ce barigel de Bonaparte recueillait quelques délations, — et elles étaient nombreuses, car il payait bien. Et cela, sans même se cacher, en toute effronterie, dans un café du Palais-Royal. Fouché savait ces choses, et cependant n'osait sévir. Avec quelle joie il aurait fait coffrer le drôle en quelque cabanon de Pélagie! Mais non; le Consul eût donné l'ordre de l'élargir!... Gredin!... Enfin, dans la journée du 11 prairial, cette angoissante incertitude cessa.

Le 31 mai, dans l'après-midi, le citoyen Lagarde, chef du secrétariat, remit à son ministre une importante dépêche. Elle arrivait de Tours, émanait du préfet d'Indre-et-Loire, et fournissait la clef de

l'énigme. Ce préfet, le général de Pommereul, un ci-devant aristocrate, naguère jacobin sous le Directoire, bonapartiste avec Bonaparte, fonctionnaire pétulant, en guerre déjà avec son archevêque, et professant l'athéisme dans un département très catholique, racontait une plaisante aventure....

Deux jours auparavant, son receveur général des finances, l'important citoyen Vaucquer, s'était vu mystifié de la belle manière. Le 9 prairial, à l'heure du déjeuner, un porteur des Messageries avait déposé à la « maison des recèttes » un assez lourd paquet. Le colis venait de Rennes, par la correspondance d'Angers : envoi de la dame Leblanc. Quelle était cette citoyenne? Nul ne la connaissait à la maison des recettes; mais, « gastronome » sans doute, et financier délicat pour sa table, le receveur ne s'était inquiété d'un si minime détail. La manne ressemblait à une gresle bretonne; elle paraissait contenir des friandises de La Prévalaye : Vaucquer l'avait fait éventrer sur-le-champ. O surprise! pas un seul pot de beurre, — mais des placards, des diatribes contre le Premier Consul! En outre, le panier contenait un paquet de soixante-quinze lettres, aux enveloppes rouges et bleues. Elles étaient cachetées, adressées à des inconnus, et, sur une feuille volante, on avait grossoyé cette charade : *Mettre à la poste en divers endroits. — Discrétion. — Célérité. — Communication.* Stupéfait d'un pareil cadeau, l'ahuri Vauc-

quer avait porté la gresle chez son préfet, et tout aussi prudent, le citoyen Pommereul expédiait placards et enveloppes au ministre de la Police. « Il est probable, écrivait ce philosophe, que la manœuvre partie de Rennes n'aura pas été tentée uniquement à Tours. Puissent tous les paquets être tombés dans des mains aussi fidèles que les nôtres ! »

Grand merci !... Fouché les tenait donc ces mystérieux pamphlets ! Même, à présent mieux instruit que le Premier Consul, il savait les noms de soixante-quinze destinataires. Tous officiers ! Des généraux, des chefs de brigade ou de bataillon, des conseils d'administration de régiments !... Ainsi, l'armée s'agitait tout entière ? On l'incitait à la révolte ?... Un menaçant et formidable complot !

Mais, si la connaissance des libelles fixait la pensée flottante de Fouché, elle aggravait son inquiétude. Moreau était évidemment l'instigateur de la conspiration ! Les généraux, adjudants-commandants, colonels, officiers supérieurs dont Pommereul avait transmis les noms appartenaient à toutes les garnisons de France ; les uns se trouvaient en Belgique, les autres en Vendée, d'aucuns, en Italie. Beaucoup d'entre eux avaient servi dans les armées du Rhin, et Moreau seul savait s'en faire entendre. Quel autre que le vainqueur d'Engen et de Biberach, d'Hochstedt et de Hohenlinden pouvait avoir assez d'action pour renverser Bonaparte ?... Ainsi raisonnait Fouché, et il supposait

que Dubois raisonnerait de même.... Mais, Moreau compromis, quel contretemps et quel péril!... On allait arrêter le « Breton », fouiller dans son hôtel, examiner tous ses papiers! Que n'y devait-on pas découvrir? Mille preuves évidentes des menées souterraines ou des complaisances policières du ministre! Le jeune Fresnières, son ami clandestin et son entremetteur politique, saurait-il demeurer discret?... Aventure alarmante; disgrâce, destitution certaines!

Fouché, toutefois, n'était pas homme à quitter sans combat le somptueux hôtel du quai Voltaire. Il prétendait lutter, et brusquement ressaisit son audace. La dépêche venue de Tours lui apprenait que les placards avaient été expédiés de Rennes. Heureux avis, car Dubois, dès lors, allait s'agiter en vain : la recherche n'était plus circonscrite entre Paris et sa banlieue, les « naïades plaintives » de Saint-Cloud et les « vieux sylvains » de Bondy. Seul, le ministre de la Police avait l'autorité légale pour correspondre avec les préfets et leur tracer des règles de conduite. Recouvrant son terrain de bataille, Fouché se retrouvait soi-même. En peu d'instants, il eut dressé un plan de campagne : négliger Dubois, et, en dépit de Bonaparte, évoquer l'affaire pour l'instruire.

Tout d'abord, il fit appeler son fidèle Desmarets.

Fils d'un petit marchand de Compiègne, Pierre-Marie Desmarets était un ancien prêtre, jadis curé

constitutionnel de Longueil, au diocèse de Beauvais. Un jureur; un voltairien, surtout. Dans ce clergé bizarre, façonné par Camus, se rencontraient de fort honnêtes gens, fervents chrétiens, jansénistes austères; mais l'abbé Desmarets n'était point de ceux-là. Aussi, en 1792, dépouillant la soutane, et guéri des vaines superstitions, était-il devenu « riz-pain-sel », c'est-à-dire commis dans les subsistances. Métier meilleur, assurément, que celui de « curé patriote », — et durant nombre d'années, jacobin farouche, bien que poète égrillard, il avait grappillé dans les vivres militaires. Hélas! sans grand profit, sans même devenir la monnaie d'un Ouvrard! De la malchance, en dépit de ses habiletés, voire de son mariage! — car il s'était marié, le jureur philosophe, marié ingénieusement à une bourgeoise royaliste.... Mais enfin, aux temps du Directoire, la cruauté du sort s'était calmée. Certain jour, Desmarets avait rencontré, dans un tripot financier de la rue Taranne, un autre manieur d'argent, l'associé de la compagnie Ouen, le citoyen Joseph Fouché. Les deux hommes, — l'oratorien sans robe, et le curé sans calotte, — s'étaient appréciés aussitôt, et aussitôt convenus. A peine en possession de la Police, Fouché avait donc choisi le matois compère pour en faire un autre soi-même....

Chef de la division des affaires secrètes, l'ex-desservant de Longueil était, en 1802, un personnage considérable. Dans les bureaux de la rue des Saints-

Pères, on le redoutait, à l'égal du ministre. Pas très méchant, mais retors, fouilleur de vies privées, doué surtout d'une étonnante mémoire, il connaissait à fond les mille secrets de ses contemporains. Il avait aussi cette triste notion de l'âme humaine qu'un prêtre acquiert dans le confessionnal. Aujourd'hui, dévot à Bonaparte, qui le méprisait et ne s'en cachait guère, Desmarets ne ressentait plus de périlleuses tendresses pour les frères et amis des jours de la Terreur. Son ambition était de garder sa place; son âme de prêtre parjuré observait la religion des émargements. Toutefois, il se montrait dévoué à son ministre. Trop de mystères, d'abus de pouvoir, de vilenies, l'unissaient à son chef, pour qu'il n'en fût pas une âme damnée.... « Mêmes espérances et mêmes craintes, a dit Salluste, cimentent une amitié parfaite. »

Fouché donna des instructions à Desmarets; subtiles et compliquées, elles se résumaient en une formule :

Le complot des libelles était l'œuvre des royalistes.

C'était d'une stupéfiante fantaisie; pourtant, avec beaucoup d'audace l'inventeur pouvait défendre son mensonge.... Des bulletins de police annonçaient, en ce moment, la présence à Jersey d'un certain Prigent, compagnon de Georges Cadoudal, son émissaire et son porteur de lettres. Ce

chouan, au dire des informateurs, débarquait fréquemment à la côte bretonne, et trouvait un refuge, tantôt chez des closiers de Saint-Briac, tantôt chez des bourgeois de Saint-Malo. D'autres rapports s'occupaient de Georges lui-même, et fournissaient de curieux renseignements. Exécrant toujours le Bonaparte, « Gédéon » employait ses loisirs à lui décocher des pamphlets. Dans sa maison garnie de Londres, « Papa » était devenu feuilliste et théologien; il allait écrire un libelle contre le Concordat, l'adresser aux mécontents jacobins, et leur proposer son alliance.... Certains agents racontaient même de merveilleuses histoires.... Georges se promenait tranquillement à travers la France! Le terrible « Papa » était alors la hantise, le cauchemar de toutes les polices; partout elles croyaient voir sa carrure gigantesque, sa tête poupine, ses cheveux frisés, les deux nageoires qui balafraient ses joues. On l'avait reconnu à Saumur; rencontré à Grenoble; entrevu dans un château de la Savoie : ce diable d'homme avait un don d'ubiquité.

Mais tant de beaux récits n'étaient que des sornettes, et Fouché n'en restait pas la dupe. Il savait que, fourbu de fatigue, Georges menait à Londres une existence oisive; il savait surtout que ce balourd, cet illettré était fort incapable de rédiger des pamphlets. Un espion audacieux, familier et commensal de « M. Gédéon », renseignait souvent la police. Ses dernières délations étaient récentes

et ne faisaient prévoir aucun péril. Pensionné par le gouvernement anglais, créé lieutenant général et cordon rouge par Monsieur, frère du Roi, le fils du meunier de Kerléano trouvait que la vie était bonne et que la paix avait ses charmes. Dans son *lodging* de Broad-Street, n° 5, il préférait, aujourd'hui, les brouillards de la Tamise aux brumes de la rivière d'Auray; même, le jovial « Papa » menait la vie joyeuse. Infidèle à la petite Lucrèce Mercier, sa compagne aux heures dangereuses, l' « homme de granit » venait d'installer dans son *home* une vertu moins farouche, l'une de ces demoiselles qu'on ramassait dans les *bagnos*. L'ami Prigent suivait ce chaste exemple. Las de courir la brande, et installé près du camarade, il entretenait aussi une *nymph of the pavement*, sa beauté du trottoir.... Les autres chouans terrés dans Londres se tenaient également tranquilles. Leur seule conspiration était de se réunir chez un coiffeur de Picadilly pour y vitupérer contre le « Corse », le « petit Caporal ». Ce perruquier et ses merlans, zélés mouchards, dénonçaient, il est vrai, un certain Picot, comme dangereux et capable des plus infâmes desseins; or, le Picot appartenait lui-même à la police. Tout était donc, à Londres, accalmie et repos.... Mais Fouché ne voulait, pour l'instant, paraître aussi bien renseigné; il avait besoin d'un complot royaliste.

Drame ou comédie, l'action semblait s'être engagée à Rennes; dès lors, il s'agissait d'endoc-

triner le préfet d'Ille-et-Vilaine.... Oh! celui-là, Fouché espérait bien en faire sa dupe, et le berner tout à son aise : une belle âme, un Monsieur de 89, l'avocat Joseph Mounier, jadis président de l'Assemblée nationale, l'un de ces utopistes férus des théories anglaises, — « les libertés publiques, la dignité humaine, les droits du citoyen » ; — bref un philosopheur ingénu, un fayettiste! Fouché le montagnard en avait tant connu, poursuivi, mitraillé, de ces naïfs! Le songe-creux, grand homme de la Constituante, ne saurait, pensait-il, donner la moindre tablature!...

Dûment stylé par son ministre, Desmarets écrivit sur l'heure une longue missive à ce préfet. Il lui révélait l'existence du complot et en racontait savamment la genèse.... Un nouvel exploit des « brigands »!... Rien ne manquait à l'ingénieuse histoire : pamphlets écrits par Georges et imprimés à Londres, chaloupe anglaise les jetant à la côte, chouans embusqués pour recueillir l'envoi et le porter aux Messageries. Des arguments psychologiques étayaient pesamment l'édifice de mensonges... :

« En lisant avec attention ces pièces, on voit qu'il « y manque des choses que n'auraient pas manqué « d'y mettre les anarchistes, plus accoutumés à « parler aux passions du peuple; ils auraient parlé, « par exemple, de la cherté du pain.... De plus, « des militaires anarchistes auraient-ils dit que le « but de nos guerres avait été la liberté *illimitée*....

« Rennes est-il vraiment un foyer d'anarchie? Faut-il « y voir le centre d'une opération aussi étendue, « aussi audacieuse? La ville n'est-elle pas connue, « au contraire, pour son royalisme?... »

Évidemment!

La conclusion s'imposait donc d'elle-même : occupez-vous de Georges et découvrez-nous ses complices!... Leur recherche, affirmait Fouché, était facile; la police, à Paris, les connaissait très bien : des gaillards d'autant plus royalistes qu'ils paraissaient plus jacobins! Et Desmarets osait prononcer quelques noms : un citoyen Ulliac, « fou patriote », mais le frère d'un « fou royaliste »; le substitut Le Minihi, « exalté jacobin », mais affligé d'une sœur mariée dans la chouannerie; une dame, Desjourné-Gaillard, tout aussi mal apparentée. Enfin, avec une rare effronterie, il indiquait le chouan Achille Biget comme un brouillon « capable d'avoir travaillé dans l'affaire ». Nous dirons tout à l'heure, quel était cet Achille Biget.

Jamais imagination policière n'avait si bien amalgamé l'odieux avec le ridicule. Sa logique était amusante, et le raisonnement fameux : *si ce n'est toi, c'est donc ton frère*, y trouvait un magistral emploi. Est-il besoin de dire qu'aucun des malheureux, ainsi réservés aux cachots du Temple, ne soupçonnait l'existence du complot? Mais Fouché s'inquiétait peu de pareilles bagatelles. Créateur d'un fort beau roman, il venait d'inventer un type

inédit de conspirateur : le royaliste-jacobin. Sa formule allait obtenir bientôt un vif succès parmi les roués de son espèce.

Rédigée à la hâte, l'imprudente dépêche partit sans retard. Un courrier extraordinaire l'emporta, dans la soirée du 11 prairial.

IV

La trouvaille de Mounier.

Fouché, qui se connaissait surtout en coquins, se trompait lourdement : très honnête, le préfet d'Ille-et-Vilaine n'était pas un naïf. Si le ministre de la Police eût mieux examiné ces lèvres menues, ce regard profond et narquois, cette frimousse dauphinoise où s'étalait une bonhomie finaude, il se fût méfié davantage. Mais Fouché n'avait pas étudié encore cette ingénuité raisonnante qu'il prétendait mystifier.

Le citoyen préfet Jean-Joseph Mounier pouvait se croire un personnage célèbre. Et, de fait, son nom avait eu son heure de gloire, sa minute de popularité; mais déjà, en 1802, il n'était plus qu'un souvenir lointain pour l'oublieuse et volage mémoire du peuple de France. Né à Grenoble et fils d'un riche marchand de cette ville, sa famille avait d'abord destiné à l'Église le petit Jean-Joseph, neveu de chanoine; mais l'enfant du drapier Fran-

çois avait préféré la robe de l'avocat à la perruque tapée, au manteau court, au petit collet de messieurs les abbés. Du reste, les écus paternels lui avaient acheté bien vite un titre honorifique : la sinécure de « juge royal ». C'était l'époque où la faveur populaire cajolait les gens de loi, leur attribuait un savoir infaillible, les parait de vertus catoniennes. Instruit et très intègre, le juge royal fut donc envoyé par le Tiers dauphinois aux États généraux de Versailles. Député, et ensuite président de l'Assemblée nationale, Mounier occupa une place d'honneur parmi les vaillants et les sages qui rêvèrent d'établir en France une royauté constitutionnelle, — c'est-à-dire, peut-être, la liberté. Tous les actes de l'Assemblée reçurent de lui une impulsion féconde, et l'on sait avec quelle sérénité de courage il demeura sur son fauteuil de président, lors des ignobles journées d'octobre 1789. « Levez la séance ou trouvez-vous mal ! ricanait Mirabeau.... Quarante mille hommes armés arrivent de Paris! — Eh bien, qu'ils nous égorgent! Les affaires de leur République n'en iront que mieux! » Il était *monarchien*, et redoutait la République. Pour lui, comme pour les Constituants, l'étiquette d'un pareil mot ne recouvrait qu'une tyrannie, — la plus odieuse de toutes : le despotisme irresponsable des multitudes....

Aussi, bientôt impopulaire en un pays où l'impopularité est un hommage, il s'était vu contraint d'émigrer. Durant douze années, il avait parcouru

la voie douloureuse que suivirent, eux aussi, les Duport et les Lameth, les Montlosier et les Malouet, autres amants désabusés d'une France idéale. Mounier, chargé de famille, dut pratiquer, alors, bien des métiers : tour à tour précepteur d'un Anglais, publiciste sans lecteurs, maître d'un pensionnat sans élèves. Bafoué, d'ailleurs, par les royalistes intransigeants, insulté par les « Coblentz » à vieilles ou jeunes perruques, l'insolente séquelle du Comte d'Artois : ces messieurs se faisaient plus féroces encore aux libéraux que les jacobins et leur guillotine. A ce jeu des outrages, le proscrit avait senti mourir ses illusions. Monarchien, il ne croyait plus aux Bourbons; libéral, il désespérait de la liberté. Maintenant Mounier était de retour en sa patrie; un haut renom de probité décorait sa misère, et, de cet émigré, le Premier Consul avait voulu faire un préfet. Bonaparte s'efforçait d'attirer à soi les grands honnêtes gens des temps passés; sa gloire sera toujours d'avoir ennobli la France nouvelle par tout l'honneur de la France d'autrefois : moralisant la Révolution, il l'a su consacrer.

Installé dans sa préfecture, depuis dix jours environ, Mounier était à peine remis des émotions de son exil. Il se sentait dépaysé au vieil hôtel de l'Intendance, dans des fonctions, pour lui nouvelles, sous l'uniforme à broderies, livrée « anti-égalitaire ». Et puis, tous ces Bretons semblaient vouloir se gausser d'un débutant. A Rennes, on lui

reprochait déjà une fâcheuse ladrerie. N'ayant plus de compagne pour tenir sa maison, mal consolé de son veuvage, il vivait chichement, près de son fils Édouard, de Victorine, sa fille, de Philippine son dernier-né. Rien ne rappelait en ses manières les insolentes splendeurs d'un duc d'Aiguillon : carrosses, cuisiniers, ni maîtresses, — mais l'existence parcimonieuse d'un petit avocat provincial, d'un bourgeois lésinant pour s'amasser du patrimoine : père de famille *in abstracto*, comme il eût dit jadis, au temps de ses plaidoiries....

Rempli encore de ces idées humanitaires dont il s'était gavé à la Constituante, il ne soupçonnait rien de son nouveau métier. Les beautés administratives de la loi du 28 pluviôse lui échappaient, et son secrétaire général s'était vite emparé d'un fonctionnaire novice. Garçon intelligent, ce jeune Routhier partageait la manie de son époque, un goût désordonné pour les aventures policières. « Toute bonne administration consiste en une savante police, raisonnait ce logicien : prévenir vaut mieux que réprimer. » Il avait donc amené à l'apprenti préfet deux mouchards, ses meilleurs auxiliaires, l'un chouan, et l'autre jacobin. Le chouan se nommait Jean Biget, dit Achille, dit aussi « Monsieur Achille ». Ce colonel de blancs avait naguère servi dans les états-majors de Georges; mais dégoûté des chauffes au clair de lune, et redoutant le peloton d'exécution, il préférait aujourd'hui émarger aux fonds secrets. Beau-

coup des fervents défenseurs du trône et de l'autel s'étaient fait le même raisonnement, et la police de Fouché recrutait parmi eux bien des « observateurs ».... Le jacobin était un militaire, capitaine à la 79e demi-brigade, mais, depuis peu, mis en réforme : le citoyen Maffran. Un malin, aussi, bien que d'une autre malice. Se posant en victime de Bonaparte, ce personnage fréquentait les officiers de la garnison, écoutait leurs propos, les rapportait à son ami Routhier. Certes, les clabaudeurs de la 82e auraient fait sagement de se méfier d'un tel martyr.

Mounier avait mal accueilli les deux espions. Idéologue et moraliste, il professait, comme ses pareils, un imprudent dédain pour les choses de la police; son cœur de philosophe croyait à la Vertu.... En ce moment, la question religieuse l'absorbait tout entier. Très gallican, teinté même de jansénisme, il prévoyait une lutte prochaine avec son évêque, M. de Maillé-La Tour-Landry. Le citoyen-évêque de Rennes — un ci-devant, de haut parage, longtemps persécuté sous la Révolution — prétendait sévir à son tour; il commençait à tracasser les prêtres-jureurs; le Constituant les défendait, et le conflit allait tourner à la querelle.... Une bataille livrée à la mitre n'était point pour déplaire à ce franc-robin de Mounier. Déjà même, il se préparait au combat, quand tout à coup son attention dut se reporter sur une affaire urgente : on conspirait dans son département!

Dans la matinée du 31 mai (Desmarets, à cette heure, rédigeait encore sa dépêche), le général Delaborde était venu rendre visite à son préfet. D'ordinaire ils se fréquentaient peu, et les deux hommes ressentaient l'un pour l'autre une assez vive antipathie. Le commandant de la 13e division, l'ancien porte-sabots, volontaire de la Côte-d'Or, se montrait déplaisant avec un pékin d'avocat, un fuyard d'émigré; mais son cœur, ce jour-là, battait la chamade. Il apportait à Mounier une liasse de pamphlets séditieux, diatribes dirigées contre le Premier Consul.

Expédiés de Rennes, — « envoi du citoyen Thomas », — ces libelles y étaient retournés, après un long circuit. Quatre jours auparavant, le colonel Gauthier, chef de la 38e demi-brigade, à Vannes, avait reçu un panier contenant des placards et une centaine de lettres. Plusieurs adresses de ces missives dénotaient chez l'envoyeur une impudente effronterie; deux libelles, notamment, étaient destinés à Berthier, ministre de la Guerre : ce Thomas s'égayait.... Et toujours l'invariable formule : « *Discrétion. — Communication!* » Mais le peu discret colonel avait communiqué le tout à ses chefs hiérarchiques. Delaborde, inscrit sur les envois, se disait furieux, et s'indignait.... « Quel était le polisson qui s'avisait de compromettre ainsi de loyaux militaires? Un misérable, un scélérat!... » De plus, le général fournissait quelques vagues renseignements.... Il racontait avoir couru

vers les bureaux des Messageries pour y compulser les registres, et interroger les commis. Des imbéciles! En deux jours, Thomas venait de faire partir six colis enregistrés, — pour Le Mans, Saint-Brieuc, Vannes, Dinan, Lorient, Saint-Jean-d'Angély; — et ces niais d'employés n'avaient pas su l'apercevoir!... Chose étrange : Delaborde n'attira pas l'attention du préfet sur les couleurs voyantes des enveloppes. Pourtant, mieux que personne, il aurait pu prononcer certains noms et faire cesser bien des incertitudes.

Fort ému d'une pareille aventure, Mounier convoqua, sur-le-champ, le maire, de Rennes, citoyen Guy Lorin, deux juges de paix de la ville et un commissaire de police. Alors, dans le huis clos de son cabinet, tout aussi solennel qu'autrefois à l'Assemblée nationale, il donna lecture des pamphlets, et recommanda la discrétion : « J'exige de vous, ô magistrats, un silence religieux sur cette affaire. Vous détenez un secret d'État : n'en parlez à personne, — pas même à vos épouses! » Ils promirent de se taire, et la discussion s'engagea.... Quels pouvaient être les coupables? Des royalistes ou des jacobins?...

Sans hésiter, le maire de Rennes incrimina les royalistes. L'accusation étonna quelque peu le préfet : le style des libelles ne dénonçait la façon de penser, ni la manière d'écrire de l'émigré; il ne fit, toutefois, aucune objection. Une autre question fut ensuite posée.... Se trouvait-il à Rennes

un typographe assez royaliste pour risquer les cachots du Temple? On nomma un citoyen Frout, mêlé jadis aux choses de la Chouannerie. Un plan de conduite fut adopté. On allait opérer une descente, rue de la Convention, à l'imprimerie suspecte; on y ferait composer des épreuves : le papier et les caractères seraient alors comparés aux placards clandestins. « ... Idée merveilleuse, citoyen préfet!... » Et les magistrats se mirent en campagne.

Royaliste autrefois militant, le citoyen Frout n'était pas en honneur dans les bureaux de la mairie. On lui reprochait d'avoir, naguère, couru la brousse, parmi les Chasseurs de la Guerche, détrousseur de patauds. Il paraissait maintenant s'être fort assagi, menait une vie tranquille, tenait une papeterie à la mode, et gagnait même assez d'argent. Mais la police, — « Monsieur Achille », en tête, — ne croyait guère à cette conversion commerciale, et supposait au vieux brigand les plus affreux desseins....

A leur vive surprise, le chouan mal repenti reçut avec déférence les enquêteurs. Souriant et empressé, il les guida lui-même dans sa maison, ouvrit secrétaires et armoires, exhiba les multiples caractères de ses magasins, fit tirer tous les mots, toutes les phrases qu'on lui voulut dicter.... Rien!... L'opération finie, alors l'aimable Frout demanda la faveur d'examiner les placards qui lui valaient une si gracieuse visite : peut-être pour-

rait-il être de bon conseil.... « Soit! Regardez!... » — et tout aussitôt le bon chouan se prit à rire : « Ma foi! citoyens, une imprimerie fort mal tenue, ou bien un imprimeur dans la débine!... Voyez! » Son doigt leur désignait la cause de cette hilarité. C'était, au mot « Armées », l'éraflure, la coche qui entaillait en blanc le jambage d'un R capitale : la lettre, usée par les tirages, aurait eu grand besoin d'être remplacée. Ignorant le métier de typographe, préfet, ni juges de paix n'avaient rien remarqué.... Frout, selon toute apparence, soupçonnait le nom du coupable; on le pressa d'objurgations, mais, cette fois, il refusa de parler : « Non il ne savait plus rien! »...

Les instructeurs se retirèrent déçus. La journée s'avançait : on prit donc rendez-vous pour le lendemain, puis chacun s'en retourna, emportant au logis le redoutable secret d'État.... « Surtout, leur avait dit Mounier, soyez discrets, même avec vos épouses. » Or, quelques heures plus tard tous les bourgeois de Rennes ne parlaient plus que du complot.

Parmi les quatre chercheurs qui revenaient bredouille, se trouvait un homme de police, le commissaire Simoneau. Jeune encore, mais futé, sagace, ayant déjà le flair d'un Mengaud, de Boulogne, ou d'un Licquet, de Rouen, il était de ces limiers qui s'acharnent sur une piste, et ne l'abandonnent jamais. Les paroles prononcées par le

chouan typographe n'étaient pas tombées dans une oreille de sourd, et Simoneau, confus, se reprochait son manque d'observation. Tout en ruminant ses pensées policières, il se dirigeait vers la préfecture : Mounier lui témoignait de la bienveillance, et l'excellent jeune homme en espérait de l'avancement.... Soudain, il s'arrêta, intrigué... ; les yeux de ces gens de police perçoivent toujours quelque chose qui les intrigue....

L'objet qui l'avait ainsi fait tomber en arrêt semblait pourtant des plus futiles!... Une affiche de théâtre, mais flamboyante, mirifique, et qui sollicitait le regard du passant. Des officiers, des citadins stationnaient devant elle : non moins curieux que ces badauds, le commissaire s'approcha.... L'affiche annonçait, pour le 14 prairial, une « représentation à bénéfice ». Désireux d'attirer « aux premières » et au « parquet » de la Comédie tous les dilettanti de la ville, l'entrepreneur du spectacle, un certain Doucé, leur servait une nouveauté musicale : l'*Irato*, du célèbre Méhul. Un grand, grandissime succès parisien, une pièce jouée cinquante fois dans la capitale! Représentée en pluviôse de l'année précédente, l'amusante bouffonnerie avait remporté, à Favart, un bruyant triomphe. Tous les adeptes du Suprême Bon Ton, — le beau, coiffé en « coup de vent », et la merveilleuse dévêtue en Cérès, — s'étaient, plusieurs mois durant, ébaudis devant les burlesques fureurs de *l'Emporté*. Bonaparte lui-même, de sa voix blanche et fausse, en

avait fredonné les ariettes, et d'aucuns, déjà, les chantonnaient en province. ..

Aussi, le mot *Irato* s'étalait-il, en larges majuscules, au sommet de l'affiche et, sans doute pour le faire mieux vibrer, l'imprimeur l'avait gratifié d'une faute d'orthographe : il avait composé IRRATO.... Le spectacle, du reste, s'annonçait affriolant. Aux cœurs sensibles qui n'aimaient pas les pantalonnades italiennes, le citoyen Doucé offrait de la romance française : *l'Enlèvement de l'Amour*, opéra « orné d'évolutions militaires, combats, marches et d'une décoration analogue à la pièce.... Vingt sols le parquet, trois livres les premières... ». Toutefois, ce n'était pas l'annonce des « évolutions militaires » qui attirait, en ce moment, l'attention du commissaire de police. L'œil fixé sur le mot *Irrato*, il le regardait passionnément. Et il apercevait, — coïncidence bizarre, — même il reconnaissait l'éraflure, l'encoche signalées tout à l'heure par le serviable Frout : ... le second des deux R, — la faute d'orthographe, — était piqué de blanc!... Simoneau se pencha sur l'affiche, prit le nom de l'imprimeur, et s'élança, joyeux, vers l'hôtel de la préfecture....

Une demi-heure plus tard, le préfet d'Ille-et-Vilaine savait pertinemment que l'éditeur des libelles n'était pas royaliste, — qu'il était jacobin, — qu'il se nommait Chausseblanche. C'était l'instant où le courrier extraordinaire de Fouché emportait ses instructions.

Le lendemain matin, sur les onze heures, le maire, les juges de paix, et Simoneau conférèrent derechef dans le cabinet préfectoral. Un nouveau personnage assistait à cette réunion, le citoyen Legraverend, substitut du commissaire criminel : — toute la Loi et toute sa forme!...

Mounier, cœur pourtant généreux, se montra irrité contre Chausseblanche; il l'accusa de perfidie, voire d'ingratitude.... Eh quoi! n'avait-il pas lui-même averti, morigéné ce fauteur d'anarchie, l'admonestant avec douceur? « Cessez, de grâce, vos escarmouches de plume; le temps des folliculaires est passé! » Le journaliste avait promis d'être sage, — et voilà comme il observait sa parole! Un grand coupable!... Mais la violente sortie n'indignait pas les auditeurs; ils formulaient des objections, et défendaient le pauvre hère.... « Un brave homme, citoyen préfet; plus malchanceux que criminel! Malade, chargé de famille, criblé de dettes, il a peu de loisirs pour conspirer!... » Plaidoyer inutile : le furieux Mounier ne voulut rien entendre. Il enjoignit une perquisition minutieuse, ordonna une arrestation immédiate. « De grâce, agissons vite!... Pas un moment à perdre!... » Les magistrats promirent de faire diligence, et quittèrent en hâte la préfecture....

Mais, dans la rue, ils se consultèrent.... « Chausseblanche était-il vraiment si coupable? On mettait trop de hâte à l'accuser. Délicate et ennuyeuse histoire!... Au surplus, midi sonnait; l'heure où l'on

dîne. » Et, sur cette judicieuse réflexion, substitut, maire, juge de paix, chacun s'en alla dîner. Le temps s'écoula. Enfin, vers les trois heures du soir, ces gens de peu de zèle se trouvèrent à nouveau réunis sur la place Égalité. Le commissaire Simoneau les attendait accompagné de gendarmes, et l'on se dirigea vers la maison n° 5....

Aux coups heurtés contre la porte, un ouvrier, le corrigeur Crépeau, accourut.

— Le citoyen Chausseblanche ?

— Il est parti.

— Comment ! parti ?

— Oui, depuis un bon moment.

— Quand reviendra-t-il ?

— Je n'en sais rien.

En fuite !... Ils avaient manqué leur homme. La perquisition commença. Dans le cabinet de l'imprimeur, rien d'anormal : on passa dans l'atelier des typographes....

« Montrez-nous donc la planche en forme qui servit à composer l'affiche de l'*Irato*. »

L'ouvrier se troubla : « Elle n'existe plus ». A d'autres !... et le fureteur Simoneau eut bien vite découvert le châssis, caché dans un placard. On en retira la lettre R : elle présentait une large cassure, toute une entaille accusatrice. Les derniers doutes se dissipèrent.... Oui, mais ce coquin de Chausseblanche avait dû prendre le large : à quoi bon l'attendre plus longtemps ? Étonnés et penauds, les magistrats emportèrent leur trouvaille, et

retournèrent à la préfecture. Quant au commissaire de police, il s'installa dans la maison, pour y pratiquer une souricière.

Le préfet reçut mal ces messagers de fâcheuse nouvelle.... « En vérité, messieurs, anarchistes ou jacobins, tous les artisans de désordre comptent beaucoup trop d'amis parmi vous!... » Mounier, non sans raison peut-être, suspectait quelque trahison. Demeuré seul, il commença la rédaction d'un hargneux rapport au ministre de la Police. Il était ennuyé, honteux de sa déconvenue, et, pour se mieux défendre, accusait les autres. Connaissant bien son Fouché, il s'attendait à quelques représailles. Tout jacobin était, au quai Voltaire, personne sacro-sainte, et lui, un émigré, osait poursuivre un jacobin! Aussi le futé Dauphinois s'efforçait-il, en beau langage, d'amadouer les colères du ministre : « Je surveille avec exactitude « les chouans, les émigrés et les prêtres; mais mon « devoir est de comprimer également les partis qui « tendent à troubler la tranquillité publique.... J'ai « toujours témoigné de l'intérêt à tous les amis de « la Liberté, même à ceux chez qui l'enthousiasme « fait oublier les principes de la Justice ». Bien dit, assurément; noble antithèse de savante rhétorique; — mais on n'apaisait pas avec des mots les rancunes de Fouché.... Et, tout en cadençant ses doléances craintives, Mounier se dépitait.... Joli début, ma foi! Qu'allait penser de lui le Premier Consul?

L'arrivée soudaine de Simoneau coupa net la pénible élaboration du rapport : le commissaire amenait Chausseblanche. Mais dans quel état, risible et pitoyable! Tirant une jambe goutteuse, l'échine pliant sous un lumbago, la face boursouflée par un érisypèle, — le prisonnier se traînait à grand'peine, suspendu au bras de son fidèle Crépeau. Le malheureux! Il avait bien essayé de fuir; mais où se réfugier, malade et sans argent? Alors, pareil à ce gibier blessé qui s'en revient mourir au gîte, il était retourné dans sa maison. Simoneau l'y guettait, et l'avait empoigné.... Le bonhomme, néanmoins, affectait une fière contenance, et faisait le bravache.... « J'aurais pu me cacher, citoyen préfet, mais fort de mon innocence, j'ai préféré me remettre entre vos mains. »

Son innocence!... On écroua le pauvre hère à la prison de Rennes.

V

La découverte de Dubois.

Bonaparte cependant s'impatientait. L'énigme du complot alarmait sa méfiance; il prétendait la déchiffrer, et désirait surtout pouvoir frapper Moreau. Les libelles, d'ailleurs, continuaient à circuler en France; on en signalait au Mans, à Angers, à Nantes, à Bordeaux, à Saint-Jean-d'Angély, à Lons-le-Saulnier, à Boulogne-sur-Mer; des citoyens Jourdeuil, Leblanc, Thomas, Morland les expédiaient en toute impunité; aux Messageries de Rennes, les commis effarés déclaraient n'y rien comprendre, et on les sermonnait, malmenait, cassait aux gages, sans obtenir le moindre renseignement.

Chez les destinataires, l'arrivée des gresles bretonnes donnait lieu à maintes comédies d'amusante déception. Les uns, épouvantés par le ton des diatribes, pestaient et s'indignaient; d'autres, au contraire, entraient en joie. Au Mans, le sous-inspecteur aux revues, Rostaing, avait trouvé

un mot d'esprit : « Voilà bien le conseil tenu par les rats! Qui de vous, mes amis, attachera le grelot? » Fouché, maintenant, avait dans ses bureaux plusieurs centaines de lettres, toutes adressées à des généraux, des colonels, de moindres officiers : une entreprise exclusivement militaire. Mais le ministre s'obstinait en son système : Georges était le coupable! Ses dépêches se succédaient, impudentes, racontant à Mounier des bourdes calculées, lui donnant des instructions dérisoires : « Remontez à la source du complot pour « prévenir toute déviation dans l'opinion du Gou- « vernement. Vous verrez alors des hommes dont « l'ignorance et l'exaltation sont exploitées par « l'étranger ».... Les royalistes!... Mauvaise foi et mauvais style, calomnies et lieux communs, — rien ne manquait à ces gabegies.

Mais, tandis que Fouché combinait ses manœuvres, Dubois, son ennemi, s'ingéniait à produire des merveilles. Il s'était, d'abord, occupé de la demoiselle *** et de sa délation amoureuse. On l'avait convoquée, entendue à nouveau, confrontée avec le terrible Bertrand, — et le drame passionnel avait tourné à la farce lugubre. Dans cette affaire où la police pataugeait en pleines ténèbres, la citoyenne indicatrice paraissait bien avoir vu clair, puisqu'elle avait parlé de Moreau. Toutefois il s'agissait de la contraindre à répéter ses dires et à compromettre le général. Ce fut le séduisant Piis qui se chargea de cette besogne.

Le citoyen Antoine-Auguste de Piis, un ci-devant noble, chevalier, fils de baron, était le secrétaire général de la préfecture de police. Comparé aux divers aigrefins qui peuplaient la rue de Jérusalem, ce royaliste accommodant aurait pu se croire honnête homme; mais il avait trop d'esprit pour devenir sa propre dupe, et il tenait surtout à son renom de bon vivant. Chansonnier et vaudevilliste, il avait longtemps fabriqué des parodies, troussé le couplet « à la poissarde », sans négliger la prose aphrodisiaque du conte libertin. Ses œuvres, — on en vendait de complètes et de choisies, — contenaient déjà, en 1802, une cinquantaine de comédies-parades, « divertissements » ou « facéties », des *Cassandre oculiste*, des *Sabot perdu*, des *Gâteau à deux fèves*, des *Abbé vert*, et autres joyeusetés. Il est vrai qu'aujourd'hui, fonctionnaire important, M. le chevalier n'agitait plus les grelots de Momus; mais Comus (une belle rime!) et les repas friands le captivaient encore. Fondateur des « Dîners du Vaudeville », et bientôt du « Caveau Moderne », chaque semaine, ce quinquagénaire impénitent s'en allait, rue de Chartres, célébrer en folâtre compagnie le jus de la treille, les charmes de Catin, l'innocence de Fanchette, et aussi les gloires et vertus du Premier Consul. Gouffé, ou bien Népomucène, suivant le plat du jour!... Oui, mais passe-temps de soirées! Dans les bureaux de Jérusalem, l'homme aux faridondaines travaillait autrement; il y pratiquait l'interrogatoire, et *lande-*

rirette, faisait empoigner son monde, pour le coffrer à Pélagie, *landerira* : un aimable garçon !

Donc, le lundi 18 prairial, Mlle *** comparut devant Piis. L'auteur du *Saint déniché* lui donna lecture de sa déclaration première, l'extravagante histoire de beurre destiné à François Rapatel, « l'adjudant du général Moreau ».... Maintenait-elle cette déclaration? La voulait-elle signer?... Bien stylé par Dubois, l'Anacréon de la police se montra d'une discrétion parfaite. Il savait, notamment, par le registre des Messageries, que la gresle, inscrite au départ « effets et linge », ne pesait en tout que trois livres. A ce compte, chacun des six pots de grès aurait eu la légèreté d'une fiole d'apothicaire. Mais le galant Piis n'abusa pas de ses avantages; M. le chevalier n'était pas homme à faire pleurer une belle, et Mlle *** parapha et signa.... Or, le soir dudit jour, le commissaire Comminges lui raflait son amant pour l'envoyer au Temple. A défaut de François, on enfermait Auguste : péripétie, monsieur de Piis, et situation !

Alors, commença une série de répugnantes pratiques. La police remit à Mlle *** un permis de pénétrer au Temple, pour y voir librement son « ami ». C'était l'habituel procédé, l'amorce coutumière : on obligeait une maîtresse à soutirer, pour les trahir, les confidences de son galant. Affolée de terreur, Félicie *** se prêta sans résistance à cet ignoble jeu : Dubois abusait sans vergogne d'un désespoir de femme. Elle remit en outre au

préfet toute une correspondance des Rapatel : la malheureuse l'avait été chercher elle-même dans la maison meublée de la rue de la Michodière. Ces lettres personnelles et intimes n'étaient relatives qu'à la jeune femme, à sa liaison, à ses tristesses, aux espérances de son mariage; mais le douloureux mystère de famille fut versé sans scrupule dans les cartons de la police : on peut l'y voir encore....

Au surplus, tant de gredineries ne produisaient aucun résultat. Jamais la délatrice n'avait fréquenté chez Moreau; ses racontages n'apprenaient rien d'intéressant, et, rentré en soi-même, le prisonnier du Temple ne parlait plus. Dubois, dans sa poursuite, ne trouvait donc que buisson creux, et sa vanité s'enrageait, — quand tout d'un coup il crut apercevoir une autre piste à routailler.

La police possédait à présent les noms de maints distributeurs de libelles; mais un seul de ces inconnus, Jourdeuil, retenait l'attention des limiers en quête. Il venait d'expédier à Paris un autre envoi suspect, une caisse adressée à la demoiselle Duret, femme de chambre, au quartier de l'Oratoire. On arrêta cette fille, — même, avec elle, quelques douzaines d'autres Duret, — et, sous la menace des Madelonnettes, la chambrière dégoisa ce qu'elle savait : « Jourdeuil?... Un bon jeune homme de son département, un brave garçon de la Haute-Marne! Il était domestique à Rennes, brosseur d'un

officier. Mais Jean-Pierre allait revenir à Paris, et d'avance y avait envoyé sa malle.... Voilà! »...

Pourtant, la « caisse cordée » du bon jeune homme était, pour lui, des plus compromettantes. Parmi les nippes et les fripes, elle recélait un exemplaire des placards, et des couplets contre le Premier Consul. La chanson, injurieuse et grossière, était écrite sur du papier rouge, — celui qui servait à fabriquer les enveloppes des libelles. En outre, on découvrit dans ce bagage une sorte de rébus qui intrigua vivement le soupçonneux Dubois : le chiffre 1205, sans autre indication.... Qu'était cela?...

Le préfet donna des instructions à la servante et à son maître.... « Quand Jourdeuil viendra demander sa malle, vous l'enverrez à la Cour Neuve : dépôt des objets trouvés.... » Le piège à rats!... Huit jours plus tard un grand flandrin de paysan se présentait à la consigne : on l'empoigna.

Aussitôt s'engagea une sinistre parade, joute émouvante entre l'astuce et la violence, le campagnard et l'estafier. Le préfet voulut interroger, lui-même, l'infime rustaud. Par deux fois en un seul jour, il fit comparaître Jourdeuil, le harcelant de questions insidieuses, lui tendant des traquenards. Mais il avait affaire à forte partie : le blaisot de Champagne se montrait aussi matois qu'un Lorrain, plus franc conteur qu'un Franc-Comtois. De sa voix traînante il rusait, biaisait, niaisait, faisait son parfait imbécile.... « Eh bien, quoi! Que lui reprochait-on? Il avait trouvé un papier rouge dans

le ruisseau, et l'avait ramassé. Était-ce un crime? » Quant à la chanson, il en revendiquait la gloire : le gaillard se déclara poète.... Dubois perdit patience.... « Bouche cousue?... A Bicêtre!... »

Bicêtre était alors une geôle redoutée, la plus infâme de ces atroces prisons qui étalaient leurs noirceurs délabrées dans les rues de Paris ou la campagne de sa banlieue. Elle était placée sous la surveillance de la préfecture de police, — huitième division, dirigée par le citoyen Parisot. Mais ce Parisot observait assez mal les règles de l'hygiène, car son Bicêtre passait pour une « guillotine sèche ». Bien humide cependant! D'effroyables légendes circulaient dans le public sur les horreurs de ses cachots. On parlait surtout de certains cabanons où, dans les moisissures souterraines et les puanteurs ordurières, on déposait un prévenu. Ces légendes, d'ailleurs, n'étaient que vérités. Les cabanons existaient; ils avaient pour emploi d'assagir les mauvaises têtes, ou de rendre loquace la muette obstination d'un inculpé. Destinés aussi aux conteurs de sornettes, aux fabricants de galbanum, l'argot de la police les avait baptisés *galbanons*. Quarante-huit heures passées dans leur obscurité fétide suffisaient, d'ordinaire, à raviver les mémoires, extirper les aveux, dénouer des lèvres trop bien closes....

Dubois avait espéré en la puissance d'un tel remède et son attente ne fut pas déçue. Deux jours après sa mise en galbanon, le facétieux Jean-Pierre

se décida à parler. Il demanda du papier au « citoyen concierge », et rédigea longuement sa confession : le gaillard mangeait le morceau.

En son langage de paysan, tantôt gouailleur, tantôt pleurard, il raconta une scène que nous avons déjà décrite.... Domestique à Rennes, Jourdeuil y servait de brosseur à un officier de la garnison, le citoyen François Bertrand. Ce Bertrand, aujourd'hui sous-lieutenant à la 82[e] demi-brigade, avait été longtemps le vaguemestre de l'Armée de l'Ouest. Un raté, un mécontent, un clabaudeur! Certain jour de floréal, il avait envoyé son ordonnance chez un bourgeois de la ville, nommé Chausseblanche, pour en recevoir une liasse d'imprimés.... Les libelles!... Le brosseur, en fouillant dans les poches de son maître, avait dérobé l'un des placards : « Ah! citoyen préfet, à cette lecture, je frissonnai d'horreur! J'ai gardé néanmoins le pamphlet; mais pour le livrer au gouvernement ». Puis, le dolent Jean-Pierre s'apitoyait sur soi-même.... Malheureux garçon! lui si dévoué au Grand Consul, comme il avait souffert! Durant toute une décade, son lieutenant l'avait contraint de porter aux diligences des paniers, des ballots bourrés de toute espèce d'infamies! Chaque fois on l'obligeait à changer de nom : le Morland, le Thomas, la demoiselle Leblanc, — c'était lui, hélas! lui, infortuné Jourdeuil! Il protestait pourtant de son innocence : seul, l'officier vaguemestre était coupable! Seul? Non pas; un autre conspi-

rait, plus criminel encore, — un quidam inconnu qui se cachait à la campagne. Celui-là dirigeait le complot. Bertrand le fréquentait; souvent il lui rendait visite; même, il avait disparu de Rennes, pendant plusieurs jours. Quel nom portait le personnage? Où se « muchait-il? » Jourdeuil l'ignorait. Mais cet homme devait être un militaire, un grand chef, une épaulette à grosse torsade, une graine d'épinards! Oui, certes; peut-être bien un général, car il employait pour ses manigances des sapeurs et des charretiers de la République! « Voilà, citoyen préfet, les seuls faits qui soient à ma connaissance. Si je n'ai pas parlé plus tôt, c'est que je m'estimais innocent. Mes réflexions m'ont aujourd'hui démontré le contraire. »

Bicêtre avait porté conseil, et cette confession était évidemment sincère. Le préfet, cependant, n'en fut pas satisfait.... Plus il avançait dans l'instruction de cette affaire, plus les ténèbres y devenaient épaisses? Quel pouvait être l'inconnu, le monsieur de grosse importance, qui préparait ses mauvais coups dans la campagne de Rennes?...

Dubois fit, à nouveau, comparaître Jourdeuil; mais le gars champenois avait narré tout ce qu'il savait. L'interrogant préfet lui posa donc d'autres questions.... « François Bertrand avait-il de la fortune? — Lui?... Rien que des dettes. — Comment alors avait-il payé l'imprimeur? » Le domestique de l'officier ne put répondre, et Dubois poursuivit ses demandes :

— Pourquoi, Jourdeuil, avez-vous quitté Rennes?

— Pour venir retrouver un de mes premiers maîtres, le capitaine Fourcart.

— Où demeure le capitaine Fourcart?

— A Versailles.

— Un voyage qui a duré bien longtemps!

— Ah dame! lorsqu'on mène des chevaux en laisse, on ne chemine qu'à petites journées.... D'ailleurs, je me suis arrêté à Versailles.

— Chez Fourcart?

— Oui, un jour durant.

— A qui appartiennent les chevaux?

— Aux officiers Fourcart, Marbot et Maurin.

— Que signifie le chiffre 1205, trouvé dans votre malle?

— C'est l'adresse du citoyen Marbot : 1205, rue de Miromesnil....

Le cadet du Bassigny avait dévidé son histoire; il parut devenir trop discret : on le ramena donc à ce Bicêtre, inspirateur des sages réflexions.

Ce nouvel interrogatoire avait passionnément intéressé Dubois. Jourdeuil, — il n'en pouvait douter, — arrivait à Paris, porteur de quelque message. Mais quels étaient ces officiers, Maurin, Marbot, Fourcart?... Une note explicative du ministre de la Guerre renseigna promptement le curieux préfet. L'adjudant-commandant Maurin, le lieutenant d'infanterie Adolphe Marbot, le capitaine de grenadiers Fourcart appartenaient, tous trois, à

l'état-major de Bernadotte.... Étrange en vérité!... Ainsi, Bertrand, l'expéditeur des libelles, entretenait des relations suivies avec les familiers d'un parent, d'un allié du Premier Consul? Et, soudain, l'avisé Dubois crut tenir le mot de l'inquiétante énigme.

Le passé de Marcellin Fourcart la faisait aisément deviner.... Ardent républicain, protégé autrefois par des représentants de la Montagne, cet Ardennois, né à Mouzon, passait pour être un favori de Bernadotte. Il avait su, tout autant que Simon, gagner le cœur du « général, conseiller d'État ». Son nom se lit souvent, cité avec éloges, dans la Correspondance de l'Armée de l'Ouest : plusieurs faits d'armes et des missions secrètes; le grenadier, traqueur de Chouans, y apparaît aussi comme un acheteur de consciences royalistes. Et de fait, moitié soldat, moitié agent, le capitaine était de ces finauds qu'appréciait tant l'ancien sergent « Belle-Jambe ». Bernadotte, en ce moment, demandait pour sa créature un grade de chef de bataillon, sans pouvoir l'obtenir. Fourcart le jacobin, mal noté dans les bureaux de la Guerre, venait de recevoir l'ordre de partir pour Rouen, et de changer d'état-major. Il se montrait fort mécontent, se plaignait, et, de jour en jour, différait son départ. La lettre de service datait de floréal; un long mois s'était écoulé, et cependant l'officier n'avait pas encore obéi.... Pourquoi?

Les indicateurs de la préfecture apportèrent

bientôt à Dubois d'autres avis, fort importants. Le suspect Fourcart habitait, à présent, Versailles, il y demeurait, en camp volant, à l'auberge, au *Chariot d'Or*, dans un quartier perdu de la ville. Versailles n'était, en ces jours-là, qu'une vaste solitude où la police fonctionnait mal. Le parc, aux murailles croulantes, les Trianons et leurs massifs servaient de champ d'asile à bien des malandrins; même on avait pu voir, au temps du Directoire, des chauffeurs se clapir dans les bois des Gonards. A l'hôtellerie du *Chariot d'Or*, Fourcart n'avait donc pas de surveillance à redouter : un espion aurait été brûlé trop vite. Marié, et jeune encore, — il n'avait que trente-trois ans, — le citoyen menait pourtant une existence bien casanière; sa femme et lui ne fréquentaient personne, sauf un commissaire de police. Pourquoi cette précaution? Indice révélateur! signe évident d'une mauvaise conscience!... On savait aussi que cet homme à mystères se rendait à Paris, pour travailler avec Bernadotte; parfois même, il ne rentrait pas au logis.... Pourquoi encore de telles absences? Oui, pourquoi?...

Ces divers renseignements édifièrent tout à fait Dubois, et son fertile cerveau eut vite imaginé une hypothèse ingénieuse.... Disposant de plusieurs chevaux, l'adjoint d'état-major, pensa-t-il, se transportait fréquemment dans la banlieue de Rennes : l'inconnu que Bertrand allait voir en cachette, — c'était Fourcart. L'intrigue paraissait habilement

ourdie; les cabaleurs étaient nombreux. Ils devaient tenir leurs conciliabules dans quelque villa ignorée encore, mais qu'on saurait bien dénicher; Fourcart, sinon Marbot, leur apportait des ordres, et l'envoi des libelles annonçait de prochaines révoltes. Sans aucun doute, l'Armée de l'Ouest allait se rebeller!

Très fier de sa puissance divinatoire, Dubois alla soumettre ses inductions à la clairvoyance de Bonaparte. Dans le recueillement de la Malmaison, sous la verdure et les senteurs des hauts tilleuls, il raconta sa découverte, et formula son accusation :

« L'instigateur du complot, Général-Consul, n'est pas Moreau : il se nomme Bernadotte. »



BERNADOTTE

Déposé à la Bibl. Nat. le 17 floréal l'an 6 de la Rép. franç.

Complot des Libelles, Pl. VI

TROISIÈME PARTIE

I

Bernadotte en 1802.

L'accusation qu'apportait son préfet de police ne pouvait surprendre le Consul : ce grand connaisseur d'hommes connaissait trop bien Bernadotte. De vieille date, il en avait deviné les ambitions fermentantes, les vanités maladives, les jalousies bilieuses, les souriantes perfidies, et, dans cette âme en souffrance, il soupçonnait des rêves de trahison. Tout chez cet autre favori de la Fortune lui déplaisait : une fatuité outrecuidante, une médiocrité se gonflant d'importance, un esprit d'intrigue sans cesse en travail, et surtout une inquiétante duplicité. Cette bouche qui débitait, à la Malmaison, tant de flagorneries, — Bonaparte la savait prodiguant ailleurs, les critiques et la diffamation ; il estimait capable de vilenies un homme qui vantait trop souvent son honneur. « Le Gascon ! » disait-il, pour désigner le capitan à double face, né

pourtant Béarnais. Mais, dédaignant d'ordinaire l'impuissance d'un ennemi, il laissait en repos ce malveillant qui paraissait tranquille. La haine de Napoléon fut toujours un hommage rendu à ceux qu'il redoutait : il craignit Moreau, et le persécuta; il méprisa Bernadotte, et en fit une Altesse.

Jean de Bernadotte, « fils légitime de Henri, procureur au sénéchal de Pau, et de demoiselle Jeanne de Saint-Jean », avait alors trente-neuf ans. Un portrait, peint vers cette époque, a curieusement rendu la cauteleuse physionomie de ce personnage, et contient même, en son dessin, toute une psychologie. La figure a de la noblesse; mais sa fausseté alarme l'observateur qui l'étudie : le menton s'avance et fait saillie sur le visage; des lèvres minces esquissent un sourire que dément aussitôt le fuyant regard des yeux inquiets; le nez, aux narines pincées, s'allonge et se courbe, par trop semblable à un bec d'oiseau de proie; le front, recéleur de tant de sournois projets, se cache sous les boucles prétentieuses de la chevelure; le modèle incline la tête, comme sous l'accablement de ses puissantes pensées, et tout nippé de noir, austère et sévère, vertueux et dédaigneux, il pose, grimace, joue au puritain : c'est un philosophe portant l'épée, une façon de quaker maniant le sabre, le Franklin des armées!... Tel devait être, assurément, le Bernadotte de 1802, — avant qu'un coup de la Fortune n'eût fait de l'ancien sergent

« Belle-Jambe » un prince royal, plus tard un roi...

En ces jours-là, ce soldat de la France ne songeait pas encore à mitrailler l'uniforme français. Général de division depuis 1794, ayant même commandé en chef deux armées, jadis ambassadeur et ministre de la Guerre, aujourd'hui conseiller d'État et apparenté à Bonaparte, on le pouvait croire une sorte de puissance en le gouvernement consulaire.... D'aucuns toutefois prétendaient que sous l'habit doré à collet écarlate se cachait un sans-culottes, un jacobin. Sa faveur sous le Directoire, l'assistance morale qu'il avait prêtée au coup d'État de fructidor, ses liaisons avec les « enragés » du Manège, sa conduite indécise ou calculée au Dix-huit Brumaire, tout dans le passé de Bernadotte semblait lui mériter un tel renom [1]. Depuis deux ans d'ailleurs, dans ses dépêches ou ses proclamations, le général en chef de l'Armée de l'Ouest parlait le pur langage du jacobin. Il appelait la Vendée un « égout »; le Vendéen était pour lui « le fléau de l'espèce humaine ». Il abominait le prêtre et l'émigré, « bandits ou vagabonds du royalisme, cargaison de brigands vomis par l'Angleterre ». « La force des lois, ni celle de la raison, ne peuvent plus atteindre ces infâmes; la triste humanité gémit des ravages que trop de tolérance a propagés.... La perfidie des prêtres ne sera jamais ramenée par l'indulgence. Ils scrutent les consciences et portent la désolation

1. Voir le beau livre de M. Albert Vandal : *L'Avènement de Bonaparte*, p. 306.

dans les familles.... Ennemis éternels de tout ordre social, pour eux la justice ordinaire a des formes trop lentes, car nos prisons sont encombrées de pareils scélérats.... » Parfois à ces féroces formules de terroriste se mêlait une rhétorique ampoulée, qui dénotait l'amateur de littérature à la Barrère... : « Oh! mes frères d'armes,... portez dans vos familles l'exemple des vertus civiles; ce sont elles qui ont enfanté nos prodiges!... Élevez vos âmes aux plus sublimes idées; ne perdez jamais de vue que l'élan de la Liberté vous a toujours conduits... ». Mais tout cela n'était que mots sonores, déclamations, pures gasconnades. Pour seul jacobinisme, Bernadotte avait au cœur l'amertume de ses déceptions, et le fiel de ses jalousies. Médiocre général à l'armée du Rhin, inférieur en gloire aux Delmas, aux Richepanse, aux Lecourbe, ses compagnons de bataille, il se croyait un génie militaire. Diplomate ridicule et bafoué durant un court passage à Vienne, il s'estimait un génie politique. La vanité, autant que l'orgueil, faisait délirer ce cerveau, madré pourtant et très calculateur. A présent, l'un des premiers dans l'État, il rêvait devenir le maître de l'État. Surtout, il ne pardonnait pas au petit Bonaparte, son cadet sur l'Annuaire, d'avoir gagné tant de victoires et d'être aujourd'hui le Grand Consul.

Une femme exacerbait par ses propos les souffrances de cette âme ulcérée : l'épouse était la mauvaise conseillère de l'époux. Dans sa maison

de la rue Cisalpine, près de sa chère Désirée, Bernadotte n'entendait jamais quelqu'une de ces paroles qui, douces ou prudentes, savent apaiser les rancœurs, assagir les résolutions. Pareille à Mme Hulot poursuivant son gendre d'objurgations ambitieuses, Mme Bernadotte obsédait son mari de doléances irritées. Elle aussi abhorrait le Premier Consul, et les motifs de cette haine pourraient former un chapitre instructif de psychologie féminine....

Jadis Bonaparte, épris de cette femme, l'avait demandée en mariage. C'était aux temps lointains où, modeste général de brigade, petit jeune homme d'aspect farouche et ridicule, encadrant son maigre visage dans une crinière hirsute qui retombait en « oreilles de chien », il végétait très besogneux. Ce chétif, cependant, s'était flatté d'avoir su inspirer l'amour. Sa chère âme, sa beauté, son idole se nommait Désirée, l'enfant de feu Clary, gros marchand d'huiles, à Marseille. Déjà, Joseph Buonaparte avait épousé une autre fille du savonnier, la maigriotte et couperosée Julie; aussi, activait-il ces fructueuses amourettes. La citoyenne Clary s'était montrée coquette, aimable, encourageante; on avait échangé des lettres, des portraits, des serments. Mais, un jour, la bien-aimée était partie pour Gênes. Adieu, alors, la tendre correspondance et ces niaiseries charmantes que roucoulait toute femme sensible : pas même un envoi de nouvelles!... « Ah çà! pour arriver à Gênes on tra-

verse donc le fleuve Léthé? » et, quelques mois plus tard Napoléon avait épousé Joséphine.... Certes, la volage petite personne n'avait guère pleuré sur son roman perdu, mais aujourd'hui citoyenne Bernadotte, elle se dépitait d'avoir si bien manqué la fortune. Peut-être sa vanité de femme reprochait-elle au soupirant éconduit de s'être consolé trop vite ; peut-être encore sa jalousie d'épouse souffrait-elle de voir l'époux de son choix si inférieur à l'amant dédaigné. Sa blessure était d'autant plus cuisante que Bonaparte ne semblait pas se souvenir; il accueillait en protecteur son infidèle; même, parrain d'Oscar, un fils de Désirée, il l'avait affublé d'un prénom ossianesque : tous les pardons de l'indifférence.... Et, froissée dans son amour-propre, mais possédant le cœur de son mari, cette femme poussait aux aventures un ambitieux que torturait l'envie.

La dislocation de l'Armée de l'Ouest avait âprement chagriné Bernadotte. Revenu à Paris dès les premiers jours de frimaire, il se montrait mécontent du Consul, assez peu satisfait de soi-même. Et de fait, ce glorieux s'était acquis bien peu de gloire durant une campagne de vingt-deux mois. Pas la moindre escarmouche, aucun autre Quiberon; mais d'incessantes et fastidieuses battues, simples opérations de gendarmerie! Il regrettait son commandement; ses treize demi-brigades de fantassins, de cavaliers et d'artilleurs; son quartier général de Rennes; sa maison militaire nombreuse et bien

empanachée, ses dragons-gardes cavalcadant autour de lui, pareils à des mamelucks consulaires, ses quatre-vingts adjudants-généraux, officiers d'ordonnance, aides de camp, — tout l'attirail, toute la puissance, toutes les griseries de sa dictature.... Eh quoi, « l'oreille fendue », — lui le héros de Neumarck, de Palma-Nuova, de Caporetto!! On aurait dû le choisir pour commander l'expédition de Saint-Domingue! Mais non; toujours et toujours les passe-droits, les flatteurs, la camarilla de la Malmaison!... Et pour donner le change à la malignité publique, le vaniteux souffre-douleurs se disait malade, harassé de fatigue, condamné par les médecins à un impérieux repos.... Ah! s'il pouvait s'en aller à Plombières respirer l'air de la montagne!... Un anémié, un moribond!

Ce moribond, toutefois, avait bonne mine, tenait des assemblées, donnait des fêtes et des raouts. Dans sa maison de la rue Cisalpine, — un champêtre ermitage, habillé de lierre et de fleurettes montantes, bâti à l'orée de Mousseaux, au bout d'un long jardin où se dressait un labyrinthe (les Grecs et la Nature!) — il recevait force visites. Des généraux, de nombreux officiers venaient montrer leurs uniformes dans les salons d'un camarade, et le malin Fouché dînait souvent chez cet autre malin. Une croissante affection unissait maintenant les deux hommes. Mécontents l'un et l'autre, ils s'étaient rapidement compris, et déjà leur amitié tournait au compérage.... Du reste, dans la Chau-

mière de la rue Cisalpine, rien de suspect, en apparence. Chacun y admirait les vertus du Grand Consul, exaltait son génie, respectait son pouvoir : c'était, du moins, ce qu'affirmait Fouché.

Pourtant, les familiers de Bonaparte, un Savary ou un Davout, lui racontaient tout autre chose.... Le gendarme et le grenadier tenaient chacun leur bureau d'espionnage et facilement accueillaient la délation. Assistés par Dossonville, ils prétendaient connaître bien des mystères. La verdoyante et fleurie chartreuse était, à les en croire, une officine sans cesse en travail, où s'élaboraient des intrigues politiques, où se préparaient de criminels complots. Bernadotte y prodiguait conseils et encouragements aux tribuns cabaleurs, derniers champions du jacobinisme; aux opposants du Sénat, libéraux férus d'idéologie : on venait chez le général recevoir le mot d'ordre. Il excitait ces têtes brouillonnes, calomniait le Consul, lui attribuait des projets liberticides, et, poussant à la résistance, promettait l'appui de son épée. « Conspiration flagrante!... »

Mais d'autres racontages, beaucoup moins vraisemblables, se débitaient aussi à la Malmaison. Davout et sa police y avaient fabriqué du roman : acharnés contre Bernadotte, ils cherchaient à le compromettre dans l'affaire Donnadieu.... « Conspiration à mort! » disaient-ils. Des conjurés se sont réunis plusieurs fois dans le logis du général Delmas : Bernadotte assistait à ces conciliabules.

Assemblées, d'ailleurs tumultueuses, et discussions confuses! Comment devait-on se défaire du Bonaparte? Fallait-il l'abattre à coups de pistolet, durant la parade du Carrousel? Valait-il mieux l'assaillir dans sa voiture, le sabrer, jeter son corps sur le sol, le faire piétiner par les chevaux? Grave problème d'assassinat. Sans approuver le meurtre, le « Gascon » acceptait le guet-apens : « Ne tuez pas : enlevez! » Mais les conjurés aussitôt avaient réclamé la mort du tyran....

La mise en scène d'un tel complot et sa fabulation de tragédie auraient dû éveiller la méfiance de Bonaparte; pourtant, toujours soupçonneux, et voulant croire aux stupéfiants avis, il faisait surveiller Bernadotte. Le gasconnant malade sentait donc rôder autour de lui tous les mouchards de Dossonville. Ils se montraient peu discrets; même un de ces messieurs avait loué une chambre d'où son regard plongeait sur la maison rustique. De son observatoire, il apercevait l'étroit et long jardin, ses tonnelles, son labyrinthe en colimaçon : tous les mystères du prétentieux cottage.... Intolérable! Ne pouvoir goûter le repos, au sein de la Nature, de la famille, de l'amitié!... L'époux de Désirée Clary avait alors crié vers son beau-frère, — et Joseph, aussitôt, d'accourir à la Malmaison. Jalousant son cadet, mécontent de soi-même, entouré d'intrigants qui excitaient sa vanité souffrante, Joseph éclatait en violences. Il défendait l'honneur de son parent, se portait garant de sa loyauté,

engageait Napoléon à se méfier des calomnies. Mais le Consul, qui n'aimait pas recevoir de leçons, et traitait volontiers ses frères comme autrefois les charretiers de ses batteries, rabrouait durement le sermonneur. Faute de preuves, toutefois, il n'avait pas fait encore arrêter Bernadotte.

Ces preuves, il croyait bien les tenir aujourd'hui : Dubois lui en apportait d'accablantes. Fourcart et Marbot inculpés, — n'était-ce pas leur général convaincu lui-même ? Les soupçons de Bonaparte se détournaient à présent de Moreau. A l'œuvre on connaît l'ouvrier, et, dans ces lâches placards, les perfidies, l'emphase du style, les grands mots jacobins, tout dénonçait à sa clairvoyance le haineux Béarnais.... « Misérable ! Oui, les révélateurs avaient dit vrai : cet homme était le complice de Donnadieu. Ignoble histoire, digne à peine du Bas-Empire ! L'assassinat expliqué par l'outrage ! Ah çà, prenait-on le sang d'un Bonaparte pour de l'eau de fossé ? Misérable ! Misérable !!... » et autres expressions habituelles à ses colères....

Sur-le-champ, il enjoignit au préfet de police de faire incarcérer les aides de camp de Bernadotte. L'ordre fut exécuté sans retard. Le commissaire Regnault, « le quart d'œil » de la rue Verte, enleva le jeune Marbot dans l'appartement de sa mère. A Versailles, Fourcart fut cueilli, à son tour, par cet autre commissaire, son précieux ami.... Dubois avait conduit, à lui seul, cette affaire ; il triomphait. Alors, l'infatué personnage éprouva le besoin d'hu-

milier le ministre, son ennemi. Il laissa passer vingt-quatre heures sans avertir Fouché; puis quelques billets laconiques lui adressèrent comme un défi :

« Le Premier Consul m'a donné l'ordre de faire arrêter le nommé Marbot.... En vertu des mêmes ordres, j'ai fait arrêter le nommé Fourcart.... Je crois indispensable de faire arrêter tout de suite le nommé Bertrand, sous-lieutenant à la 82e demi-brigade. »

Dubois semblait maintenant diriger la police tout entière.

II

Victime de tyran!

Certes le citoyen Nicolas-François Bertrand pouvait passer pour un militaire malchanceux. Intelligent, instruit et sachant son métier, il n'était encore, à quarante ans passés, que sous-lieutenant. Ses parents, — il est vrai, — petits bourgeois de Metz, s'étaient toujours montrés d'impénitents jacobins; même son frère avait, sous la Terreur, occupé les fonctions d'accusateur public. « Médiocre avocat, anarchiste et adonné au vin », disait de ce minime Fouquier-Tinville une note facétieuse de son préfet....

Oui, sans doute : famille compromettante; mais de bien autres raisons avaient forcé Bertrand à marquer le pas sous la contre-épaulette. Son dossier renfermait une déconcertante énigme. Officier depuis quelque douze ans, et jadis élu capitaine de grenadiers aux Volontaires de la Moselle, ce raté, ce fruit sec de l'épée ne pouvait invoquer

en sa faveur ni blessure ni campagne : à une époque d'universelle bataille, il n'avait assisté à aucun combat. « Mission particulière », expliquait sèchement le dossier, — c'est-à-dire, en style moins sibyllin, emploi dans la police. Très finaud, ce grenadier de la Moselle avait exercé l'espionnage partout où, en Belgique, ses volontaires avaient fait claquer leurs sabots. Maintenant, il le pratiquait en Bretagne; Bernadotte l'avait choisi pour vaguemestre de son armée, « mission particulière », grâce à laquelle Bertrand pouvait manier, palper les lettres, même les décacheter : il fonctionnait mieux qu'un cabinet noir. Bernadotte, du reste, s'amusait fort de ce garçon, lettré, voire littérateur, qui façonnait, comme un Garat, de la prose éloquente, et troussait tel qu'un Piis la gaudriole et le couplet. Mais, à Paris, le ministre de la Guerre, Berthier, appréciait mal des talents si divers, et l'incompris Bertrand, prosateur et poète, sentait pousser les cheveux gris, tout en restant à perpétuité simple sous-lieutenant.

Ignorant ses « missions », les camarades s'apitoyaient sur cet infortuné. Le vaguemestre était populaire dans les cafés et les tabagies que fréquentaient les officiers; on y vénérait, on y régalait une victime du tyran.... C'était, — nous l'avons esquissé déjà, — un fort et haut gaillard, à la trogne colorée, aux joues que balafraient des favoris en croissants de lune. Jovial et trivial, François Bertrand faisait, à Rennes, la joie de la gar-

nison. Il l'amusait par son bagout, sa jactance, ses calembredaines, le récit de ses bonnes fortunes, — car il était l'enfant chéri des dames, ce grand flandrin, un ravage-cœur pour le trottin et la grisette; même il collectionnait leurs lettres d'amour : histoire de rire, en savourant l'omelette au schnick de la pension. Ses douze cents francs de solde lui permettaient toutes les folies!... Le départ de Bernadotte avait, pourtant, ouvert une brèche dans son budget; il n'était plus vaguemestre, et demeurait toujours sous-lieutenant. Logé longtemps chez une aristocrate, ce dépensier des fonds secrets avait dû déguerpir. Il habitait, maintenant, au n° 6 de la rue de l'Horloge, dans une chambre juchée sous les combles : Bertrand le jacobin se voyait réduit à vivre en Spartiate.

Or, dans la journée du 24 prairial, les boutiquiers, ses voisins, purent assister à une scène d'insigne bouffonnerie, plus folâtre vraiment qu'un acte de Radet, ou qu'un chapitre de Pigault-Lebrun.... Ce jour-là, au coup de midi, deux brigades de gendarmes à pied s'engagèrent dans la ruelle : ils venaient arrêter le « nommé Nicolas-François Bertrand, accusé de manœuvres criminelles contre la sûreté de l'État ». Un maréchal des logis, le chevronné Caron, les dirigeait, — quelque malin, sans doute, de cette quatrième légion que commandait le colonel Mignotte. Ces gendarmes avaient pour mission d'enlever le conspirateur et

de le conduire à la Tour-Lebat, la prison militaire de Rennes; un juge de paix allait venir, qui poserait des scellés dans l'appartement.... Préparée en grand mystère par le préfet d'Ille-et-Vilaine, cette opération, pensait Mounier, devait produire d'importants résultats. L'ordre d'arrestation transmis par Fouché lui était parvenu; il n'ignorait plus que Bertrand était l'expéditeur des libelles; même, une délation récente lui avait signalé cet homme comme un agent de Bernadotte....

L'accusation était formelle : Maffran, le mouchard amateur, avait enfin forcé la porte du délicat préfet. Triomphant des répugnances de l'ex-Constituant, le jeune Routhier lui avait amené l'indicateur, un des flambeaux de sa police. Ce Maffran savait tant de choses, et il dénonçait tant de monde!... « A surveiller Pinoteau, Müller, et la 82e demi-brigade; Godard et la 79e; le colonel Lami et la 30e légère; mais surtout à coffrer au plus vite le vaguemestre Bertrand, séide et mameluck de Bernadotte! Intermédiaire d'une correspondance occulte, ce tripotier d'intrigues possédait bien des secrets : un examen de ses papiers pouvait élucider l'Affaire.... Au surplus, ajoutait le Maffran, tous ces gens-là étaient des francs-maçons! On s'agitait dans les loges du Grand Architecte; compagnons, maîtres, vénérables, chevaliers-kadoches, — tous les porteurs du bijou s'exaspéraient contre le Concordat : il pleuvait sur le Temple!... » Bernadotte et les francs-maçons! Effaré, le préfet aussitôt avait

dépêché à Paris son secrétaire général, lui murmurant les plus mystérieuses instructions : « Une grande réserve, monsieur, vis-à-vis du ministre Fouché; un entier abandon avec le ministre Chaptal! »... Et, dans cet après-midi du 13 juin, nerveux, impatient, palpitant d'espoir, l'excellent homme attendait les résultats de la perquisition....

Le gendarme Caron, cependant, avait pénétré dans la maison de la rue de l'Horloge; mais, dès le seuil, il n'alla pas plus loin. Un voisin obligeant venait d'intervenir : « Personne là-haut, marchi! L'officier est absent. Il dîne.... » Fort bien! On l'attendrait, et, l'arme au pied, les brigades attendirent. Une demi-heure plus tard, le sous-lieutenant rentrait, et remontait placidement son escalier. Les gendarmes le suivirent; pas assez vite, toutefois, car ils s'aheurtèrent à la porte refermée :

— Ouvrez, au nom de la loi!

Pas de réponse : une rébellion!... Et soudain, l'honnête Caron éprouva un scrupule de conscience. Avait-il le droit, — lui simple galonné, — de forcer le logis d'un officier?... Il courut prendre l'avis d'un « supérieur ». A son tour, le supérieur se montra perplexe; le lieutenant Denoual avait bien reçu la « réquisition » du préfet, mais non les ordres du général. Il se rendit à la Place.... Chez le commandant d'armes Mayeux, hésitation nouvelle, nouveaux retards : il n'avait averti ni juge de paix, ni commissaire.... Et, tandis que duraient ces allées et venues, les gendarmes attendaient

avec patience. Derrière la porte close du citoyen Bertrand, ils entendaient tout un remue-ménage; le « particulier » se démenait, ouvrait des tiroirs, battait le briquet, allumait son feu; bientôt la cheminée ronfla, et une odeur de brûlé se répandit dans la maison. Enfin, lieutenant de gendarmerie, commandant d'armes, commissaire de police, juge de paix arrivèrent. Cette fois Bertrand ouvrit.

— Votre épée! On vous arrête! Où sont vos papiers?

— Les voici!

Et, gouailleur, le vaguemestre leur désigna la cheminée où fumait un monceau de cendres....

— Quoi! vous avez détruit vos papiers?

Mais lui, faisant le plaisantin :

— Bah, des lettres d'amour! Un militaire français ne doit jamais compromettre les dames!...

Le juge de paix apposa les scellés; puis, menottes aux poings, encadré de gendarmes, le joyeux Bertrand fut conduit à la prison de la Tour-Lebat.

Sa grotesque aventure mit en fureur le philosophe Mounier.... Quelle comédie, ou plutôt quelle mystification! Ainsi tous ces militaires s'étaient donné le mot pour dauber un civil! Encore et toujours le mépris du pékin!...

A son tour, il se transporta au logis qu'habitait Bertrand. Hélas! la gabatine avait été complète! Envolé, disparu, parti en fumée, le secret de la conspiration!... Le juge de paix brisa les scellés et

farfouilla dans les tiroirs. Rien!... Si, pourtant! Une lettre oubliée par mégarde!... Mounier s'en empara;... elle était signée « Ursule!... » Quelque autre plaisanterie?... Mais non, énigmatique et fleurant le mystère, ce poulet doux était une pièce relative au complot :

« Dans les premiers jours de prairial, un de nos « amis passera par Rennes. Il remettra au citoyen « Bertrand les paquets attendus. *Ursule C...*, « 20 floréal. »

La lettre portait le timbre de Saint-Malo.

III

Les tribulations d'un préfet consulaire.

Saint-Malo!... La ville par où, selon Desmarets, Georges Cadoudal avait envoyé ses libelles!... Le chef de la police secrète avait donc raison!... Fouché voyait clair dans les ténèbres de cette aventure!... Un complot royaliste!!

Mounier demeura, quelque temps, perplexe; mais bientôt il écarta la troublante hypothèse.... « Non : encore une comédie, un trop grossier torquet!... Et d'abord quelle était cette Ursule? Une femme, à en juger par l'écriture fine et menue de son billet. Sans doute; mais dans ses pattes de mouche pas une faute d'orthographe!... » Cette absence de cacographie avait rendu sceptique le raisonnant préfet. Principal de collège pendant l'émigration, il était resté grammatiste, quelque peu fesseur de cahiers, professant un superbe dédain pour les connaissances féminines : toute femme ignorait fatalement l'orthographe.... Naïvement cet

homme subtil transmit ses doutes à deux ministres : « Je me suis bien trompé en croyant que cette Ursule était une femme; un court examen de la lettre m'a vite désabusé : l'orthographe y est trop exacte ». Communiquée à Bonaparte, la dépêche misogyne dut égayer ce bon ami de Mme de Staël.... Mais déjà d'autres soucis travaillaient la craintive cervelle de Mounier : sa police venait de l'avertir qu'une redoutable effervescence se propageait dans les casernes.

L'arrestation du vaguemestre avait mis en émoi la garnison de Rennes, et la 82e s'excitait jusqu'à la fureur.... « De quel droit un civil, un fuyard d'émigré osait-il porter la main sur les militaires? Bertrand avait été promené à travers la ville, entouré de gendarmes, et tel qu'un malfaiteur! Affront à l'uniforme, outrage à l'épaulette!... » Dans les cafés, au quartier de Saint-Cyr, les officiers tenaient des propos de révolte. Les Archives de la Guerre nous ont conservé les noms de quelques meneurs; des capitaines et des lieutenants : Lelidec, Boutinière, Doriol, Boussard, Rousseau. Le plus enragé de tous était un chef de bataillon, le commandant Müller : « On en veut à notre liberté! déclamait-il; mais malheur à qui la menace! Moi, je ferai battre la générale, prendre les armes, déployer le drapeau, et alors, on verra!... » Toujours faible et se gardant de sévir, le colonel Pinoteau laissait crier tous ces furieux.

Sa conduite était des plus louches. Loin de vouloir calmer des colères menaçantes, il semblait prendre plaisir à exciter les mutins.... Bientôt le bruit courut que Bertrand, trop malmené par les gendarmes, meurtri et couvert de blessures, était mourant : on l'avait mis à la question.... Coquin de préfet!... Aussitôt, les officiers se rassemblent en tumulte, choisissent des délégués, et les dépêchent à l'hôtel de l'Intendance....

Affable comme un monsieur des anciens jours, Mounier reçut avec d'aimables sourires les envoyés :

— Que désirez-vous, citoyen?

Mais eux, proférant des offenses :

— Donnez-nous des nouvelles du camarade.... On l'a torturé!... Est-il vivant encore?

— Très vivant; même il se porte à merveille.

— Eh bien, montrez-le-nous!

Tout autre magistrat que ce préfet débonnaire eût renvoyé au corps de garde de pareils insolents. Mais c'était une âme très douce, éprise d'un idéal de mansuétude, et d'ailleurs dépourvue d'énergie. Obéissant aux injonctions, il céda, et fit amener le prisonnier dans son cabinet. Alors, durant une demi-heure le goguenard Bertrand put converser avec ses chers amis, sous le regard anxieux du paternel Mounier.... Le martyr était bien vivant : les délégués se retirèrent. Oui; mais quelques heures plus tard nouvelle députation : d'autres épaulettes de la 82ᵉ, accompagnées d'artilleurs, de dragons, de chasseurs, de vétérans. Eux aussi

demandaient qu'on leur exhibât la victime. Cette fois, le fonctionnaire éprouva des scrupules : « Vraiment on abusait de sa complaisance! » Et il refusa. Les officiers le quittèrent, furibonds.

Infortuné grand homme! Soupçonneux à présent, mais ahuri et mystifié, il ignorait quel parti prendre. L'autorité militaire ne lui témoignait qu'une sympathie douteuse. De sournoises avanies ou d'injurieuses nasardes! Le commandant d'armes Mayeux s'amusait à lui estropier son illustre nom : « Citoyen Lemonnier », et le général Delaborde s'ébaudissait aux tribulations d'un préfet trop novice. Le célèbre Constituant et toutes ses gloires passées n'imposaient guère à l'ancien caporal, fils de boulanger : une vieille lune du vieux style, pensait-il; vieux habits, vieux galons, tout cela n'était plus d'ordonnance!... Au surplus, cette histoire de libelles l'intéressait à peine. Invention de police et amusement de mouchards!

L'instruction de l'affaire se poursuivait, sans rien apprendre. Chaque jour, escorté d'un greffier ou du commandant d'armes, le préfet se faisait ouvrir les geôles des deux prisons de Rennes. Tantôt il y rendait visite à l'imprimeur Chausseblanche, et tantôt au vaguemestre Bertrand; mais les deux inculpés lui servaient une comédie qui ne l'amusait guère.... Chausseblanche niait avec assurance, et geignait avec énergie. Il se disait mourant : la goutte, un érisypèle, trois ulcères à la jambe; vraiment l'humidité de son cachot le tuait. Puis, il se lamentait,

— pauvre homme ! — sur son épouse enceinte, ses enfants en bas âge, sa mère octogénaire, ses traites impayées, sa faillite certaine : lui faudrait-il léguer à des êtres chéris la misère et le déshonneur? Au demeurant, il ne savait rien!... Avec Bertrand, la farce était moins éplorée, et se faisait impertinente.

— Vous connaissez Jourdeuil, votre domestique?

— Oui, certes; je l'ai congédié : un coquin, émissaire des chouans.

— Émissaire des chouans?

— Parfaitement! Il a soigné un cheval dans l'écurie d'un ci-devant noble.

— Vous connaissez aussi Chausseblanche, l'imprimeur Chausseblanche?

— Attendez donc,... je me rappelle : il m'a vendu parfois de la cire à cacheter.

— Des libelles outrageant le Premier Consul ont été déposés aux Messageries de Rennes.

— Vous me faites frémir. Mais c'est abominable!

L'interrogant préfet sortait alors de ses dossiers six enveloppes, — de larges enveloppes rouges ou bleues, et en désignait les suscriptions :

— Connaissez-vous cette écriture?

— Aucunement.

— On affirme, pourtant, qu'elle ressemble à la vôtre.

— Ce griffonnage?... Moi, je calligraphie!

— Les experts vous contrediront.

— Des ignorants!

— Eh bien! voici une plume : écrivez.

— Plaisantez-vous? Suis-je devant un conseil de guerre? Moi, militaire, je ne vous connais pas.

— Je désire avoir un spécimen de votre écriture.

— Eh bien? transportez-vous à Mayence; j'ai habité cette ville : vous y trouverez de mes autographes.

— Ah, prenez garde! Ne bravez pas les sévérités de la loi!

— Ouf! qu'il fait chaud, citoyen préfet! L'été est vraiment torride, et la Tour-Lebat bien brûlante. Tant d'émotions m'ont épuisé. Ne pourrait-on me laisser en repos?

Donc, rien à obtenir de tels bailleurs de bourdes, et Mounier se désolait. Pour surcroît de soucis, la correspondance du ministre de la Police lui arrivait, déplaisante : Fouché s'y montrait cassant, hautain, voire injurieux. Il ressentait une vive irritation contre un subalterne qui, trop honnête homme, ne l'avait point servi.... « Occupez-vous des royalistes », et ce Mounier emprisonnait des jacobins!... « Georges est l'inspirateur du complot », et cet étrange préfet d'Ille-et-Vilaine osait accuser Bernadotte!... Mortifié par Bonaparte, Fouché prétendait à son tour humilier une créature du Consul. Ses dépêches relevaient avec bonheur les naïvetés ou les bévues policières du Constituant, trop féru de légalité; il le blâmait, le tançait, le gourmandait avec une ironie cruelle; on eût dit

d'un magister morigénant un mauvais écolier : « ... Vos lettres ne m'apprennent pas les résultats « que j'attendais.... L'importance et l'atrocité du « complot n'admettent ni les considérations ni les « formes.... Votre amour pour la forme a failli tout « compromettre.... Quand vous éprouvez des soup- « çons, il convient de me les communiquer.... Péné- « trez-vous de mes ordres, et procédez avec célérité. » Expressions d'une colère impuissante, ou bien témoignages d'affolement, Fouché, plus impassible d'ordinaire, ne ménageait pas ses bourrades. Il demandait aussi qu'on lui expédiât, sans retard, l'imprimeur et le vaguemestre. Le ministre les voulait avoir sous la main afin de poser des questions, d'insinuer des réponses. Ce grand menteur possédait de merveilleux secrets pour faire mentir les autres.

Le style acrimonieux de pareilles mercuriales froissa le susceptible Mounier : il se plaignit à son ministre de l'Intérieur : « Je persiste à croire que, « seuls, les anarchistes sont compromis dans le « complot.... Je le répète : les chouans ne sont pour « rien dans cette affaire. On a voulu vous donner « le change par des histoires d'émigrés et de bateaux « anglais ! » *On*, — c'était Fouché que le prudent fonctionnaire n'osait désigner autrement.

Il prêchait du reste un converti. Chaptal ne croyait plus à une conspiration royaliste; il avait reçu la visite de Routhier, et le jouvenceau, amateur de police, l'avait convaincu. Mais, savant dis-

tingué, ce chimiste était un fort médiocre ministre. Le « nitrogène », la teinture du coton, l' « Art de faire du vin », le préoccupaient beaucoup plus que l'administration de la République continentale. Il s'absorbait, en ce moment, dans les triturations de la betterave sucrière : le manieur de cornues se trouvait dépaysé au milieu de la paperasserie bureaucratique. Et puis, de vieux prurits jacobins travaillaient encore une âme longtemps jacobine. Sans énergie comme sans conviction, il était lié avec Fouché, et, tout en le desservant, le redoutait.... Chaptal écrivit donc à son préfet de solennelles banalités, le félicitant de montrer tant d'ardeur, et l'engageant à continuer. Ses lettres sont un modèle accompli de pompeuse insignifiance

Piqué au vif, Mounier enfin se rebiffa. Soudain, un curieux revirement se fit en sa conscience.... Ah! l'*on* voulait imputer à une tiédeur de zèle son amour de la « forme »; *on* traitait d'imbécile son respect pour la légalité. Eh bien! *on* allait voir ce qu'un homme de robe était capable d'inventer!... Le Constituant, ami des lois, venait de disparaître; l'ancien juge royal se retrouvait soi-même, Dauphinois retors, et procureur madré. Alors, se joua une autre et dernière scène de comédie, — la plus extravagante de tout cet extravagant imbroglio.

Un matin, il se fit amener Chausseblanche dans son cabinet. Se faisant très doux, le préfet compli-

menta le pauvre hère sur sa discrétion.... Honorables scrupules! Oui, mais le ministre de la Police ne les comprenait pas. Il exigeait qu'on lui expédiât le pauvre malade, et dame! dans un cachot du Temple, la goutte, l'érysipèle se guérissent difficilement.... « Voyons, citoyen, songez à votre famille! Vous n'êtes pourtant pas si criminel! Le vrai coupable est celui qui n'a pas craint d'abuser de votre détresse, d'exploiter vos besoins d'argent. Un militaire, un général?... Un général, et nous le connaissons! Écrivez donc à cet homme qu'il ferait bien de fuir au plus vite. Nous ne tenons pas à l'arrêter, car nous voulons éviter un scandale. Rendez-nous ce service, Chausseblanche, et vous en serez bientôt récompensé! »

Le pauvre hère ne protestait plus; l'amorce l'attirait, et le préfet reprit :

« Surtout, n'allez pas croire que je vous tende un piège. Non, certes! Je m'engage à faire parvenir votre lettre; j'attendrai même pour vous revoir, qu'elle soit arrivée à destination. Alors, et quand nous saurons votre corrupteur en sûreté, nous en reparlerons. »

Mots bénins, voix affectueuse, ton paternel, rien ne manqua sans doute à cette grimace d'attrapeminon.... Si monstrueux que puisse nous paraître un semblable procédé d'instruction, il n'en fut pas moins employé par cet homme de grand honneur, qui s'appela Joseph Mounier. Mais la morale du magistrat n'est pas l'éthique du philosophe, et la

conscience de l'ancien juge royal était demeurée celle d'un robin.... On ramena Chausseblanche dans la maison d'arrêt, Là, il demanda de quoi écrire, et rédigea sa lettre délatrice : l'astucieux manège avait réussi.

« *Au général Simon. — La Moinerie, — Thorigné-les-Rennes.*

« Citoyen, le préfet, m'a donné la latitude de « prévenir les auteurs des libelles que, quand ils « seraient dans un lieu de sûreté, de les déclarer. « On a de forts soupçons sur vous. Je vous engage « donc de prendre la fuite....

« Je vous préviens que je ne puis garder le secret « plus longtemps. Père d'une nombreuse famille, « vous ne voudriez pas que je reste sous le coup « qui doit être dirigé contre moi. Il m'est dur d'être « votre dénonciateur ; mais, si vous n'avez pas pris « un parti d'ici deux ou trois jours, je révèle toute « la vérité au préfet.

« Salut. »

Le général Simon!... Le chef d'état-major de Bernadotte!...

Très ému, Mounier expédia la lettre sur-le-champ ; puis, au lieu d'agir, il attendit!... Sa conduite devenait fort étrange. Redoutant à Rennes une révolte de la garnison, ce finasseur d'homme à principes laissait à l'accusé toute faculté de fuir

et d'aller se faire prendre dans quelque autre département....

Plusieurs jours s'écoulèrent, anxieux et sans nouvelles. Enfin, dans l'après-midi du 5 messidor, le préfet ressentit une violente commotion de surprise. Son huissier venait de lui annoncer une troublante visite, coup de théâtre bien déplaisant : ... le général Simon.

IV

Un dernier Romain.

Édouard-François Simon, général de brigade, et longtemps chef de l'état-major à l'Armée de l'Ouest, n'avait encore que trente-trois ans. Petit et maigriot, avec son front bas et brûlé par le hâle, ses yeux noirs et vrillés, son nez rond, son menton en galoche, ce gringalet ne payait pas de mine. Mais un stigmate de gloire corrigeait la trivialité de cette laideur : une cicatrice, coup de sabre de l'Autrichien, qui lui balafrait le visage. En outre, une balle anglaise le faisait boiter légèrement... : c'était un brave.

Ses états de service disaient tout son mérite : neuf campagnes en neuf années, et maintes batailles, aux armées du Nord, de Sambre-et-Meuse, de Batavie, des côtes de l'Océan. Édouard Simon avait combattu avec Dumouriez, Pichegru, Moreau, Hoche, Brune et Bernadotte, mais, par malchance, n'avait jamais servi sous Bonaparte. Sa car-

rière, d'ailleurs, avait été parcourue, presque tout entière dans les états-majors, car il était réputé un « savant ». Au milieu de tant de généraux, parvenus de l'épée, naguère encore valets de charrue, palefreniers ou mitrons, glorieux fils d'eux-mêmes, mais demeurés des cerveaux inaptes à toute culture, — cet enfant de bourgeois passait, à juste titre, pour un grand clerc....

Son père, un médecin de Troyes, l'avait élevé mieux qu'un aristocrate. Amateur de belles-lettres et rimaillant dans l'*Almanach des Muses*, ce père, aujourd'hui bibliothécaire du Tribunat, avait jadis lâché le bistouri pour caresser l'écritoire. C'était un des poétereaux à la mode, mais d'une espèce tout autre qu'un Coupigny ou qu'un Saint-Ange : — hélléniste et latiniste, satirique et anacréontique; tantôt philosophant comme un Volney, et jetant son « Coup d'œil sur les tableaux de l'Europe »; tantôt aussi libertin qu'un Parny, et traduisant — ô Cabanis ! — un choix de vers érotiques ! Le plus pur de sa renommée était une tragédie antique : *Mucius* ou *Rome libre*, d'ailleurs jamais représentée, mais qu'on affirmait plus sublime encore que le plus sublime Lemercier. On en citait des tirades, des vers, des hémistiches; l'admiration environnait cette chose à moitié mystérieuse, et le Parnasse jacobin avait sacré grand homme cet illustre Simon (de Troyes).... Le fils avait hérité du style paternel, conquérant et méritant ainsi l'enthousiaste amitié de Bernadotte. Bien qu'il eût fort peu de lettres,

l'ancien sergent de Royal-Marine affichait de plaisantes prétentions littéraires; son ignorance native se vernissait de pédantisme. Souvent, il posait des « colles » à ses aides de camp, et s'amusait à les stupéfier par son érudition de date récente, acquise dans une lecture, parfois le matin même. Aussi estimait-il un chef d'état-major qui savait le latin, le grec, l'histoire, la géographie, et, — oiseau rare, en ce siècle de Lumières, — connaissait l'orthographe....

A son réel mérite Édouard Simon joignait une haute probité, une horreur de la rapine, bien méritoire, en des jours d'universelle et inconsciente pillerie. Alors que tant de camarades, réputés « vertueux », s'emplissaient les poches et gonflaient leurs bagages, il avait toujours gardé les mains nettes : pauvre, il était parti pour les batailles et en était revenu plus pauvre encore : c'était une conscience. Et cependant, de lourdes charges pesaient sur son maigre traitement : sa femme et sa fillette, sa sœur aussi, la citoyenne Rodolphe, qui végétait à Paris, avec cinq enfants; mais son brave homme de frère nourrissait toute la maisonnée. De plus, beaucoup de tenue, une conduite morale exemplaire. Marié à l'âge de vingt-neuf ans et déjà général, Simon avait épousé une demoiselle Sophie Goulard, la fille d'un patriote tombé en Italie, au champ d'honneur. Le ménage était très uni. La jeune femme, névrosée et maladive, avait le culte de son époux, adorait son balafré jusqu'à

l'exaltation. De ce mariage une enfant était née, créature délicate que le père aimait tendrement.... Tout semblait donc être bonheur en l'existence modeste de ce très honnête homme. Ses campagnes, son savoir, la dignité de sa vie avaient mérité au général Simon l'estime du soldat comme de l'officier. Populaire autant que respecté, il se pouvait croire le véritable chef de l'Armée de l'Ouest....

Oui; mais hélas! ce vaillant, cette conscience, ce très honnête homme était un utopiste qui se compliquait d'un sectaire. Il rêvait d'une République idéale, — non certes celle d'un Père Duchesne, car il avait failli lui-même être « raccourci » comme officier « belle-cuisse », — mais d'un Eldorado vertueux, militaire et romain, tout peuplé de Brutus, de Publicola, de Camille où l'intègre et valeureux Simon aurait pu devenir Fabricius. Le malheureux avait beaucoup trop de belles-lettres!... Et puis, il était franc-maçon, — de cette maçonnerie d'alors, franchement matérialiste et athée. Quel grade le F.·. Édouard Simon pouvait-il avoir dans les loges? Assez élevé, sans aucun doute, car divers actes de sa vie semblent indiquer chez cet adepte un ardent faiseur de propagande. Suivant l'usage de son époque, il s'était fabriqué des armoiries démocratiques : l'équerre surmontée du bonnet phrygien et reposant sur deux mains enlacées, des faisceaux d'armes pour supports, et, au chef du blason, un œil ouvert dans un

soleil; — les prétentieux symboles de ceux-là qui ont la Lumière....

Le Concordat, la cérémonie de Notre-Dame et son « triomphe de la calotte » avaient exaspéré le franc-maçon. « Je fus saisi d'un accès de fièvre, a-t-il raconté plus tard, et j'éprouvai comme un délire.... » L'athéisme, lui aussi, a donc ses dévots qui font des martyrs!... Or, c'est en pleine attaque d'une pareille frénésie que la lettre de Chausseblanche avait surpris Simon. « Prenez la fuite..., mettez-vous en sûreté... ». Allons donc! Un militaire, un Romain de l'an X! Et Régulus était venu se livrer aux suffètes de Carthage....

Maintenant en tête à tête avec Mounier, Édouard Simon faisait une emphatique, théâtrale, mais fort étrange déclaration : assumant sur lui seul tous les péchés d'autrui, il s'offrait en bouc émissaire aux vengeances de Bonaparte. De la grandeur d'âme, — certes; de la jactance aussi! Chez tout martyr ostentatoire de sa croyance ou de ses idées, il y a quelquefois un héros; le plus souvent, un vaniteux. L'antiquité classique, l'histoire décevante du Grec et du Romain, est remplie de comparses, de conjurateurs subalternes, qui sous les gênes du tortionnaire voulurent avoir été, eux seuls, la tragédie, le complot tout entier. Ces gens-là éprouvaient le besoin d'une draperie de gloire, et prétendaient à

l'immortalité. Ainsi raisonna l'enfant de l'auteur de *Mucius*. En s'abritant derrière les instructions secrètes de Bernadotte, peut-être aurait-il encouru de moindres châtiments, mais devant sa conscience jacobine, il se fût trouvé bien petit. Entre les deux alternatives, le fanfaron de vertu antique n'hésita pas. Ce franc-maçon, Romain de la Champagne, n'était, au demeurant, qu'un fils de notre Gaule, dont les Latins ont dit : « race grandiloquente, très légère et très vaine ».

Sa confession déclamatoire semblait d'un personnage à la Tite-Live, faisait penser à quelque Scévola. « On ne parlait à Rennes, disait-il, que du Concordat et des victoires de l'obscurantisme, du Consulat à vie et de sa dictature. Moi j'écoutais, et la rage me mordait au cœur; la fièvre me torturait de ses insomnies. Non, la France ne pouvait subir de pareils déshonneurs!... Un jour, sur la place Égalité je rencontrai le citoyen Bertrand. Je le connaissais depuis longtemps, et le savais un fervent patriote. Nous échangeâmes nos pensées et je fis passer mon âme dans son âme. Nous résolûmes alors de pousser un cri d'alarme vers nos légions. Oh, si l'éclat de nos voix pouvait secouer la torpeur de nos guerriers, soulever contre le despotisme tous ces vainqueurs de rois!... Rentré à La Moinerie, je composai ma *Pétition de Saint-François et l'Appel aux Armées* : « Soldats de la Patrie... ». Quelques jours plus tard, Bertrand m'apporta son *Adresse* : « Braves frères d'ar-

mes... ». Il y parlait un fier et beau langage : j'en fus charmé. Mon ami connaissait un typographe, et ce digne citoyen voulut acquérir la gloire d'imprimer nos manifestes : il en tira trois mille exemplaires.... C'est à La Moinerie que le complot fut perpétré; c'est là qu'on discuta les libelles, prépara leurs envois. Une personne étrangère à la conspiration était dans notre confidence : ma femme. Elle voulut bien écrire quelques adresses, et nous.... Mais, citoyen préfet, vous n'allez pas, j'espère, abuser de mes aveux! La citoyenne Simon a toujours ignoré le texte des placards : vous l'épargnerez! Sévir contre cette innocente serait me punir trop cruellement de ma franchise et de ma loyauté. »

Mounier protesta aussitôt de son respect pour une épouse dévouée, une vertueuse citoyenne : on ne l'inquiéterait pas. D'ailleurs, il écoutait, à la fois sceptique, effrayé et ravi. Plusieurs données de l'obscur problème lui semblaient bien s'élucider : le choix de Rapatel, aide de camp du général, comme premier distributeur des pamphlets; l'énigme du mystérieux personnage habitant la campagne; les fréquentes absences de Bertrand; l'écriture féminine signalée sur maintes adresses; enfin, la lettre signée *Ursule*, saisie dans les tiroirs du vaguemestre. Ursule, l'introuvable Ursule se nommait donc Sophie Simon. L'emploi d'enveloppes bleues ou rouges s'expliquait également. Une enquête récente venait d'apprendre à la police

que Bernadotte usait de ce papier aux criardes couleurs : de l'esthétisme de mauvais goût, une autre gasconnade.

Et cependant l'incrédule Mounier ne se tenait pas pour satisfait : il voulait pénétrer dans le tréfonds de l'affaire, obtenir l'explication rationnelle du complot....

— Est-il possible, général, que vous ayez de vous-même, rédigé de tels écrits? Je ne vous comprends pas! Quel était votre espoir?

— La Liberté, citoyen préfet, la Liberté!... Durant des années, j'ai combattu pour elle : enfant de la Révolution, j'ai voulu son triomphe. Nous, les républicains, nous n'acceptons d'autre maître, d'autre dieu que la République!

Des phrases! Et l'ancien Constituant les connaissait trop bien les phrases : il avait présidé une assemblée française. Au lieu d'une tirade à la Marie-Joseph, il aurait préféré entendre un mot révélateur, — un nom, rien qu'un nom : Bernadotte....

— Ainsi vous, simple général de brigade, vous aviez la prétention de faire insurger l'armée? Allons donc! Un homme de votre esprit ne commet point de pareilles incartades. Vous devez avoir un complice, un conseiller, un inspirateur : soyez franc; nommez-le!

Mais Simon s'emporta.... Le citoyen préfet se moquait-il? A quoi bon des insinuations! Qui voulait-il désigner? Moreau ou Bernadotte? Eh bien, l'un et

l'autre étaient demeurés étrangers à la conspiration! « Sur mon honneur de soldat, je le jure : moi seul j'ai conçu l'entreprise, et moi seul ai prétendu l'exécuter. Je ne suis pas assez niais pour faire le jeu de gens qui ne savent ni oser, ni vouloir. »

Ne croyant guère à tant de beaux serments, le préfet ordonna au général de résumer par écrit ses demi-aveux : cette déclaration serait envoyée au Premier Consul. Simon obéit, et bientôt on le déposait à la prison de la Tour-Lebat....

Alors, Mounier fit appeler d'urgence le lieutenant de gendarmerie Denoual. Redoutant une mutinerie de la soldatesque, peut-être même une attaque contre la maison de justice, cet homme prudent voulait se débarrasser d'un détenu dangereux, et l'expédier à Paris, au plus vite : là on éclaircirait le surplus de l'affaire. Il donna donc de rapides instructions à son gendarme : l'officier devait se procurer une voiture, et conduire, en toute hâte, l'ami de Bernadotte au ministère de la Police.

La nuit était avancée déjà, et les rues de la ville se développaient désertes, quand les portes de la Tour s'ouvrirent avec précautions. Une berline attendait, Simon et le lieutenant y montèrent, puis le dolent équipage roula sur le chemin de Paris. Il emmenait vers le donjon du Temple Denoual et son jacobin, mais emportait aussi le secret de la conspiration.... Personne encore ne soupçonnait à Rennes, l'arrestation du général.

On pratiqua, le surlendemain, une perquisition à La Moinerie. Le juge de paix Leblanc et le commissaire Simoneau crochetèrent en conscience et fouillèrent les tiroirs, puis il revinrent, quinauds, à la préfecture.... Ces habiles gens n'avaient rien pu trouver.

V

Comme un frère.

La berline qui voiturait Édouard Simon employa trois jours pour atteindre la barrière des Bons-Hommes, surprenante lenteur, et cependant toute la vitesse d'un courrier. Le 8 messidor (27 juin) elle entrait dans Paris, et, vers les six heures du soir, s'arrêtait devant les bureaux du ministère de la Police.

Ces bureaux occupaient alors une maison située dans la rue des Saints-Pères, à droite, en descendant vers la Seine, entre les débouchés des rues de Lille et de Verneuil. Fort à l'étroit dans ce local, les commis s'y trouvaient entassés l'un sur l'autre, et l'espace manquait à leurs chefs pour caser au large la moisson chaque jour foisonnante des dossiers et l'amas envahissant des cartons. Derrière ce logis des terreurs, verdoyaient les massifs d'un ombreux jardin qui, s'allongeant vers le quai Vol-

taire, rattachait les différents services à l'hôtel privé du ministre.

Denoual et son prisonnier mirent pied à terre, puis gravirent l'escalier jusqu'à un entresol où se trouvait placé le cabinet du citoyen Desmarets. Suivant ses instructions, l'officier de gendarmerie devait remettre le général aux mains du chef de la Police secrète; il apportait, en outre, une lettre explicative pour le ministre. Fouché ignorait encore l'arrestation, et Mounier lui racontait l'aventure : à sa lettre était jointe la déclaration rédigée par le « dernier Romain ».

Malgré l'heure avancée du soir, Desmarets travaillait encore, et ce fut lui qui, tout d'abord, reçut le prisonnier. Le complot des libelles, la récente machination de Donnadieu, mais surtout les âpres semonces de Bonaparte avaient ravivé le zèle chez ces messieurs de la Police. Fouché lui-même, ce bon père de famille, allait moins souvent à Pont-Carré, et, ce jour-là, il n'avait pas quitté l'hôtel du quai Voltaire. Le chef de la Division des Affaires secrètes le fit donc prévenir, sur-le-champ, lui expédiant par un huissier les diverses pièces qu'apportait Denoual....

En attendant la réponse du ministre, il invita Simon à s'asseoir dans son cabinet, et lui adressa quelques mots de douloureuse et sympathique bienvenue. Homme de bonne compagnie, l'ancien curé de Longueil avait gardé du séminaire une onction toute sacerdotale. Son parler était doux, son lan-

gage plein de retenue, ses menaces même s'exprimaient avec mansuétude, et ses plaisanteries, parfois quelque peu grasses, ne sentaient ni le cynique, ni le mécréant. L'aimable défroqué eut bien vite conquis le cœur du prévenu. Sans faire la moindre allusion à l'histoire des libelles, l'excellent Desmarets entretint le général de ses affaires privées.... Oh! il les connaissait bien. Il savait le désintéressement, l'existence vertueuse de ce dernier Romain; il savait aussi ses embarras d'argent. Tout récemment encore un infâme banquier n'avait-il pas emporté les pauvres économies de ce brave militaire? Oui : une scélératesse!... Et la bouche mielleuse déplorait ce trou fait à la lune et s'indignait contre le banqueroutier. Le naïf Simon répliquait, donnait en plein dans le panneau, ne comprenait pas qu'on lui faisait d'avance avouer sa misère, pour lui poser ensuite cette question : « Qui donc vous a fourni l'argent nécessaire à votre complot? » Non; et il trouvait ce Desmarets « bon et humain, loyal et généreux ». Au reste, les astuces de Fouché allaient rendre superflue une gredinerie savamment amorcée.... Mais déjà l'huissier était de retour, et priait le général de vouloir bien le suivre : l'affable Desmarets daigna guider lui-même son nouveau client, au long des marronniers en fleurs et des pelouses odorantes.

Fouché cependant avait pris lecture de la « déclaration », et soudain, l'inquiétude qui le tour-

mentait, depuis un mois, s'était dissipée. Simon n'accusait que soi-même!... Mais alors que devenait l'entreprise formidable, cette conjuration préparée au profit de Moreau ou de Bernadotte, cette affaire inconnue où peut-être il se trouvait compromis lui-même? Plus rien n'en subsistait, qu'un coup de tête imbécile, qu'une entreprise d'halluciné! Rassuré désormais, Fouché pouvait donc recouvrer son audace, reprendre l'offensive, et triompher de ses rivaux. Avec quel placide et narquois sourire allait-il, dès demain, dire à Bonaparte : « Eh bien, Général Consul, vous avais-je trompé? Une vétille, cette affaire des libelles! Méfiez-vous de vos agents secrets, du Dossonville et de sa séquelle : ils escroquent votre argent. Ces drôles inventent des complots pour les découvrir... ».

Ils se connaissaient, de vieille date, les deux jacobins, — l'homme de police et l'homme d'épée — et même, semble-t-il, entretenaient de fréquentes relations : rapports, peut-être, de franc-maçonnerie.... A l'entrée du général qu'accompagnait le serviable Desmarets, le ministre se leva, souriant et les mains tendues. Tous trois, durant quelques minutes, échangèrent d'insignifiants propos, puis le chef de division se retira discrètement : il laissait, seul à seul, les deux amis.

Que se passa-t-il en ce tête-à-tête? Simon prononça-t-il le nom de Bernadotte? Continua-t-il plutôt à déclarer qu'il était seul coupable? Aucun document ne nous renseigne à cet égard. Un fait,

cependant, apparaît bien certain : le ministre engagea vivement le général à ne compromettre personne. Il lui démontra qu'avec un personnage aussi méfiant que Bonaparte, l'apparence d'une simple « incartade » serait moins dangereuse que l'aveu d'un complot : le rancunier Consul pardonnerait plus facilement une sottise impuissante qu'un périlleux attentat contre son pouvoir. Simon devait donc, devant le magistrat instructeur, calculer ses paroles et s'en montrer avare; même il ferait bien d'écrire à celui qu'il avait outragé, d'invoquer pour excuse le délire de la fièvre, et d'implorer sa clémence. L'ami écouta le conseil de l'ami, et fut convaincu.... Ce jour-là, de sa voix aphone, insinuante et très douce, l'homme à la pâle figure, aux lèvres pincées, aux yeux injectés de sang, enjôla, comme à l'ordinaire. Il marmonna, bénin, câlin, félin. « Ce cher Simon, ce pauvre général! Il allait traverser le Temple, mais sans y séjourner. On saurait adoucir pour lui toutes les rigueurs des règlements. Je désire, mon bon ami, *vous traiter comme un frère....* » Comme un frère! Et le crédule franc-maçon se sentit rassuré....

Mais il n'est si cordial entretien qui ne doive finir, si tendre compagnon dont il ne faille se séparer! Le cœur navré de tristesse, Fouché ordonna donc qu'on emmenât ce « frère » à la maison du Temple. Quelques heures plus tard, le concierge Fauconnier, un citoyen réjoui et bon vivant, dressait l'écrou

du nommé Édouard-François Simon, accusé de manœuvres contre la sûreté de l'État[1].

La geôle où Fauconnier fit conduire le nouvel arrivant était bien l'une des plus tristes morgues de la dolente cité du Temple. Tout formait, d'ailleurs, un surprenant contraste dans cette maison dite de Justice. Ici, des chambres spacieuses où le pensionnaire privilégié, — un « mouton », d'habitude, — recevait des visites, tenait des assemblées, offrait dîners et collations; là, au contraire, de vermineux taudis, pratiqués au ras du sol ou perchés vers le ciel, et que, seul, franchissait un guichetier. Appartement pour le malin qui savait « manger le morceau », mais cabanon pour l'imbécile qui s'obstinait dans le silence!

D'ordinaire, les détenus réputés dangereux étaient enfermés sous les combles, en d'étroites logettes, glacières lorsque soufflait la bise de nivôse, fournaises quand les mordait la canicule de thermidor.... Ce fut dans un de ces réduits qu'on verrouilla Simon, et tout d'abord, l'ami du ministre s'étonna. « Un trou où l'on ne respire qu'à peine! »... le citoyen concierge n'avait donc pas compris ses instructions!... Le lendemain, sa mé-

1. Cette expression : *comme un frère*, est si bizarre qu'on serait tenté de croire qu'en 1802, Fouché se trouvait affilié lui-même à la franc-maçonnerie.



chante humeur s'accrut encore. A l'heure où les prisonniers descendirent au préau, sa porte demeura close : on l'avait oublié, ou plutôt on le tenait strictement au secret....

Dans l'après-midi de ce jour, il comparut devant le citoyen Fardel, « magistrat de sûreté ». Ce Pierre Fardel était un homme de moralité douteuse, une façon de bandit judiciaire que le tribunal de Versailles, condamna, plus tard, pour escroquerie. Mais, souple, dextre, et très retors, il s'était fait l'âme damnée du ministre de la Police. L'interrogatoire eut lieu dans l'enclos même du Temple. Fardel avait préparé d'avance son questionnaire ; il reprit un à un les aveux consignés dans la « déclaration », mais se garda bien de poser d'embarrassantes demandes, ni surtout de nommer Bernadotte. Simon confirma son dire, puis on le réintégra dans sa cellule....

Et cinq jours s'écoulèrent, sans apporter aucun changement à ce régime. Surpris et se conformant alors aux conseils affectueux de Fouché, le détenu se décida d'écrire au Premier Consul. Sa lettre, curieuse, et fort importante, ne manque ni de dignité, ni d'éloquence émue; elle nous fait aussi connaître l'ingénuité du personnage :

Mon général,

Entraîné par un mouvement de mauvaise humeur, ou plutôt par une fatalité que je ne puis encore concevoir, je me suis rendu coupable d'une grande faute. Oubliant et mes services passés et les récompenses glorieuses que j'en

ai reçues, je n'ai pas craint d'attirer sur moi la haine de tous les hommes raisonnables en provoquant l'armée à l'insurrection. Revenu depuis lors à moi-même, j'ai réfléchi aux conséquences affreuses qui pouvaient être le résultat de cet acte de folie, et je n'ai pas balancé à provoquer la juste punition qu'il mérite, en me faisant connaître. J'ai pensé que la franchise de ma conduite, en calmant les craintes du gouvernement sur les causes et le but de mon inconséquence, devait détruire les soupçons qu'il aurait pu concevoir sur des personnes qui sont restées étrangères à mon entreprise. Mon action ne tient à aucun complot et n'a aucune ramification. Je vous certifie sur tout ce que l'honneur a de plus sacré que je n'y ai été porté par aucune personne, ni au-dessus, ni au-dessous de moi. J'ai pu ne connaître qu'un parti, celui de la République, mais je ne suis pas homme à me sacrifier inutilement pour servir des chefs trop faibles pour s'exposer eux-mêmes. Nul ne m'a donc engagé à faire ce que j'ai fait; mais je fus entraîné par l'amour de la Liberté que je croyais compromise et peut-être plus encore par le délire d'une fièvre ardente.... Le Premier Consul est trop juste, le général Bonaparte est trop grand pour ne pas alléger les souffrances d'un coupable qui se repent, et qui est déjà assez puni par ses remords.

Cette supplique reproduisait, on le voit, les grands mots qu'avait entendus Mounier. Un billet adressé au ministre de la Police, mais destiné surtout à Bonaparte, accentua davantage le mensonger système de défense; sa redondante énergie dut vraiment paraître suspecte à l'ombrageux Consul :

... Je sais que le Gouvernement aura peine à croire que j'ai été assez fou ou assez osé pour agir de mon propre mouvement, sans l'instigation de personne et sans plan concerté; mais cela n'en est pas moins l'exacte vérité. Il n'y a personne sous le rideau; je ne suis pas une victime qui se dévoue pour les autres.

Ces lettres écrites, le reclus attendit. Peut-être espérait-il un dédaigneux pardon; mais il ne reçut aucune réponse, et sa mise au secret fut durement maintenue. Le malheureux comprit alors qu'on l'avait joué. Redoutant quelque indiscrète conversation avec les autres prisonniers, l'ami Fouché confinait le camarade en un rigoureux isolement. On était au cœur de l'été et les souffrances de Simon devinrent intolérables. L'ardent soleil de thermidor criblait de ses brûlures la haute et fétide soupente où s'agitait ce supplicié; les fenêtres cadenassées n'y laissaient pas même pénétrer la fraîcheur du soir. « Ah! gémissait le misérable, si je pouvais, au moins, respirer un peu d'air, à l'heure où les détenus ont quitté le préau! »

Déjà souffrant à son départ de Rennes, il tomba gravement malade. Alors, ses requêtes au Premier Consul se multiplièrent, larmoyantes, lamentables. Il n'y parlait plus de République, ni de Liberté, mais de sa famille, de son épouse, de son enfant, de sa sœur, et de leur commune détresse : « Au nom de l'humanité, au nom de votre gloire, mon général, laissez-vous fléchir! Huit pauvres créatures n'ont que moi pour les faire vivre. Que vont-elles devenir, si je leur fais défaut? » L'énervement de la solitude, la crainte de l'inconnu, l'épouvante de l'avenir avaient eu vite raison de ce dernier Romain!...

En même temps, il harcelait Desmarets aussi bien que Fouché d'objurgations où se mêlaient de timides reproches : « L'humanité ne peut être incom-

patible avec les devoirs de votre place ! J'invoque donc vos sentiments de *loyauté*.... J'écris aujourd'hui pour la quatrième fois au ministre; et je réclame l'exécution de la promesse qu'il m'a faite *de me traiter comme son frère...* ». Un autre billet à Fouché mérite surtout d'être reproduit, car il révèle, à mots couverts, la raison de cette lugubre comédie : « J'ai encore l'honneur de vous adresser une lettre pour le Premier Consul. Je n'entrerai dans aucune explication sur son contenu; mais vous saurez parfaitement en *juger et en apprécier le motif et la valeur*. C'est, je crois, le moment de me servir *comme un frère* ».

Et toujours aucune réponse, encore et toujours la torture de l'isolement! Enfin, après cinquante jours d'un pareil enfer, quelques bruits du dehors parvinrent au prisonnier : sa femme était tombée malade, la ruine venait de s'abattre sur sa maison, les huissiers avaient saisi ses meubles et faisaient vendre jusqu'à son uniforme. Mais une nouvelle, plus navrante encore, jeta le désespoir dans le cœur de cet homme réduit aux abois. Le général Édouard Simon était destitué; on allait le conduire, de brigade en brigade, à l'île d'Oléron; là on l'enfermerait dans une citadelle avec les prisonniers de droit commun, escarpes ou assassins, et bientôt une frégate le devait déporter à Cayenne....

Sévices abominables, vengeance indigne de Bonaparte, — mais Chausseblanche avait parlé, et, à Rennes, venait d'éclater une révolte militaire.

VI

Les révélations de Chausseblanche.

Chausseblanche avait parlé, recouvrant enfin la mémoire. Tout en geignant sur sa misère, il dénonçait maintenant, et il accusait. Ses révélations étaient importantes, avec une spécieuse apparence de franchise et de vérité. Alors qu'en sa logette du Temple, Simon dûment stylé écrivait à Bonaparte : « Moi seul je fus coupable! » son complice disait à Mounier : « Le chef d'état-major n'a fait qu'exécuter des ordres.... » Voici donc ce que racontait l'imprimeur, et ses aveux, complétés plus tard par d'autres récits, nous donnent peut-être le mot de l'énigme.

Dans les premiers jour du mois de floréal, le chef de la 82e demi-brigade, Pinoteau, était parti brusquement pour Paris. Son absence avait duré plusieurs semaines, puis il était revenu à Rennes, en proie à la plus vive exaltation. Pendant son voyage, ce colonel avait reçu les instructions de Bernadotte,

un programme à faire exécuter par son régiment. « On comptait beaucoup, affirma Chausseblanche, sur plusieurs chefs de corps. » A Paris se tenait en permanence « un comité des généraux les plus estimés », et Bernadotte, pour sa part, avait assumé la tâche de faire insurger son armée de l'Ouest....

Le plan des conspirateurs était machiné comme un mélodrame, avec prologue, actes à péripéties, dénouement tragique. Tout d'abord, le chef d'état-major Simon, très populaire parmi les officiers, devait par une adresse les inciter à la rébellion. Bertrand, simple intermédiaire, avait donc remis les *Appels* à Chausseblanche, promis à l'imprimeur une provision de quinze cents francs, et bientôt, trois mille placards étaient partis, emportés par les diligences. Simple préparation au demeurant, et début de la tragédie : Pinoteau s'était chargé d'ouvrir l'action....

A un signal venu de Paris, il faisait battre la générale, rassemblait sa demi-brigade dans le Champ-de-Mars, y proclamait la déchéance des Consuls, aux cris enthousiastes de : « Vive Moreau! » Aussitôt d'autres régiments se hâtaient d'accourir, et Simon entrait de nouveau en scène. Dirigés par lui, les soldats envahissaient la préfecture, faisaient la rafle des caisses publiques, puis se mettaient en marche vers Paris. Là, « une révolution en grand » était préparée : insurrection des troupes de ligne, pillage du Trésor, attaque des Tuileries, déposition du Premier Consul....

— Avait-on dessein de le mettre à mort? interrogea Mounier.

— On n'a parlé de tuer personne.

Dans une déclaration écrite, Chausseblanche se montra plus affirmatif encore : la distribution des libelles « faisait partie d'une mesure générale », adoptée pour la France entière. A Paris, « le comité des généraux » s'était engagé « à faire le coup de main », puis à proclamer un gouvernement nouveau.... « Lequel? » Et Chausseblanche, très convaincu : « La Convention. »

Malgré son exagération évidente et ses apparences romanesques, un tel récit n'était pas que mensonge ou billevesées d'un cerveau jacobin. Il corroborait étrangement les rapports de l'agent Dossonville et les projets d'assassinat prêtés à Donnadieu : la dénonciation du capitaine Maffran s'y trouvait non moins confirmée. Tout semblait donc accuser Bernadotte : les noms d'Édouard Simon, de Pinoteau, du vaguemestre, ses amis ou ses agents secrets; sa requête au Consul pour maintenir à Rennes la 82e, et jusqu'à cette provision de quinze cents francs promise au besogneux Chausseblanche. Qui donc, en ces jours où l'argent était rare, aurait pu octroyer pareille largesse?

Une question, toutefois, devait être posée au révélateur. Comment lui, pauvre hère sans importance politique, avait-il eu connaissance de pareils secrets? Sa réponse fut péremptoire : « Lorsque Bertrand me présenta les libelles, je refusai d'abord

de les composer : j'avais peur. Alors, il me fit connaître les *ordres de Paris*... ».

Mais interrogé à son tour le vaguemestre se récria : « Chausse-blanche racontait des sornettes; il mentait. Quinze cents francs, le prix de son impression? Allons donc! On lui en avait remis cent vingt ». — « Simple acompte, ripostait le bonhomme.... Au surplus, que le préfet me laisse conférer avec mon complice; je saurai le faire jaser. »

Mounier se passionnait à présent pour cette affaire; peut-être allait-il l'éclaircir, quand brusquement il dut interrompre son enquête. Fouché lui ordonnait derechef d'expédier à Paris les deux détenus, et, bien à contre-cœur, le préfet obéit.... Mais tandis que, livrant le secret de l'intrigue, le maupiteux Chausseblanche accusait Bernadotte, des cris de : *A bas Bonaparte!* éveillaient, à Rennes, le silence consterné de la ville, et emplissaient de mutinerie la caserne de Saint-Cyr.

VII

La mort d'un régiment.

Le samedi, 7 messidor, vers les cinq heures du soir, un courrier apporta au général Delaborde un arrêté consulaire à faire exécuter sur-le-champ. Quatre demi-brigades, — une division entière, — tenant garnison à Rennes ou dans les alentours, devaient sans retard évacuer la Bretagne. Bonaparte dispersait au loin les derniers débris de l'armée jacobine, et, visée spécialement, la 82[e] allait être dirigée sur Brest. Selon toute apparence, elle n'y séjournerait pas longtemps. Les plus rigoureuses mesures étaient prescrites contre ce régiment, pour « y prévenir la désertion et réprimer l'indiscipline » : départ dans les quarante-huit heures, étapes doublées, cantonnement hors des remparts de Brest; on avait peur qu'il ne contaminât la ville.

Fort contrarié, même inquiet, le général Delaborde fit appeler aussitôt le chef de la 82[e], et lui

enjoignit de se préparer à partir. Le colonel se retira, navré.... Bien qu'à la date du 26 juin Chausseblanche ne l'eût pas accusé encore, Pinoteau, depuis l'arrestation de son ami Simon, avait perdu toute volonté. Sans formuler la moindre observation, il courut au quartier Saint-Cyr, et convoqua ses officiers.

Déjà le bruit s'était répandu en ville qu'on allait « transporter » la 82[e] : le Corse la détestait et la voulait anéantir. Commandants, capitaines, lieutenants, — beaucoup d'entre eux étaient mariés, — accoururent à la caserne et entourèrent leur colonel. En proie à une colère désespérée, ils l'interpellaient et réclamaient des explications. Pinoteau s'efforçait en vain de les calmer; mais des imprécations lui coupaient la parole....

— Pourquoi cette émotion? On nous envoie seuement à Brest.

— Mensonge! on va nous embarquer : on nous déporte!...

Et durant ces colloques, l'agitation se propageait dans les chambrées. Harangués par leurs sergents, les soldats criaient et menaient grand tapage. Bientôt, des pancartes furent collées contre les murailles : *Mort à Bonaparte! Vive Moreau!...* un commencement de sédition.

Ahuri, ne sachant que répondre et n'osant réprimer, Pinoteau se hâta de regagner son logis : une vingtaine d'officiers l'y rejoignirent. S'excitant à l'envi, ils suppliaient leur chef de vouloir, d'oser,

d'agir; l'heure des résolutions avait sonné : mieux valait tomber sous une balle que d'attraper la fièvre jaune, de crever dans une ambulance! Le commandant Müller, un grand diable d'Alsacien, répétait, enragé, qu'il fallait rassembler les soldats, déployer le drapeau, et tenter un coup de chien.... Mais soudain, et tandis que ces propos allaient s'exaspérant, une nouvelle arriva qui calma net toute cette effervescence. On annonça que plusieurs camarades refusaient leur concours, même, qu'ils signaient une pétition injurieuse pour leur colonel. Les exaltés se dispersèrent aussitôt.... Alors, demeuré seul et se croyant perdu, Pinoteau fut pris d'une dernière défaillance : il écrivit au général Delaborde une lettre piteuse et désolée, lui envoyant sa démission.

Un acte de honteuse félonie venait de s'accomplir. Tandis qu'autour de l'indécis Pinoteau une vingtaine de mutins déclamaient, impuissants, d'autres, épouvantés, dénonçaient leurs desseins, et demandaient l'arrestation du colonel. L'instigateur de cette manœuvre était le neveu du président Treilhard, ce jeune commandant Couloumy dont nous avons parlé déjà, au début de notre récit. Nul jacobin, cependant, n'avait paru brûler de plus d'ardeur républicaine; naguère encore, sa juvénile exaltation effarouchait jusqu'à ses camarades. Oui, mais voici qu'une occasion se présentait pour lui de devenir chef de brigade, et aussitôt adieu le projet de « marcher sur Paris, baïonnettes en avant »,

le dessein « d'enfoncer le poignard au sein du tyran corse! » Ah, l'Avancement, quel tentateur de la Vertu!...

Toute la nuit, le commandant avait donc couru par la ville, réveillant maints officiers, les exhortant à se soumettre, et les endoctrinant. « Offrons au Consul, pour victimes expiatoires, Pinoteau et Müller; nous éviterons ainsi la déportation! » En même temps, il leur faisait signer une requête à Bonaparte. Couloumy avait obtenu, par ce moyen un certain nombre d'adhérents, et, quand le jour fut levé, il se présenta, escorté de quelques amis, à l'hôtel de la division. Mais il y fut très mal reçu. Le grincheux Delaborde était un honnête homme; il s'indigna contre ces militaires qui se transformaient en délateurs, s'empara de leur supplique, puis les congédia brutalement.

Le lendemain, dimanche 8 messidor, fut pour le préfet d'Ille-et-Vilaine une journée de fortes émotions.

Les troupes n'avaient pas même été consignées, et, de bonne heure, les soldats de la 82e se répandirent en ville. Le chapeau campé sur l'oreille, la main posée sur le briquet, ils vaguèrent par les rues, très provocants. La bonne amie ou la grivoise, le chasseur, le dragon, le canonnier, le vétéran leur donnaient conduite, et avec eux faisaient bacchanale. « Quand se reverrait-on? En l'an quarante ou dans le mois aux quatre décadis!... Gredin de

petit Corse! » On s'attabla dans les cabarets, et l'on y ripailla; le vin et le cidre coulèrent, le pousse-café et la rincette; puis, entre la bouteille et le pichet, on s'échauffa : *A bas Bonaparte! Vive Moreau!...*

Chez les traiteurs et dans les tabagies, pareille animation; le bourgeois jacobin se mêlant aux officiers politiquait et protestait : *A bas Bonaparte! Vive Moreau!* — le refrain de leurs colères. Bientôt, des faits plus graves se produisirent. A la tombée de la nuit, des affiches séditieuses furent collées dans les faubourgs : *Guerre à mort à Bonaparte! Vive Moreau!* Mais le préfet, averti, dépêcha des gendarmes; ils arrachèrent les pancartes, empoignèrent quelques turbulents, et tout rentra dans l'ordre, le silence, la morne solitude.

Durant la journée du lundi, la 82e demeura consignée : le général Delaborde devait la passer en revue de départ. Mais, derrière les portes closes du quartier, l'agitation se continuait; deux groupes ennemis s'étaient formés : d'un côté, Couloumy et ses adhérents; de l'autre, les fidèles de Pinoteau et du vieux Müller. On se racontait que le colonel et le commandant, mis aux arrêts forcés, n'avaient pas encore quitté Rennes; mais l'ordre allait venir de les diriger sur Paris, puis de les torturer dans un cachot du Temple. Parmi leurs partisans, beaucoup s'indignaient, parlaient de vengeance, annonçaient des représailles : « Non, l'infâme Couloumy ne

commanderait pas la demi-brigade! Il avait dénoncé : on le dénoncerait à son tour. » D'un groupe à l'autre, on se provoquait du regard, on se menaçait du geste; ici le capitaine Lelidec, et là le capitaine Chartran, les deux rivaux, chefs de coterie : un régiment en décomposition.... Mais tout à coup, roulement de tambours, et : « garde à vous! » Delaborde pénétrait dans la caserne.

— *Vive le Premier Consul!* clama-t-il, agitant son épée.

Dans les rangs, silence ou murmures.... Alors, et avec lenteur, le général parcourut le front de bandière des bataillons. Par saccades, il s'arrêtait devant quelque troupier et l'apostrophait :

— Pourquoi ne cries-tu pas *Vive Bonaparte?* Serait-ce le chef de brigade qui t'a donné cette consigne?

Interdit, l'homme se taisait ou répondait par un non timide.

— Allons, sois franc! Le chef Pinoteau a-t-il voulu, oui ou non, vous faire insurger?

Tous les soldats protestèrent : « Des calomnies! Le chef était loyal, incapable de trahison! »

— Bien, bien!... *Vive Bonaparte!*

Delaborde se retira mécontent.... Mauvaise clique, brebis galeuses, qu'il fallait abattre au plus vite!

Enfin, le mardi 29 juin, dès l'aube naissante, les portes du quartier Saint-Cyr furent ouvertes, et la

82e en sortit : le chef de bataillon Couloumy la commandait. A cette heure matinale, ouvriers et bourgeois, chacun dormait encore; aucune acclamation ne salua donc la demi-brigade que ses amis de Rennes ne devaient plus revoir....

Elle obliqua par le flanc droit, et s'engagea sur cet interminable « ruban de queue » dont les onduleuses bosselures, par la plaine et par les coteaux, s'allongent vers l'Atlantique.... Et les dures étapes commencèrent, — des étapes doublées, — sous les morsures du soleil estival, sur la route poussiéreuse, tantôt au long des borderies qu'enserrent les haies fleuronnantes, tantôt à travers la friche et les diaprures de ses bruyères. Pas de *Marseillaise*, moins encore de *Chanson de la Pelle* : le soldat se traînait morne et soucieux, vers l'inconnu de sa déportation....

A Saint-Brieuc, toutefois, un incident comique égaya la monotonie du voyage : des gendarmes s'emparèrent du triomphant Couloumy. Ses adversaires avaient tenu parole; le délateur venait, à son tour, d'être dénoncé, et le général Delaborde lui appliquait la loi du talion. Puis, la demi-brigade se remit en marche. Un simple capitaine la commandait, à présent; et derrière elle cheminait un espion de police qu'avait dépêché le préfet d'Ille-et-Vilaine. Cet homme, d'ailleurs, ne put signaler aucun « propos dangereux », car, officiers et soldats, chacun se taisait : la rébellion était matée....

D'étape en étape, on atteignit Brest, et là com-

mença vraiment la « grande misère ». La 82e, telle qu'une pestiférée, fut maintenue hors de la ville, et, pour l'épurer, on y préleva quatre cents hommes. Ceux-là, meneurs ou mauvaises têtes, on les dépêcha sur Saint-Domingue, et, quelques mois plus tard, le surplus des maudits fut embarqué pour la Martinique.

Alors, un long martyre, une agonie désespérée, la mort!...

Bientôt, la guerre recommença et, de nouveau, fit rage : John Bull et ce « damné Bony » avaient repris leur duel interrompu. Les *men of war*, les grands vaisseaux battant pavillon blanc à croix rouge, barrèrent d'abord les rives de France, puis captivèrent tout l'Océan : les garnisons de nos Antilles ne purent donc se renouveler. Aucune relève de classe; point d'apports de conscrits.... Pour les abandonnés de là 82e, le régiment était devenu le village lointain et la famille absente.

Ils casernaient encore à la Martinique, résignés et bien affaiblis, lorsqu'en 1809 les Anglais firent irruption dans l'anse du Carénage. Le 1er et le 2 février, se livra, sur la pente des mornes, entre les deux ruisselets qui ceinturent Fort-de-France, une série de sanglants combats.... *Vive l'Empereur!* C'était maintenant le cri de nos batailles, et déjà le 82e n'en connaissait plus d'autre. On vit s'accomplir, ces jours-là, un acte de vaillance, à peine

mentionné de l'histoire, et que la capricieuse légende n'a jamais célébré. Malade, et grelottant la fièvre, le colonel du régiment, Jacques Montfort, se fit porter dans un hamac, pour avoir sa part de mitraille. Ces jours-là aussi, le pauvre « Mayençais » et le jacobin expiateur, déportés sans espoir de retour, firent superbement leur devoir... : « Soldats de la patrie! » comme leur avait crié Simon....

Beaucoup de ces vétérans, héros de nos victoires, tombèrent troués par les balles, sur les escarpements du Fort Desaix. Mais les *marines* étaient nombreux; les rares défenseurs de la place furent écrasés. L'Anglais enleva ce qui restait encore de la 82e, et le déposa sur ses pontons. Les souffrances y furent atroces.... Nul n'ignore quelle sorte de torture et de mort inglorieuse nos prisonniers français trouvèrent dans « les bonnes vieilles murailles de bois » qui protégeaient alors « la bonne vieille Angleterre », en ces basses batteries enfoncées dans les puanteurs de la Meadway, au ras des fanges mouvantes, et derrière des sabords grillagés comme des cages, — l'unique séjour que voulut accorder aux vaincus de ses combats la conscience monstrueuse d'un peuple sans pitié....

Des quinze cents hommes qui, en 1802, composaient la misérable 82e, combien purent, à la paix, retrouver « la douceur » de cette France dont ils étaient, hélas! complètement oubliés?

ÉPILOGUE

... Et brusquement, l'instruction de l'affaire fut interrompue. Par trois millions cinq cent soixante-huit mille suffrages, la Nation venait de « nommer Consul à vie Napoléon Bonaparte »; le mot de République n'était plus rien qu'un mot, qu'une formule dérisoire; après dix ans de liberté convulsive, « la confiance, l'amour, l'admiration du peuple français » réclamaient impérieusement la dictature. Maître absolu de l'État, monté déjà sur les premiers degrés d'un trône, n'étant séparé du manteau impérial que par l'hésitation de sa volonté, le nouveau César crut habile de s'épargner le péril d'un scandale. L'arrestation de Moreau ou celle de Bernadotte aurait produit un dangereux éclat; la poursuite du complot des libelles fut donc abandonnée. Dissimulant, feignant même d'ignorer, Napoléon affecta de croire aux aveux qu'avait prodigués Simon. L'*Adresse aux armées*, l'*Appel aux soldats de la Patrie*, devinrent officiellement une misérable

« incartade », des « actes du délire », la divagation de la « fièvre chaude »....

C'était sage et prudent à la fois. Alors que, du Rhin aux Pyrénées, des Alpes à l'Atlantique, tout un peuple idolâtre acclamait son idole, — un procès politique aurait jeté dans le concert une note trop discordante. Fallait-il que cette France, préparée au despotisme par la licence de la liberté, apprît soudain que son dieu des batailles n'était pas adoré des soldats, et qu'il se rencontrait des généraux pour lui dénier tout génie militaire, et contester jusqu'à ses victoires? Mieux valait le silence, et le silence se fit; la conjuration mystérieuse rentra dans son mystère.

Affichant le dédain des offenses, Napoléon qui, d'ordinaire, ne les pardonnait pas, crut se devoir à soi-même d'être clément. Aucun des cabaleurs ne fut sérieusement inquiété....

Auguste Rapatel sortit du Temple, pour demeurer, à Nantes, en simple surveillance.... Il s'y maria.... Mais bientôt pardonné, et du reste, cavalier intrépide, il gagna rapidement des grades : chef d'escadron, major, aide de camp du roi Joseph, colonel... : clémence impériale, — peut-être aussi reconnaissance! Plus tard, le voulant croire un royaliste, la Restauration combla de ses faveurs cet officier; du jeune ami de Moreau elle fit un chevalier de Saint-Louis, un maréchal de camp, un baron. Ainsi chargé d'honneurs, le général Auguste

Rapatel vécut longtemps. Il put voir, en ce bizarre pays de France où vivants et morts vont si vite, se succéder trois gouvernements, et, tour à tour les appréciant, les servit tour à tour, — très habile homme, à une époque féconde en habiles gens.

Armand Pinoteau ne subit pas, non plus, un trop cruel supplice. Incarcéré d'abord au Temple, et destitué de son grade, il recouvra sa liberté, et fut envoyé en surveillance à Ruffec, son pays natal. Mais il comptait dans l'armée impériale de nombreux amis; Louis Bonaparte intercéda auprès de son frère, et Napoléon se laissa fléchir. En 1808, le colonel reprit ses fonctions dans un état-major des armées d'Espagne. Blessé à Busaco, il devint général de brigade, puis, durant les Cent Jours, fut créé baron de l'Empire. Le conspirateur jacobin de l'an X s'était, du reste, transformé en un ardent bonapartiste. Les rapports policiers de la Restauration signalent « ce fils d'avoué » comme un fidèle de Buonaparte, favorable à l'Usurpateur, et « portant au fond du cœur l'aigle et la cocarde tricolore ». Chargé de tant de méfaits, Pinoteau fut envoyé « en exil » à La Rochelle. Le Gouvernement de Juillet lui restitua son commandement, et il mourut maréchal de camp, en 1834. Son nom est resté populaire au pays des Charentes, et les biographes de ce brave à l'âme si débile n'ont voulu connaître de lui que ses quatorze campagnes, et les deux blessures, stigmates de gloire, qu'il reçut faisant face à l'Anglais.

L'imprimeur Chausseblanche fut écroué, lui aussi, dans un cachot du Temple. Là, toujours lamentable, il larmoya, implorant Fouché « magistrat sensible et bon »; mais, en dépit des épithètes, Fouché le fit conduire au château d'Oléron : le crève-misère savait trop de choses, et ne pouvait brider sa langue. De ses jambes goutteuses, et mené à la chaîne, Chausseblanche parcourut donc les dures étapes que suivirent alors tant de condamnés politiques. Aucun puissant du jour n'élevant la voix pour ce chétif, on l'oublia dans la citadelle. Durant dix-neuf mois, il y fut détenu, parmi les voleurs et les malandrins, laissant mère, épouse, enfants dans une atroce misère : certes, ce n'était pas là ce que lui avait promis Mounier, autre « magistrat tutélaire ». Enfin, après bien des souffrances, le vieil homme fut rendu à sa famille, à son labeur, à sa débine : il continua de vivre en l'indigence, et mourut misérable.... Un pauvre hère!

Le vaguemestre François Bertrand fut condamné à la déportation. Son nom figure sur une liste dressée au mois de brumaire an XII; c'est un des treize « individus dont le Premier Consul a ordonné l'embarquement ». En marge de ce nom, le ministre de la Justice, Régnier, a libellé cette suggestive observation : « Auteur d'écrits séditieux dont le but était d'insurger l'armée, et de *provoquer à l'assassinat du premier Consul*. Instruit et intelligent, pourrait être employé militairement ». Fut-il vrai-

ment déporté? Non, sans doute; aucun Bertrand n'est mentionné parmi les jacobins que la frégate *Cybèle* déposa dans les palétuveraies de la Guyane; on perd sa trace, et son dossier, toujours énigmatique, s'arrête au mois d'août 1802. Selon toute apparence, il fut « employé », mais non « militairement » : sorti de la police, il y rentra.... Au surplus, ce jovial personnage ne put disparaître sans accomplir une plaisanterie suprême, et l'objet de sa nasarde fut encore Bonaparte. Très ferré sur l'*Almanach de Liège*, cet homme littéraire écrivit donc à son tyran : « Bertrand, sous-lieutenant, à Bonaparte, Premier Consul. — Vous êtes déjà Charlemagne, faites de moi un autre Renaud, par intérêt pour votre gloire ».... On en fit plutôt, croyons-nous, un mouchard.

Quant au général Simon, sa destinée fut vraiment douloureuse....

Destitué, et, comme Bertrand, condamné à la « guillotine sèche » de Cayenne, on l'expédia d'abord à l'île d'Oléron. Le ministre de la Police ne lui accorda pas même un officier de gendarmerie pour l'y conduire, et le soldat, héros de maintes campagnes, dut s'acheminer, de brigade en brigade, pareil à un malfaiteur.... « Je désire vous traiter comme un frère », lui avait dit Fouché....

Durant quinze mois, il fut parqué dans la citadelle parmi les condamnés de droit commun. Sous cet opprobre, sa fierté se réveilla, et cette âme, un instant affaissée, ressentit un sursaut de révolte :

« J'ai pu errer en politique, écrivit-il à Bonaparte; mais je n'ai point forfait aux lois de l'honneur, de la délicatesse, de la probité.... Vous avez voulu me punir, vous ne sauriez prétendre me déshonorer ». On allait l'embarquer sur la *Cybèle*, quand l'ordre arriva brusquement de surseoir à son départ. Fouché n'était plus ministre, et un honnête homme, Régnier, dirigeait la police. Le Grand Juge trouva-t-il dans ses dossiers la preuve que Simon s'était, par fanfaronnade ou par dévouement, offert en victime expiatoire? C'est possible, probable même, — car aussitôt la persécution cessa. Placé en simple surveillance, le général fut réintégré dans son grade avec le traitement de réforme....

Il demeura ainsi, dans son pays de Champagne, jusqu'au jour où, la guerre sévissant partout, Napoléon eut besoin d'hommes pour ses grandes hécatombes. Le canon grondait en les sierras d'Espagne, Édouard Simon reçut l'ordre d'y aller; il partit, et bientôt la faveur impériale faisait du jacobin dompté un baron de l'Empire. Il n'avait pas encore quarante ans, et déjà se reprenait aux longs espoirs, aux vastes ambitions, quand soudain tout s'effondra sous la mitraille....

Tombé de cheval, la face trouée par deux blessures, dans les ravines de Busaco, il fut ramassé par le vainqueur, et parqué dans un « cantonnement ». Dès lors, la malchance de cet homme devint de l'infortune. Rentré en France, sous la Restauration, mais dédaigné comme déjà trop

vieux, et molesté pour son « anarchisme », — pendant douze années, il sollicita, quémanda, se désespéra en vain. Très pauvre et chargé de famille, les seules batailles qu'il livrait maintenant étaient contre l'huissier et le garde de commerce : son Temple se nommait la prison pour dettes. Le dossier du famélique Simon porte un accablant témoignage contre ce gouvernement de 1815, qui marchanda l'aumône aux mutilés de nos batailles, et ne sut pas s'honorer en honorant la France....

Enfin, au moins d'avril 1827, la mort vint mettre un terme à cette destinée tragique : le doyen des généraux expira sous l'étreinte de la plus navrante des misères.... Les balles anglaises qui avaient jeté, sanglant, Édouard Simon sur les bruyères de Busaco, eussent mieux fait de le tuer tout entier.

Mais si les acteurs du bizarre imbroglio se virent malmenés un moment, l'auteur, dissimulé dans la coulisse, renia impudemment son œuvre. La conduite que tint le rusé Bernadotte fut plus comique encore que la sournoise intrigue de sa comédie. Brusquement il partit pour Plombières, oubliant dans sa fuite Pinoteau et Simon, Marbot et Fourcart, emprisonnés à cause de lui. Et, tandis que ces officiers se morfondaient sous les verrous, leur général humait, en pleine tranquillité, les senteurs de la Vosge, et se plongeait dans les piscines : une magnifique indifférence....

Joseph, durant ce temps, intercédait pour son

beau-frère, et l'époux de Désirée Clary put se croire pardonné. Il se trompait. A son retour, rebuffades et sorties violentes recommencèrent; Bonaparte ne voulait sévir, mais il mortifiait. Redoutant toutefois un dénouement fâcheux, Bernadotte fit mine de s'esquiver; au mois de septembre 1802, il sollicita une ambassade aux États-Unis. La requête fut agréée; mais le « Gascon » ne partit pas. Il était si malade! — d'un mal qui déroutait la science des médecins, — la désespérance de vivre, les langueurs de la mélancolie : René, déjà même Obermann!...

L'hypocondrie pourtant se dissipa, et tout d'un coup. Nous dirons en d'autres récits de quelle façon, recouvrant la santé, ce rare comédien devint maréchal de l'Empire, et comment il obtint toute une moitié de la fortune confisquée à son ami Moreau. On connaît le reste de sa vie. Prince de Ponte-Corvo, puis, en un jour de malheur, héritier de la couronne de Suède, Charles-Jean, put installer enfin Désirée Clary dans un palais. On sait aussi quelle sorte de tendresse il témoigna à son pays, quand, à Gross-Beeren, Dennewitz et Leipzig, commandant le Suédois, le Prussien et le Russe, il mitrailla sans vergogne nos pauvres petites recrues de 1813. Nul Français ne fut plus cruel à la France que ce fils de procureur qui, dans la mise au pillage du grand Empire, prétendit soutirer une couronne impériale.

Moreau, plus honnête, se montra moins adroit.

Au lieu de faire sa paix avec Bonaparte, il trouva plaisant de ricaner. Assez peu spirituel, souvent trivial en ses propos, le grand soldat de Hohenlinden était coutumier de facéties populacières qui, colportées par ses amis, mettaient en liesse et jacobins et royalistes. Le complot des libelles excita sa verve. Ayant connu la délation de Félicie ***, il dénomma l'affaire : *Une conspiration de pots de beurre*. Le mot courut les salons de Paris, obtint un vif succès, et s'est perpétué dans l'histoire....

Mais la méprisante boutade irrita follement le Consul. Les haineuses rancœurs qui depuis tant de mois couvaient en son âme, éclatèrent soudain, furibondes : « Il faut que cette lutte finisse! Il n'est pas juste que la France souffre, tiraillée entre deux hommes! Moi, dans la position de Moreau, et lui dans la mienne, je serais son premier aide de camp.... S'il se croit en position de gouverner la France (pauvre France!) eh bien, soit! Demain à quatre heures du matin, qu'il se trouve au Bois de Boulogne! Son sabre et le mien en décideront : je l'attendrai! »...

D'après un témoignage contemporain, Bonaparte chargea Fouché de transmettre à Moreau le défi et le cartel. « Il était près de minuit, affirme Desmarets, quand le ministre revint des Tuileries avec une si étrange commission. J'étais présent; Moreau fut appelé sur-le-champ.... On juge assez que la prudence conciliatrice du ministre dut

s'interposer avec succès. Par accommodement, le général consentit à se rendre, le lendemain, au lever des Tuileries, où il ne paraissait pas depuis quelque temps.... »

La plaisante anecdote, en dépit de son invraisemblance, serait-elle vraie? Toujours est-il qu'un bulletin de police, en date du 8 octobre 1802, signale « la présence du général Moreau à l'audience qui a suivi la parade ». Cette visite théâtrale fournit matière à bien des conjectures, et les « politiques » prétendirent que Moreau allait recevoir un commandement.... Et pourtant, déjà le malheureux s'était repris à conspirer! Il avait entr'ouvert sa porte à l'agent anglais Fauche-Borel, négociait un rapprochement avec Pichegru, et s'avançait, comme par étapes, vers le sinistre dénouement de sa destinée : le rendez-vous de la Madeleine, la cour de justice criminelle, l'exil en Amérique, les bivacs de l'armée russe, et cette bataille de Dresde où un boulet français, lui enlevant la vie, emporta du même coup et sa gloire de soldat et son renom de galant homme.

Joseph Mounier reçut les hautains compliments du Premier Consul : « Je vous félicite d'avoir justifié l'excellente opinion que j'avais conçue de vous ». Aussi, mis en goût de police par un si beau succès, le préfet d'Ille-et-Vilaine s'appliqua-t-il, plus tard, à éventer d'autres conjurations; il en découvrit, même en imagina, et, très en faveur désormais, fut nommé conseiller d'État. Intègre et

formaliste, il conserva jusqu'à sa mort son bel honneur de Constituant.

Beaucoup moins ingénu, Fouché le terroriste ne put, malgré ses finasseries, recouvrer la confiance de son maître. Quatre mois après l'instruction du Complot des libelles, il fut brutalement révoqué. Cambacérès reçut la mission délicate de lui apprendre sa disgrâce, et de chercher à savoir ce qu'il désirait obtenir. De l'argent ! fit comprendre Fouché. Bonaparte le nomma aussitôt sénateur, et gratifia cet insatiable d'une somme de douze cent mille francs, — d'ailleurs, simple goutte d'eau jetée à un gouffre !...

Mais ce ne fut pas Dubois qui recueillit la succession du jacobin cassé aux gages. Le ministère de la Police fut réuni à celui du Grand Juge, le « gros juge », comme on nomma dans le populaire l'obèse et lourdaud Régnier. Il s'acquitta fort mal de son emploi, étant très honnête homme....

Dans les bureaux de la rue des Saints-Pères on pesta contre la décision nouvelle, et l'on s'y lamenta, car Patrice et Desmarets faillirent sombrer en ce naufrage....

Fouché transporta donc dans un appartement de la rue Basse-du-Rempart le lit conjugal, sa nichée d'enfants, ses soirées de boston et de loto, — ses intrigues aussi. Là, résigné en apparence, et affectant une vie de patriarche, il ne cessa de miner les voies de son successeur, de lui filouter ses mouchards, de fabriquer ainsi des complots, partant de

les découvrir et de les dénoncer. « Prenez garde! murmurait-il à l'oreille de Napoléon; des poignards voltigent dans l'air! Je les vois; je les sens! » Il l'effraya si bien que, deux années plus tard, le génial coquin faisait reconstituer la police, et, ministre à nouveau, rentrait en triomphateur dans l'hôtel du quai Voltaire.... Nous le reverrons à l'œuvre, en de prochains récits.

Bonaparte avait voulu s'épargner un scandale; il ne put cependant imposer le silence. On jasa, et le public connut la « conspiration des pots de beurre ». Les contemporains nous en ont parlé, mais sans déchirer son mystère. Ils l'appellent, toutefois, « une crise menaçante,... à laquelle manqua un chef assez sûr pour lui donner l'élan », « une entreprise dirigée contre un nouveau César par les derniers Romains ».

Oui, une redoutable sédition, sorte de révolte prétorienne, fut, en 1802, au moment d'éclater. Sans aucun doute possible, le plan dut en être concerté, au mois de floréal, — alors qu'effrayés par l'imminence de la dictature impériale, les derniers féaux de la République, opposants du Sénat, refusaient à Bonaparte son Consulat à vie. En de telles occurrences, une crise gouvernementale était à redouter, et chacun s'attendit à un coup d'État. Le comité occulte de ces généraux mécontents, que

dénonçait Dossonville, tint furtivement quelques conciliabules et discuta diverses questions[1]. L'Armée de l'Ouest, la seule qui fût à même de marcher sur Paris, avait conservé un organisme intact : Bernadotte reçut donc la mission de la mettre en mouvement. Elle était peu nombreuse, — une quinzaine de mille hommes, tout au plus; mais, à chacune de ses étapes, elle pouvait s'augmenter rapidement. Des régiments entiers seraient accourus la rejoindre, fournis par les 14e et 22e divisions militaires, car dans ces deux autres contrées de la Chouannerie, le Consul et son amnistie des « brigands » avaient irrité le soldat. En Normandie, à Caen surtout, les demi-brigades s'agitaient comme en Bretagne, et un ardent jacobin, le général Liébert, commandait à Tours. Accrue de renforts, l'armée de la révolte se fût présentée devant Paris, et aussitôt, — les mêmes rapports nous l'apprennent, — la garnison eût acclamé Moreau.

Que serait-il advenu de cette révolution triomphante? Moreau et Bernadotte auraient-ils reconstitué une Convention? On peut hardiment affirmer le contraire.... Sans doute, les Simon, les Pinoteau et leurs complices usaient, à bouche pleine, de ce grand mot sonore; mais ils croyaient bien peu à la réalité de leur chimère. Le règne des assemblées

1. Suivant toute présomption : Augereau, Masséna, Bernadotte, Macdonald, Monnier, Lecourbe et Delmas; Oudinot, peut-être; mais non pas Moreau.... Nous aurons à parler plus longuement de ces généraux et de leur « comité ».

dirigeantes, — ils le savaient, — était passé, et fini le temps des audaces à la Danton ou des vertus à la Robespierre. Pour la France la Liberté n'était plus une idole, ni sa tribune, un autel; aux jacobins eux-mêmes des jours nouveaux il fallait un nouveau fétiche : la Gloire....

D'ailleurs, Moreau et Bernadotte n'auraient pu, derechef « introner des avocats » aux Tuileries : leurs soldats s'y seraient opposés. Ceux-là voulaient un dictateur portant le glaive, mais ils le désiraient autre que le « Corse » ami du prêtre et protecteur de l'émigré, se faisant aujourd'hui « pékin et bureaucrate », exigeant de l'officier la morale et la discipline. Prisonniers de leurs propres cohortes, contraints à s'adjoindre Augereau ou Masséna, les généraux vainqueurs auraient donc imposé à leur république de caserne quelque triumvirat militaire....

Un gouvernement de soldats, rien que de soldats, et, — suivant l'énergique expression de Mounier, — « délibérant, le sabre en main, sur les destinées de la France », voilà ce que rêvèrent les « derniers Romains » de l'an X, et ce qu'ils ne purent accomplir. Au surplus, une phrase de Fouché, en sa correspondance, démontre qu'il avait fort bien deviné le secret de la conjuration et la pensée intime des conjurés : « Ce complot odieux en lui-même ne sera pas sans avantage pour le pays.... *Nous avons écarté l'influence militaire*, suite de nos troubles civils.... »

Oh! dérision de l'histoire, étrange ironie de la vérité! Napoléon Bonaparte menacé de mort en 1802, par la soldatesque, comme étant une âme libérale et un cœur pacifique, voulant terminer toute guerre, étrangère ou civile, et répugnant aux batailles sans trêve, aux tueries sans arrêt!... Mais l'appel jeté par les jacobins de l'Armée n'éveilla pas d'écho; la France, harassée de convulsions, acclama une dictature qu'elle espérait reposante, — et rien ne put troubler les sereines douceurs de la paix consulaire, ni son vaste silence, fait de lassitude assoupie ou de craintif émerveillement.

NOTES ET PIÈCES ANNEXES

LA PAIX D'AMIENS

Dans une magistrale étude sur la *Paix d'Amiens*, M. Albert Sorel a démontré combien elle fut décevante pour les peuples et peu sincère chez les gouvernants. Voici quelles sont les conclusions de l'éminent historien :

... Lorsque Bonaparte et William Pitt parlaient de paix et de commerce entre la France et l'Angleterre, c'était pour qu'elles se dominassent l'une l'autre par la paix et par les traités de commerce ; l'Anglais pour absorber le marché de la France, et étouffer l'industrie française renaissante ; le Français pour fermer son marché aux produits anglais, forcer les manufactures anglaises à éteindre leurs feux et faire sauter les banques d'Angleterre.... En réalité, ce sont sept cents ans d'histoire d'Angleterre qui continuent la lutte avec sept cents ans d'histoire de France. Les armes portent plus loin, les machines produisent plus vite, les meneurs d'État conçoivent plus en grand, opèrent à plus longue distance, avec de plus grandes masses d'hommes, mais le fond, le mobile initial, l'allure générale demeurent les mêmes. William Pitt et Bonaparte ne sont que les noms nouveaux des coryphées de la guerre de sept siècles (*Revue des Deux Mondes*, du 15 septembre 1902).

Oui certes, — et, dans ce morceau, d'une si poignante vérité, M. Albert Sorel a raison, — une paix semblable entre de pareils rivaux était illusoire. « Neptune, le père de l'Océan britannique », comme disait le premier Pitt,

allongeait, alors, ses flots sur trop de grèves françaises : pour conclure une amitié durable « l'impudente nation » avait d'abord à restituer la Belgique et la rive gauche du Rhin, ses conquêtes.

Mais, en avril 1802, personne dans la « République continentale », — sauf Talleyrand, peut-être, — ne soupçonnait encore de telles arrière-pensées, et le peuple de France crut sincèrement à une paix durable et non à une trêve de quelques mois.

LA VOITURE DES CONSULS

La plupart des historiens qui ont sommairement décrit la cérémonie du 28 germinal an X, ont commis une erreur. Trompés par la rédaction ambiguë de certains journaux, ils font défiler Lebrun et Cambacérès dans leurs voitures avant Bonaparte. C'est inexact. Les trois Consuls — « le Gouvernement » — se trouvaient réunis dans le même carrosse. L'ambassadeur d'Autriche, Philippe de Cobenzl, est formel à cet égard : « ... Enfin, écrit-il à son ministre Colloredo, arriva la voiture *des Consuls*, à huit chevaux, *dans laquelle se trouvaient les Trois Consuls* ». On sait quelle extrême importance la cour de Vienne a toujours attachée aux questions d'étiquette. D'ailleurs, l'acte de Bonaparte s'isolant de ses collègues et affectant déjà l'attitude d'un monarque aurait, sans aucun doute, été noté par Cobenzl. Le ministre des Relations extérieures de la République italienne, résidant à Paris, Marescalchi, est tout aussi affirmatif : « La livrée *des Consuls* était verte aux galons d'or ». Or, la maison de Lebrun était vêtue de bleu; la livrée de Cambacérès était rouge; Bonaparte avait choisi le vert, sa future couleur impériale; les trois consuls allèrent donc à Notre-Dame et en revinrent dans le même équipage.

LETTRE DU MINISTRE DE LA GUERRE CONVOQUANT MOREAU A LA CÉRÉMONIE DE NOTRE-DAME

Paris, le (*sic*) germinal an X.

Le Ministre de la Guerre au général Moreau.

Je suis chargé, mon cher général, de vous inviter à assister au *Te Deum* qui sera chanté dans l'église Notre-Dame, le dimanche 28 germinal, à l'occasion de la Paix générale.

Je vous propose de venir chez moi, rue de Varennes, à 9 heures moins un quart. Je vous invite à déjeuner, et de là nous nous rendrons aux Tuileries pour aller avec le Gouvernement à Notre-Dame. Nous irons dans les voitures du Ministère de la Guerre.

Je vous salue avec amitié,
BERTHIER.

L'ARMÉE DE L'OUEST EN 1802

ÉTAT DE SITUATION DES TROUPES FAISANT PARTIE DE LA 13e DIVISION MILITAIRE AU MOIS DE PRAIRIAL AN X.

INFANTERIE.

Quimper. — 15e demi-brigade d'infanterie de bataille (Faure, chef). — 3e bataillon à la Guadeloupe.

Brest. — 40e demi-brigade d'infanterie de bataille (Legendre, chef). — 1 bataillon à Saint-Domingue.

Vannes. — 37e demi-brigade d'infanterie de bataille (Petit, chef). — 1 bataillon à la Guadeloupe.

Vannes. — 38e demi-brigade d'infanterie de bataille (Gauthier, chef). — 1 bataillon à Saint-Domingue.

Lorient. — 66e demi-brigade d'infanterie de bataille (Raymond, chef). — 2 bataillons à la Guadeloupe.

Saint-Brieuc. — 77e demi-brigade (La Martinière, chef). — 1 bataillon à Saint-Domingue.

Lamballe. — 30e demi-brigade d'infanterie légère (Virideau, chef). — 1 bataillon à Saint-Domingue.

Saint-Servan. — 79e demi-brigade d'infanterie de bataille (Godard, chef). — 1 bataillon à Saint-Domingue.

Rennes. — 82e demi-brigade d'infanterie de bataille (Pinoteau, chef).

CAVALERIE.

Morbihan. — 19e régiment de chasseurs à cheval (Brue, chef). — 1 escadron à Saint-Domingue.

Rennes. — 7e régiment de chasseurs à cheval (Lagrange, chef).

Rennes. — Deux escadrons de dragons-guides.

ARTILLERIE.

Rennes. — 6e régiment d'artillerie à pied (Sénarmont, chef).
Rennes. — 6e régiment d'artillerie à cheval (Foucher, chef).
Rennes. — 8e bataillon du train d'artillerie (Babouin, chef).
Rennes. — 2e et 6e compagnies des ouvriers d'artillerie (Petit, chef).

VÉTÉRANS.

Rennes. — 2e bataillon de la 3e demi-brigade (Clause, chef).

Le tout formant un total de 14 959 hommes, 1 608 chevaux et 14 batteries.

SUPPRESSION DE L'ARMÉE DE L'OUEST

Le Ministre de la Guerre, au général Bernadotte, Conseiller d'État, Commandant en chef l'Armée de l'Ouest.

Paris, 2 floréal an X.

Je vous adresse, citoyen général, ampliation d'un arrêté des Consuls, en date du 23 germinal, portant qu'à compter du 1er prairial prochain les troupes composant l'Armée de l'Ouest seront mises sur le pied de paix, et qu'à la même époque l'État-Major et les administrations appartenant à cette armée seront supprimés.

Le Ministre de la Guerre au général Delaborde.

Paris, 9 floréal an X.

Je suis informé, citoyen général, que beaucoup d'officiers s'absentent de la division militaire pour se rendre à Paris.... Comme il est contre les règlements militaires que des officiers sortent de leur division sans l'autorisation du ministre, vous voudrez bien enjoindre à tous les chefs de corps de ne plus donner à l'avenir de ces sortes de permissions, sous le prétexte de commissions pour affaires de corps.... L'intention du Gouvernement est que les officiers qui contreviendront à cette disposition soient mis aux arrêts, renvoyés à leurs corps, et privés de leurs appointements pendant le temps de leur absence.

---

19 germinal an X.

Le Ministre de la Guerre au Premier Consul de la République.

Le général en chef Bernadotte expose que... les 77e, 79e et 82e demi-brigades, ainsi que le 19e régiment de chasseurs sont épuisés tant par les détachements qu'ils ont fournis pour les expéditions maritimes que par le service pénible qu'ils font depuis longtemps et les pertes considérables qu'ils ont essuyées....

Pontivy, 11 nivôse an X.

Godart, chef de la 79e demi-brigade au général Delaborde.

Mon général, j'ai cru vous avoir fait un détail bien circonstancié de la misère qu'éprouvait la demi-brigade; mais, à mon retour ici, j'ai eu la triste satisfaction de me convaincre qu'elle était encore plus grande. En mon absence on a achevé de disperser les compagnies de fusiliers. Elles sont réparties par 15 et 20 hommes dans de méchants hameaux, et encore chaque cantonnement est-il obligé de faire continuellement des patrouilles à deux ou trois lieues de son arrondissement. Mes compagnies de grenadiers sont aussi constamment en colonnes mobiles de cinq ou six jours. Comment est-il possible que les masses suffisent à l'entretion du soldat? Et l'habillement, dans quel état doit-il être? Bientôt la demi-brigade sera couverte de haillons, et tous nos braves soldats seront exténués de fatigue.

Du même au même.

Saint-Servan, 26 pluviôse an X.

Mon général, je dois encore vous prévenir que si vous ne vous hâtez de donner des ordres pour qu'on nous fasse passer des fonds, il me sera bientôt impossible de faire vivre plus longtemps le soldat. De toutes parts on lui refuse la viande et le pain de la soupe. Il n'a pas un centime pour acheter des légumes. Nos masses sont si épuisées que nous n'avons pas un sou pour faire faire la moindre réparation. Enfin, le soldat est nu-pieds... Il est dû à la troupe la solde de nivôse et de pluviôse, plus l'indemnité de viande de la 3e décade de brumaire et des mois de frimaire, nivôse et pluviôse. On doit aux officiers la solde de frimaire et de nivôse, et bientôt celle de pluviôse; l'indemnité de viande de brumaire, frimaire, nivôse et pluviôse, et les logements du premier trimestre....

Du même au même.

Saint-Servan, 28 pluviôse an X.

... Depuis quatorze mois mes grenadiers sont en course après les brigands, marchant nuit et jour, et par des temps affreux. Ils ont entièrement ruiné leur habillement et épuisé leur masse.

Aujourd'hui encore, ils font ce service, mais demandent des souliers que je suis dans l'impossibilité de leur fournir, faute de fonds.... Vous êtes le père de tous les soldats; vous êtes juste et impartial; aussi j'ose espérer que vous daignerez prendre ma demande en considération.

LA 82e DEMI-BRIGADE

Le Ministre de la Guerre au général commandant la 13e division militaire.

Paris, 4 messidor an X.

... La situation de la 82e demi-brigade n'est pas satisfaisante. Il s'y trouve des hommes noirs ou de couleur; l'armement et l'habillement sont incomplets et dans le plus mauvais état....

Le Ministre de la Guerre au Premier Consul de la République.

Paris, 11 brumaire an X.

Citoyen Consul, le général Bernadotte me mande qu'il a différé de faire diriger sur Brest la 82e demi-brigade qui, d'après ses instructions devait faire partie de l'expédition (*Saint-Domingue*), attendu que ce corps se trouve hors d'état d'être employé utilement et qu'il a le plus grand besoin de rester réuni et surveillé pendant quelques mois.

APPEL AUX ARMÉES FRANÇAISES PAR LEURS CAMARADES

Soldats de la Patrie,

Est-elle enfin comble la mesure d'ignominie que l'on déverse sur vous dépuis plus de deux ans? Êtes-vous assez abreuvés de dégoûts et d'amertume? Jusqu'à quand souffrirez-vous qu'un TYRAN vous asservisse, et laisserez-vous entièrement river les fers dont vous êtes enchaînés? Qu'est devenue votre gloire; à quoi ont servi vos triomphes?... Était-ce pour rentrer sous le joug de la ROYAUTÉ que pendant dix ans de la guerre la plus sanglante, vous avez prodigué vos veilles et vos travaux, que vous avez vu périr à vos côtés plus d'un million de vos camarades?

SOLDATS! Vous n'avez plus de PATRIE, la République n'existe plus, et votre gloire est ternie, votre nom est sans éclat et sans honneur.

Un *tyran* s'est emparé du pouvoir, et ce tyran, quel est-il?

BONAPARTE!...

Lâche défenseur de nos drapeaux, infâme assassin de nos compagnons, tous les crimes lui sont familiers pour satisfaire ses vues ambitieuses. Consultez vos frères d'Égypte, ils vous diront à quels maux horribles il les a exposés en les abandonnant; ils vous diront que sa main meurtrière à dirigé le poignard qui leur a enlevé le chef le plus vertueux et le plus digne de les commander; ils vous diront enfin que ce *tyran* farouche, craignant que ses crimes ne soient dévoilés, a fait circuler le poison jusque dans les veines de ceux d'entre eux que le fer de l'ennemi avait mis hors de combat. Mille atrocités semblable se présentent à notre mémoire; mais notre plume répugne à les retracer.

Quel était notre but, en combattant pour la République? d'anéantir toute *caste noble* ou *religieuse*, d'établir l'*égalité la plus parfaite*.

Notre but était rempli; mais notre ouvrage ne subsiste plus. Les *émigrés* sont *rentrés* de toutes parts; des *prêtres hypocrites* sont *salariés* par le *tyran*.

Les uns et les autres composent son conseil, les uns et les autres occupent les emplois, les dignités. C'est en vain que vous avez vaincu partout ces *enfants dénaturés*, armés contre leur patrie; leurs crimes sont des titres de recommandations; leurs services sous les drapeaux de nos ennemis leur procureront les récompenses que l'on refuse aux nôtres. Déjà beaucoup d'entre eux ont osé se mêler dans nos rangs, beaucoup occupent les premières places parmi vous; et vous êtes assez lâches pour les souffrir.

Attendez-vous que ceux qui ont partagé vos fatigues et votre gloire, qui vous ont constamment conduits dans le chemin de l'honneur et de la victoire, vivent décimés, chassés, exilés, déportés et plongés dans la misère pour ouvrir les yeux?... Il sera trop tard alors, vos coups seront détournés par les protégés, les *amis du tyran*; et vous ne ferez que des efforts infructueux.

Attendez-vous que des prêtres fanatiques, portent la superstition, la déroute et l'épouvante dans le sein de vos familles, aient aliéné contre vous l'esprit de vos parents, vous aient dépouillés de leur héritage, aient dévoué au poignard les acquéreurs des domaines nationaux, gage précieux de vos triomphes et de votre gloire?... Alors vous serez sans amis, sans ressources, et vos coups porteront à faux.

SOLDATS, vous n'avez pas un moment à perdre, si vous voulez conserver notre liberté, notre existence et notre honneur.

Et vous, OFFICIERS GÉNÉRAUX, qui vous êtes couverts de lauriers, qu'est devenue votre énergie?

Que sont devenus ces élans sublimes de patriotisme qui nous ont fait braver tant de dangers?... Êtes-vous ainsi tombés dans l'apathie, ou êtes-vous devenus les *amis du tyran*. Non, nous n'osons le croire.... Pourquoi donc souffrez-vous que votre ouvrage soit détruit, que vos enfants soient proscrits et que vos ennemis triomphent?... Le repos, les richesses, les rivalités ont-elles anéanti votre courage?... Grands dieux! serait-il possible que ceux qui ont fait de si grandes choses pour conquérir leur liberté fussent devenus assez lâches pour croupir dans l'esclavage!... Est-il besoin pour ranimer nos forces et notre énergie, de vous retracer les maux auxquels votre faiblesse nous expose?... Déjà plusieurs d'entre vous ont été proscrits, exilés pour avoir osé élever la voix. Eh bien! le même sort nous menace tôt ou tard. Si l'on nous ménage encore, c'est qu'on nous craint; mais nos dangers sont les mêmes, vous êtes tous proscrits. Si vous tardez plus longtemps, la honte et l'infamie seront votre partage, vos noms ne rappelleront plus ces époques glorieuses de nos triomphes, on ne les prodiguera plus qu'aux LACHES et aux ESCLAVES!

ADRESSE AUX ARMÉES
AUX DIFFÉRENTS CORPS ET MILITAIRES RÉFORMÉS
ÉPARS ET ISOLÉS DE LA RÉPUBLIQUE

Braves frères d'armes,

Lorsque les Puissances coalisées, instiguées par les nobles et les prêtres émigrés de la France, vinrent apporter le fléau de la guerre dans notre Patrie, l'honneur commanda notre dévouement; alors nous nous formâmes en phalanges guerrières; nous suivîmes ou plutôt nous précédâmes nos généraux au champ de la gloire, et fidèles au serment que nous prêtâmes tous (de vaincre ou de mourir) nous ne vîmes plus que le danger de la Patrie; nous eûmes à supporter toutes les privations, surmonter tous les obstacles, vaincre nos ennemis, les forcer à faire la paix, et faire respecter nos droits, c'est-à-dire ceux de la République, de notre Gouvernement.

Quelle satisfaction pouvait être au-dessus de la nôtre? Déjà la Prusse, l'Espagne, la Sardaigne et le Piémont étaient devenus ses alliés; la Batavie, à l'imitation de la France, s'était constituée en République; la Belgique, la rive gauche du Rhin et une partie de l'Helvétie, en agrandissant le territoire français, s'étaient organisées et rangées sous les mêmes lois. Par suite de vos travaux et de vos exploits, un traité de paix avait été passé entre la France et l'Autriche, mais, par suite aussi de circonstances dont le temps seul peut développer l'intrigue et faire connaître les iniquités, 45 000 braves furent déportés en Égypte; la Russie se coalisa avec l'Autriche, et au lieu de l'Angleterre qui nous restait seule pour ennemie, la torche de la guerre se ralluma, et nous fûmes obligés de refranchir encore les Alpes et les fleuves tant de l'Italie que de l'Allemagne, et de forcer de nouveau cette triple coalition à abandonner ses folles entreprises contre la France.

Ayant obtenu le prix de tant de sacrifices; étant enfin parvenus à faire conclure cette paix générale, objet de toute notre sollicitude et des vœux de tous les Français, que devions-nous espérer après un résultat aussi heureux? Nos ennemis satisfaits le présentent déjà! Pleins de confiance dans le Gouvernement, que la maturité de l'expérience et la sagesse des philosophes et des hommes éclairés devaient nous avoir donné, nous comptions sur la justice de ce Gouvernement que devaient toujours guider la raison et les lumières!... Mais frémissez avec nous, vous qui avez combattu pour la liberté; nos plus cruels ennemis, ceux qui ont armé toutes

les puissances de l'Europe contre nous, viennent, par la duplicité d'un traître, par la perfidie de Bonaparte enfin, de mettre la France à deux doigts de sa perte; il vient de faire rentrer des émigrés; il a rétabli le clergé! Ils n'ont point encore les rênes du Gouvernement, mais ils circonviennent ce Cromwell, le dirigent dans sa marche despotique, et chaque jour de son règne est marqué par le renversement des principes et la destruction de l'édifice de la liberté; la République enfin, l'ouvrage de vos soins, de votre courage et de votre constance pendant douze ans, n'est plus qu'un vain mot; bientôt, sans doute, un Bourbon sera sur le trône, ou bien Bonaparte lui-même se fera proclamer Empereur ou Roi.

Y a-t-il rien de plus dérisoire et de plus hypocrite que sa conduite à l'église Notre-Dame, où il se fit accompagner par tous les généraux et toutes les troupes de Paris, pour assister à la messe du légat du Pape? Intérieurement il méprise cet homme et toutes ses grimaces dont il l'a ennuyé durant toutes les représentations de son spectacle mystique; mais il en avait besoin pour affermir sa puissance. L'air faux d'un cagot devait donner du poids à sa conduite aux yeux du vulgaire; dès lors, il ne vit plus que son ambition. En Égypte, il se fit reconnaître cousin de Mahomet; à Paris, s'il n'est le neveu de Jésus-Christ, il doit être au moins le père de Pie VII! En effet, c'est un pape de sa façon; il est bien juste qu'il contribue à donner du relief à sa gloire!!! Cependant ce faux prophète en Égypte ne peut être seulement demi-pontife à nos yeux; il s'est prosterné devant l'idole, il a baisé la patène; mais plus religieux que lui, car la première religion c'est d'être de bonne foi, nous ne nous humilierons jamais devant l'imposteur; la Divinité seule aura notre hommage. .

Comme tout bon citoyen, nous eussions vu avec satisfaction accorder une amnistie aux prêtres rebelles ou égarés qui ont porté les armes contre la France; mais la trahison est manifeste; Bonaparte les protège ouvertement, puisqu'il ne s'entoure plus que de ces êtres malfaisants, puisqu'ils sont replacés dans toutes les autorités civiles et militaires et que les prêtres, par le moyen du Concordat qui les réhabilite pourront plus que jamais fanatiser et nuire à la tranquillité publique en troublant la conscience des âmes faibles. Depuis deux ans, que sont devenus les Républicains? Voit-on Bonaparte les accueillir, reconnaître les services qu'ils ont rendus? Non, ils sont tous éliminés des emplois, ou s'il y en reste encore, la politique seule les a fait conserver. Pourrions-nous douter que nous ne sommes pas rendus à l'esclavage? Consultons seulement les ouvrages des folliculaires et feuillistes publics, nous n'y trouverons aucune expression philosophique, et surtout un mot de liberté : il n'en est aucun qui ne soit vendu

au Gouvernement, et qui ne soit le plat apologiste du petit tyran qui nous dicte ses lois; sa famille seule est puissante; elle seule obtient exclusivement de diriger les expéditions que les intérêts de la France exigeaient qu'on envoyât dans nos colonies; les généraux, ses beaux-frères, semblent déjà les regarder comme leur propriété; ces capitaines-généraux, les cadets mais très petits cadets des Moreau, des Bernadotte, des Jourdan, des Masséna, des Macdonald, des Richepanse, des Brune, des Lecourbe, etc., oublient qu'ils ont une Patrie, et ne respirent déjà plus que pour rassasier leur ambition et se gorger de richesses, et ce qu'ils appellent des honneurs. On ne parle plus des traités de paix de Lunéville et d'Amiens, que pour en citer les diplomates, qui, à leur tour, en reportent toute la gloire à Bonaparte; il semblerait que les généraux et les armées qui ont vaincu en Italie, en Helvétie, et à Hohenlinden sont disparus et dissipés comme de la fumée; le Premier Consul, Lunéville et Amiens, Amiens, Lunéville et le Premier Consul; voilà donc tout ce qui constitue la gloire de la nation française!

Oh faiblesse de l'esprit humain! oh honte et humiliation de la raison et de la philosophie! Quoi, dans le XIX[e] siècle, après douze ans de révolution et d'expérience, l'hypocrisie d'un homme est assez puissante pour en imposer à l'énergie, à la justice et à la vertu! Et de quel droit Bonaparte abuse-t-il de la faiblesse qu'ont eue les Français d'oublier sa conduite en vendémiaire, et de lui pardonner son usurpation des rênes du Gouvernement au 18 brumaire? de quel droit cet Ambrion bâtardé de la Corse, ce Pigmée républicain veut-il se transformer en Lycurgue ou en Solon, pour donner des lois à un pays qui ne peut s'honorer ni de sa sagesse, ni de ses vertus? Quand, factieux impudent et ambitieux, il ne veut qu'avilir la gloire des héros et des hommes éclairés qui ont fondé la République. De quel droit ce lâche apostàt du culte sacré de la liberté a-t-il voulu faire un être de raison de sa constitution pour faire valider sa nomination du Premier Consul? Croit-il que cette absurdité ne révolte pas tous les êtres pensants? Croit-il qu'on ait oublié qu'il n'a lâchement déserté l'armée d'Égypte que d'accord avec les puissances étrangères et pour renverser le gouvernement républicain, en chasser tous les membres et se substituer à leur place. Soldats, vous le savez, tout déserteur devant l'ennemi est puni de mort. Cependant Bonaparte vit encore, non seulement il vit, mais il vous trahit puisqu'il accorde une amnistie aux émigrés et aux prêtres avant de songer aux malheureux militaires qui languissent dans les fers pour cause de désertion. Et qu'a-t-il fait encore pour justifier sa conduite et les bonnes intentions où il aurait dû être pour réaliser les hautes destinées de la République? Il a salarié le clergé, sup-

primé des généraux, réformé des officiers et renvoyé des militaires sans être payés; pour jouir de l'activité ou de leur traitement, il faut qu'ils servent de nouveau dans la guerre contre les nègres; enfin ce nouveau tyran a désorganisé les corps qui étaient trop républicains, afin d'y faire passer des émigrés et des hommes qui lui sont dévoués.

Dans ce malheureux état de choses, il n'y a pas de temps à perdre; les arrestations partielles ne tarderont pas sans doute à se faire. Déjà plusieurs proscriptions ont eu lieu, et quelques individus ont été conduits à l'échafaud; les militaires républicains ne manqueront pas sûrement d'être en butte à la perfidie et à la scélératesse du déloyal Chevalier de Saint-Cloud; formons donc une fédération militaire, annonçons à nos chefs que nous leur ferons un rempart de notre corps, si l'on vient à les inquiéter; que nos généraux se montrent, qu'ils fassent respecter leur gloire et celle des armées; nos baïonnettes sont prêtes à nous venger de l'outrage qu'on nous a fait en les faisant tourner contre nous-mêmes à la fatale journée de Saint-Cloud; qu'ils disent un mot et la République est sauvée.

Républicains paisibles et honnêtes, en voulant nous immortaliser, c'est vous dire que nous voulons assurer votre bonheur. Émigrés, prêtres, ou qui que vous soyez maintenant dans la République, nous ne connaissons plus que des citoyens aimant et respectant les mêmes lois. Troubler la société, ce sera un arrêt de mort pour celui qui en aura eu la témérité.

NOTE DES ENVOIS DE RENNES CONTENANT LES LIBELLES

Le citoyen *Jourdeuil* a chargé :

Le 4 prairial une gresle (panier) pesant trois livres pour le capitaine Rapatel, rue de la Michodière, à Paris.

Le 13 prairial une caisse cordée pesant trente-deux livres pour la citoyenne Duret, rue d'Angevilliers, n° 46, à Paris.

Le dit jour, un paquet en toile dit contenir sabres et fusils démontés pour le citoyen Fourcart, rue du Chariot-d'Or, à Versailles.

Le citoyen *Thomas* a chargé :

Le 5 prairial une caisse ficelée pour le citoyen Rostaing, inspecteur aux revues au Mans.

Le dit jour un ballot dit brochures pour le citoyen Bonford, à Saint-Brieuc.

Le dit jour une gresle déclarée effets pour le citoyen Texier, défenseur à Saint-Jean-d'Angély.

Le dit jour un ballotin pour le citoyen Gauthier, chef de la 38e demi-brigade à Vannes.

Le dit jour un ballotin à l'adresse du commandant d'armes à Lorient.

Le 6 prairial un paquet dit papiers estampes, pour le citoyen Mattat, commandant d'armes, à Dinan.

Le citoyen *Morland* a chargé :

Le 8 prairial un paquet en toile blanche ficelée pour le citoyen Marie Morlan, à Lons-le-Saulnier.

La dame *Le Blanc* a chargé :

Le 3 prairial une gresle à l'adresse du citoyen Baudry, médecin, rue Grétry, à Nantes.

Le dit jour une gresle pour le citoyen Vaucquer, receveur général du département d'Indre-et-Loire.

Toutes les personnes qui ont fait ces chargements sont inconnues dans Rennes.

Parmi les divers destinataires de l'expédition *Thomas* adressée au chef de brigade Laraitrie, commandant d'armes à Lorient, on relève les noms suivants :

Les généraux de division Mortier, Dufour, Belliard, Colli, Tharreau, Molitor, Turreau, Legrand, Victor, Montrichard, Michaud; et les généraux de brigade Dufresse, Baville, Herbin, Guillot, Dardennes, Valette, Roussel, Sahuc, Drouet, Grandjean, Schiner, Rostolland, Daultanne, Marchand, Milet, etc.

CHAUSSEBLANCHE (*Note communiquée*).

Chausseblanche (Michel) est né à Rennes en 1750. Fils de Michel et de Marguerite Gaultier. On ignore la profession de son père. Il est mort à Rennes le 25 août 1822. Imprimeur; époux de Marguerite Humblot.

On ignore ce qu'il a été avant la Révolution, mais il ne devait pas être propriétaire d'une imprimerie, car il n'est mentionné nulle part.

On le trouve enfin en l'an III imprimeur à Rennes, établi à l'Hôtel de Caradeuc (celui du procureur général de la Chalotais, confisqué nationalement). Dans une pétition du 13 brumaire an III, il sollicite des administrateurs de district de substituer à la jouissance momentanée qu'on lui a accordée jusque-là, un bail régulier qu'il offre de soumissionner. Il expose que sans cette garantie, il est sujet à être forcé de chercher du jour au lendemain un local difficile à rencontrer pour l'exploitatien de son imprimerie et aussi à *perdre toute l'économie et les fruits de bien des années de travail*. Sur le refus qui lui fut notifié, le 15 brumaire, il a dû se mettre immédiatement en quête d'un autre local, car la publication de son *Nouveau calendrier pour la 4e année républicaine*, qui a été faite au cours de l'an III, mentionne qu'elle l'a été *chez Chausseblanche imprimeur du département d'Ille-et-Vilaine, place de l'Égalité* (in-18). Le calendrier du département d'Ille-et-Vilaine pour la cinquième année républicaine (petit in-18) porte les mêmes indications.

Il a été l'éditeur du *Journal d'Ille-et-Vilaine* et son propriétaire.

En 1813 il devait payer pour sa *feuille* d'annonces une contribution de 150 francs par an à la caisse de la Direction de l'imprimerie et de la librairie.

Sous la Restauration, en 1822, il publiait un journal d'opposition l'*Echo de l'Ouest*. Après sa mort, ce journal a été supprimé; les scellés ont été mis sur l'imprimerie le 10 septembre 1822. Son fils aîné, Michel-François, a même été à cette occasion, en qualité d'imprimeur, condamné par le tribunal correctionnel.

En 1816, le maire de Rennes consulté sur tous les imprimeurs, a donné cette note :

« Chausseblanche Michel, imprimeur toléré; opinion mauvaise; point de moralité; conduite régulière. »

Leroy, maréchal des logis de la gendarmerie à cheval, à la résidence de Rennes, au citoyen Fouché, Ministre de la Police.

Rennes, 5 fructidor an X.

Citoyen ministre, j'apprends que Chausseblanche, mon beau-frère, va être conduit à Oléron. Loin de moi l'idée de vouloir excuser sa faute! Il est coupable, sans doute. Mais qui l'a rendu coupable? Le besoin! Qui souffrira de sa déportation? Sa femme et cinq enfants en bas âge.

Si j'ai mérité la bienveillance du Gouvernement, accordez-moi au nom d'une femme éplorée, au nom de ses cinq enfants la grâce d'un père, nécessaire à l'existence de sa famille.

L'épouse au nom de laquelle je vous parle vient d'accoucher d'un enfant mort; cet accident est le résultat de ses chagrins.

Si j'ai le bonheur de vous intéresser à cette famille, si je vous dois le renvoi à Rennes de mon beau-frère, comptez sur mon éternelle reconnaissance.

Salut et respect,

Signé : Le Roy.

EXTRAITS DES INTERROGATOIRES DE CHAUSSEBLANCHE PAR LE PRÉFET DU DÉPARTEMENT D'ILLE-ET-VILAINE

... R. — Répond qu'il vient de dire la vérité, qu'il espère obtenir l'indulgence du Gouvernement par le service qu'il lui rendra, et qu'il désire que ses réponses ne soient connues que du ministre de la Police et du Premier Consul; que le lendemain du jour de l'arrivée du chef de brigade Pinoteau, ou quelques jours après que cet officier fut revenu de Paris, le citoyen Bertrand vint dire au répondant qu'il était arrivé des ordres de Paris, que Pinoteau les avait apportés, et qu'on devait faire imprimer des

libelles pour gagner les troupes; qu'on comptait sur beaucoup de chefs de corps; qu'on s'emparerait du Trésor public; qu'on assemblerait une Convention, et qu'on forcerait le Premier Consul à se démettre de son pouvoir; que le général Bernadotte était à la tête du complot; que les troupes de Paris étaient prêtes à se soulever.

D. — Interrogé si l'on avait le projet de tuer le Premier Consul.

R. — Répond qu'il ne fut question que de le priver de son pouvoir.

... D. — Interrogé si on ne lui fit part d'aucun projet pour la ville de Rennes?

R. — Répond que Bertrand lui dit qu'on devait y prendre les armes, s'emparer des caisses publiques, et y seconder une Révolution en grand.

... D. — Interrogé s'il n'a rien à dire de plus pour la sûreté du Gouvernement?

R. — Répond qu'il ne peut rien dire de plus, mais que le plan paraît avoir été concerté depuis longtemps, suivant ce que lui a dit Bertrand.

EXTRAITS DE LA DÉCLARATION DE CHAUSSEBLANCHE AU PRÉFET DU DÉPARTEMENT D'ILLE-ET-VILAINE

... De la manière que l'on m'a présenté ces libelles, on m'a fait entendre que c'était une mesure générale pour toute la République, et que toutes les troupes étaient disposées à lever l'étendard de la révolte; qu'à Paris il y avait un comité de généraux les plus estimés qui devait faire le coup de main, et ensuite se mettre à la tête des troupes.

SUPPLIQUE DE CHAUSSEBLANCHE A FOUCHÉ

1er fructidor, an X.

Citoyen Ministre,

Puis-je être aussi coupable que les auteurs des libelles que j'ai eu la faiblesse d'imprimer? Non, et le Gouvernement et vous êtes trop justes pour ne pas faire la différence sensible qu'il y a entre

le général Simon et moi. Cependant j'ai subi la même peine que lui. Le même arrêté nous déporte à l'île d'Oléron. Je vous prie donc, citoyen Ministre, de jeter le coup d'œil du magistrat sensible et bon sur la conduite que j'ai tenue dans cette malheureuse affaire et sur ma triste situation.

Dès l'instant de mon arrestation à Rennes, je tombai malade. Je fus interrogé par le préfet qui me donna la latitude de faire prévenir les auteurs de fuir ou de se nommer, ou de les dénoncer moi-même. C'est ici où je demande votre attention. Qu'ai-je donc fait dans cette occurrence? Précisément ce que le préfet m'avait dit, ce que vous auriez fait vous-même. Malgré ma maladie et les tourments les plus aigus que je souffrais de la goutte, et dont j'ai continuellement des accès, j'écrivis la lettre suivante au général Simon.

Suit la lettre qui se trouve reproduite au cours du récit.

D'après cette lettre dont j'ai gardé la minute, il me devient inutile d'entrer dans d'autres détails. Le général Simon ne peut la désavouer....

Je dois maintenant vous déclarer les motifs qui m'ont entraîné à me livrer à ce malheureux ouvrage. Le besoin seul et la parole d'honneur du citoyen Bertrand qui me jura que les auteurs se nommeraient si je venais à être inquiété.... Si la nécessité impérieuse de procurer du pain à une nombreuse famille composée d'une mère octogénaire, de cinq enfants dont le plus âgé n'a que douze ans, d'une épouse sur le point d'accoucher, est une loi pour un bon père, ne doit-il pas espérer de trouver de l'indulgence près de vous, citoyen ministre, et d'un gouvernement qui est le protecteur né de la société.

L'affiche de l'Irato.

Sous la Protection des Autorités constituées

Les Artistes lyriques du théâtre de Rennes

Sous la direction du citoyen DOUCÉ

donneront le 24 Prairial

ABONNEMENT GÉNÉRALEMENT SUSPENDU

Au Bénéfice du Citoyen GOYON

la première Représentation de

L'IRRATO

ou

l'Emporté

Opéra nouveau en un acte, musique de MÉHUL

PRÉCÉDÉ DE

SARGINES

ou

l'Enlèvement de l'Amour

Opéra en 4 actes, musique de GRÉTRY

Orné d'évolutions militaires,
combats, marches et d'une décoration analogue à la pièce.

[Suivent la distribution et le prix des places, et au bas de l'affiche se lit la mention suivante :]

A Rennes, chez CHAUSSEBLANCHE, imprimeur, place Égalité.

AUGUSTE RAPATEL

RELEVÉ GÉNÉRAL DES SERVICES
DE M. RAPATEL (AUGUSTE-FRANÇOIS-MARIE)
MARÉCHAL DE CAMP,
NÉ LE 13 JUIN 1775 A RENNES (ILLE-ET-VILAINE)
DÉCÉDÉ EN ACTIVITÉ LE 25 JUIN 1839

Aide-chirurgien à l'hôpital militaire de Rennes, en juin 1791, jour où il a eu seize ans d'âge.

Caporal des chasseurs volontaires de Rennes, du 14 août 1792 au 30 octobre.

Chirurgien de 3e classe, du 1er février 1793 au 19 décembre 1796.

Lieutenant adjoint à l'adjudant-général Crublier, le 22 septembre 1796.

Passé près l'adjudant-général Simon, le 23 mai 1797.

Capitaine, le 21 mai 1798.

Idem, aide de camp du général Simon, le 2 septembre 1799.

Destitué le 10 août 1802.

Réintégré et placé au 4e régiment de chasseurs, le 4 septembre 1803.

Passé au service du roi de Naples, le 9 août 1806.

Chef d'escadron dans la Garde royale d'Espagne, le 18 janvier 1809.

Major, le 27 novembre 1810.

Officier d'ordonnance du roi Joseph, janvier 1814.

Colonel, le 21 mars 1815.

Colonel des dragons du Doubs, le 27 septembre 1815.

Maréchal de camp, le 11 août 1823.

Décédé en activité à Rennes, le 25 juin 1839.

Pétition de la citoyenne veuve Rapatel, née Beauvais, au Ministre de la Police.

... Si la justice n'était pas un devoir pour tous les magistrats, je ferais valoir ici les titres particuliers que j'ai aux égards du Gouvernement, comme mère de neuf enfants qui ont servi avec distinction dans les armées de la République. L'un d'eux actuellement aide de camp du général Boyer à l'armée de Saint-Domingue vient de recevoir du Premier Consul le prix de sa bravoure; un autre, ci-devant adjudant-général à l'armée du Rhin, est près d'expirer de la suite de ses blessures. Il demande la consolation de recevoir les soins de son frère, et de l'embrasser encore avant de consommer le sacrifice qu'il a fait à sa patrie. Et moi leur malheureuse mère, je réclame de votre humanité que je n'aie pas à gémir sur les fers de mon enfant et sur la tombe de son frère.

V[ve] Rapatel née Beauvais.

Fontenay-aux-Roses, 16 thermidor an X.

Lettre de Louis-Marie Rapatel, employé aux Ponts et Chaussées au capitaine Auguste Rapatel.

Rennes, 15 prairial an X.

... Tu n'ignores sans doute pas, mon cher Auguste, les menées qui se trament en ce moment. Tu as même dû recevoir de Rennes, à ton adresse, un paquet d'adresses aux armées et aux officiers dont l'esprit est de soulever les uns et les autres contre le Gouvernement. Le chargement s'en est fait ici, le 4 du courant, par un nommé Jourdeuil, inconnu à tous, et dont on s'informe très sérieusement aujourd'hui.... Cet envoi qui t'est commun avec beaucoup d'autres militaires t'est-il réellement parvenu? Quant à l'usage que tu as pu en faire, il serait peut-être bon de t'observer que tu ferais peut-être bien d'en faire remise à la police, — *si ce n'est déjà fait....* Je te demande, mon ami, de répondre, courrier par courrier, concernant l'affaire de ce Jourdeuil.

Ton frère aîné : Rapatel.

Du même au même.

Je vois clairement qu'il ne faut plus compter sur François! Je ne puis t'exprimer tout ce que cette idée a de déchirant, après

avoir espéré le voir revenir avec toi. Maman, que deviendra-t-elle? Je la prépare de loin à cet événement, en lui faisant entrevoir que tu ne dis pas toute la vérité.... Je voudrais certainement être dans le cas de pouvoir aller de suite à Paris; je le ferais de bien bon cœur, mais pour toi seulement, et non pour François. Que veux-tu que je fasse auprès de lui?...

Cependant, mon bon ami, j'aimerais bien à te parler de tes propres affaires et de la confidence que tu me fais. Puisque tu demandes des conseils à l'amitié, elle t'invite d'abord fortement à écrire à notre bonne mère. Ne crains pas qu'elle t'en veuille. Tu sais combien elle est bonne, et qui pourrait accuser ton cœur! Ceci ne doit donc pas être un empêchement à votre union, surtout quand l'état de ton amie la réclame. Je ne puis guère te dire autre chose sur ce sujet délicat. Si tu avais été plus fortuné, je n'aurais pas attendu ce moment pour te presser d'épouser Félicie, et je n'ai pas cru devoir t'en parler, le premier.

Je voudrais, à présent, que vous soyez assez raisonnables, l'un et l'autre, pour faire chacun votre métier, car enfin je crois que tu aurais tort de sacrifier ton état à celui de Félicie, et elle, le sien, au tien. Et puis, à te dire vrai, j'aimerais mieux te savoir à l'armée que de te voir ne rien faire et te morfondre de regrets et d'ennui. Tu sais bien, mon bon ami, que tu n'es pas né pour être administrateur; je ne crois pas non plus que tu puisses te mêler de faire du commerce. Il faut donc rester ce que tu es, puisque tu es bien à ta place, c'est mon avis....

FRANÇOIS BERTRAND

SERVICES MILITAIRES

NICOLAS-FRANÇOIS BERTRAND, né à Metz (Moselle), le 1er mai 1762.

Entré au service dans la Légion du Luxembourg, le 20 mars 1778, en qualité de sous-lieutenant. A été réformé avec le corps.

Nommé capitaine de grenadiers au 4e bataillon de volontaires nationaux de la Moselle, à la formation, mais n'a pas servi au corps, ayant été chargé successivement de différentes missions particulières;

Nommé vaguemestre général de l'Armée de l'Ouest par le général en chef Bernadotte, le 1er messidor an VIII.

Nommé sous-lieutenant à la 82e demi-brigade, à la fin de l'an IX.

Un arrêté du Premier Consul en date du 22 thermidor an X porte que Bertrand, étant convaincu d'avoir pris part à la fabrication et à la publication des libelles tendant à soulever l'armée est destitué.

BERTRAND (Nicolas-François). Né à Metz, quarante ans, 1 m. 78, cheveux et sourcils châtains, front haut et découvert, yeux gris, nez moyen, menton rond, visage plein et coloré, ayant de longues nageoires châtaines.

NOTE. Le citoyen Bertrand, frère de celui qui était vaguemestre de l'Armée de l'Ouest et qui est prévenu d'être l'auteur des placards anonymes contre le Premier Consul, était ci-devant accusateur public à Metz.

C'était un avocat très médiocre en 1793. Il est compté parmi les révolutionnaires les plus outrés. Il est très adonné au vin.

La présente copie a été faite sur l'original demeuré entre les mains du Premier Consul.

HUGUES, B. MARET.

EXTRAITS DES INTERROGATOIRES ET DE LA DÉCLARATION DE JOURDEUIL

Signalement : Jean-Pierre Jourdeuil, âgé de vingt-trois ans, natif de Louzan, département de la Haute-Marne. Taille 1 m. 77; cheveux et sourcils noirs; front haut; yeux bruns et grands, nez gros, bouche grande; menton rond et à fossette; visage ovale et plein; teint basané, portant des nageoires brunes; cheveux à la Titus; assez corporé.

... Demande. — Connaissez-vous un officier qui se nomme Rapatel?

Réponse. — Oui, je l'ai connu à Rennes; j'allais quelquefois lui porter des lettres.

D. — Qui est-ce qui vous a remis le paquet que vous avez mis pour lui à la diligence, le 4 de ce mois?

R. — Il est très possible que j'ai remis à la diligence un paquet pour le citoyen Rapatel, mais je ne peux pas dire au juste. C'est le citoyen Bertrand qui me les remettait.

D. — C'est donc lui qui vous a remis un paquet pour le citoyen Rapatel?

R. — Oui, c'est le citoyen Bertrand.

D. — Est-ce lui qui vous a dit de déclarer que c'était du beurre?

R. — Je n'ai pas dit que c'était du beurre; c'était des effets....

D. — Le citoyen Bertrand vous a-t-il chargé en différentes fois de paquets pour la diligence?

R. — Oui, il m'en a donné en différentes fois.

D. — Vous rappelez-vous pour quelle personne étaient ces paquets?

R. — Non. Si on me disait les noms des personnes, peut-être que je m'en souviendrais.

D. — N'y en avait-il pas pour une demoiselle Vatar?

R. — Je n'ai pas souvenir de ce nom.

... Le citoyen Bertrand m'a envoyé avec un mot d'écrit chez un appelé Chausseblanche, habitant place du Palais, pour qu'il me remette des papiers qu'il lui a demandés: Le citoyen Chausse-

blanche m'a fait de suite monter dans un grenier; on a rempli mon sac de papiers qui paraissaient imprimés. Quand tout est mis dans mon sac, je le porte chez le citoyen Bertrand qui était à m'attendre chez lui. En arrivant je dépose mon sac; il m'a envoyé allumer de la chandelle pour le cacheter, afin que personne ne prenne la liberté de regarder ce qui était dedans. Comme j'étais pour sortir il m'a dit d'aller donner ce sac à un charretier qui devait le prendre.

... Enfin après quelques jours allant chez le citoyen Bertrand, le matin, je nettoyais ses bottes et ses habits. Dans cet intervalle il se lève, ouvre son armoire où j'y aperçois des paquets de lettres en petites caisses ainsi que des paniers dans sa chambre. J'ai profité du moment de les voir quand il en a pris un pour me les faire porter à la diligence....

Le lendemain ou surlendemain il m'en donne plusieurs autres. Il me dit de même que les premiers, mais de les mettre de la part d'un chirurgien de la garnison.... Quel est le motif qui m'a conservé ce souvenir? Parce que je n'en portais pas d'habitude de cette manière, puisque après, j'en trouve plusieurs dans ses poches en nettoyant ses habits. J'en ai mis un dans ma poche sans le regarder. Ah! quand je suis seul, que j'arrive dans ma chambre, j'aperçois que c'est contre le Gouvernement, cela m'a fait horreur, et croyez, citoyen préfet, que si je l'ai conservé c'était pour en instruire le Gouvernement....

D. — Avez-vous rencontré souvent ce voiturier, et dans quel endroit?

R. — Je crois que c'est un charretier de la République que je voyais, de temps à autre, à Rennes. Il est facile à reconnaître, parce qu'il porte des moustaches.

D. — Vous alliez souvent chez le citoyen Bertrand?

R. — Tous les jours.

D. — Voit-il beaucoup de monde?

R. — Il n'est pas logé bien commodément pour recevoir du monde.

D. — Donnait-il à manger?

R. — Il n'était pas assez riche pour cela!

D. — N'allait-il pas quelquefois à la campagne?

R. — Oui, quelquefois. Mais je ne m'en suis aperçu qu'une fois particulièrement. Il avait été absent deux jours et une nuit.

Mounier, préfet d'Ille-et-Vilaine, au Ministre de l'Intérieur.

Rennes, 1er messidor an X.

... Je conjecture d'après votre lettre que vous n'aviez pas eu encore un long entretien avec mon secrétaire général. Il vous aurait appris ce que peuvent signifier les liaisons de Bertrand avec l'ancien état-major de l'Armée de l'Ouest. Je ne veux pas vous présenter des soupçons comme des certitudes; mais enfin si vous désirez les connaître tous, demandez-les, je vous prie, au citoyen Routhier, au moyen des renseignements qu'il est en état de vous donner. Je me dispense de les écrire....

Bertrand n'est pas marié; âgé de quarante-cinq ans environ. Il n'est que sous-lieutenant. Il est mécontent de son sort et n'était pas satisfait du gouvernement actuel.... Si son arrestation eût été faite comme elle devait l'être, il n'aurait pas eu le temps de brûler ses papiers. Mais il a fallu pour le faire arrêter me concerter avec les autorités militaires; il a donc été averti; il m'est impossible d'en douter....

Tout cela est la suite d'un complot préparé depuis longtemps. Il y a longtemps en effet que des militaires déclamaient contre le Gouvernement. On a cru devoir profiter de l'occasion du Consulat à vie et du Concordat pour tenter l'exécution du projet de faire révolter les troupes.

EXTRAITS DES INTERROGATOIRES DE BERTRAND

D. — S'il connaît le nommé Jourdeuil?

R. — Dit que Jourdeuil soignait le cheval d'un chef de chouans.

D. — Interpellé d'avoir à écrire sous notre dictée.

R. — Répond que cela est inutile.

D. — Averti que son refus serait une présomption contre lui, et qu'il doit écrire sous notre dictée les adresses que nous lui indiquerons avec les moyens dont il se sert lorsqu'il écrit des lettres.

R. — Répond qu'il est fatigué de la chaleur, qu'il verra quand il sera en justice, qu'il n'est pas devant un conseil de guerre et qu'il n'écrira point; que d'ailleurs il est fatigué de tout ce qui lui arrive.

D. — Interrogé s'il peut donner d'autres pièces écrites de sa main?

R. — Répond qu'on en trouvera autant qu'on voudra à Mayence.

D. — Interrogé s'il connaît Chausseblanche.

R. — Répond qu'il le connaît pour lui avoir acheté de la cire à cacheter.

Dans la maison d'arrêt de la ville de Rennes.

Nous préfet du département d'Ille-et-Vilaine avons fait venir devant nous le citoyen François Bertrand, auquel nous avons représenté que le général Simon nous avait remis une déclaration signée de lui, relative au complot de distribuer des libelles dans l'armée, et qu'il s'était rendu prisonnier et était parti pour Paris, sous la conduite d'un officier de gendarmerie, qu'ainsi lui, citoyen Bertrand, ne peut plus avoir de motif pour ne pas reconnaître la vérité et nous la dire avec franchise.

R. — Répond qu'il a cédé à la proposition du général Simon de répandre des libelles dans l'armée.

D. — Interrogé sur les circonstances dans lesquelles le général Simon lui a fait cette proposition.

R. — Répond que le général Simon ayant appris la nouvelle du Consulat à vie, et ayant rencontré le répondant sur la place lui parla avec force des inconvénients qu'il prétendait attachés à cette mesure, de l'avantage avec lequel on pourrait profiter du mécontentement qu'elle allait occasionner, et des abus qu'il supposait exister. Le répondant ajoute que le général parvint à lui communiquer son exaltation et lui fit partager le plan de distribuer les libelles.

D. — Interrogé quels sont les auteurs des libelles?

R. — Répond qu'il a fait lui-même *l'Adresse aux armées*, et que le général Simon a fait *l'Appel aux armées* et la *Pétition de l'Ordre de Saint-François....*

... D. — Interrogé quels sont les papiers qu'il a brûlés lors de son arrestation.

R. — Répond qu'il n'a brûlé que des correspondances de femme, et aucun papier quelconque relatif aux libelles.

... D. — Interrogé comment les libelles ont été portés après l'impression.

R. — Répond que Jourdeuil est allé les chercher chez Chausseblanche, qu'on les a mis dans un sac, et portés chez lui, et que de là un charretier du général Simon les a portés chez celui-ci où l'on a fait tous les paquets, et ensuite le charretier les a reportés chez lui Bertrand où ils sont restés jusqu'à l'envoi pour les diligences.

ARMAND PINOTEAU

ÉTATS DE SERVICE DE PIERRE-ARMAND PINOTEAU, FILS DE CHARLES-JEAN ET DE CATHERINE CANTE, NÉ A RUFFEC (CHARENTE), LE 6 SEPTEMBRE 1769.

Capitaine au 1er bataillon de la Charente, le 17 octobre 1791.
Aide de camp du général Léchelle, le 22 août 1793.
Adjudant-général chef de bataillon, le 6 février 1794.
Adjudant-général chef de brigade, le 13 juin 1795.
Chef de la 82e demi-brigade, le 15 juin 1801.
Destitué le 10 août 1802.
Réintégré et admis de nouveau au traitement de réforme.
Envoyé au grand quartier général de l'armée d'Espagne, le 4 novembre 1808.
Chef d'état-major de la division Heudelet au deuxième corps de l'armée d'Espagne, le 10 janvier 1809.
Général de brigade, le 6 août 1811.
Employé au 7e corps de la Grande Armée, le 22 janvier 1814.
Mis en non-activité, le 19 octobre 1815.
Commandant la subdivision de la Charente-Inférieure, le 6 août 1830.
Commandant la subdivision de la Loire-Inférieure, le 31 juillet 1831.
Retraité le 11 juin 1832.
Décédé le 24 mars 1834.
CAMPAGNES : 1792, 1793, ans II, III et IV aux armées du Nord et du Rhin; an VII et VIII aux armées d'Angleterre et de l'Ouest; 1808, 1809, 1810, 1811, 1812 et 1813, aux armées d'Espagne et de Portugal; 1814, en France.

Les soussignés attestent que le chef de brigade Pinoteau a constamment refusé de réprimer les discours séditieux tenus par des officiers du corps dans les cafés ou lieux publics; qu'il les a lui-même excités en répandant le bruit que le Gouvernement

allait être anéanti; à son retour de Paris, il a répandu publiquement que les finances étaient absorbées, et que la troupe ne pouvait espérer de paiement. Il a envoyé des officiers dans les casernes pour surveiller les démarches de leurs camarades et exciter les soldats à partager ses principes funestes à l'État.

Le citoyen Muller a dit en plein café qu'il ne serait pas étonnant que l'on battît bientôt la générale. Il a dit encore publiquement qu'en cas d'arrestation de lui ou du chef de brigade il prendrait les drapeaux, se rendrait à Saint-Cyr, et attendrait ainsi la suite des événements.

(Suivent les signatures du chef de bataillon Couloumy et de plusieurs autres officiers.)

EXTRAIT D'UNE LETTRE DU PRÉFET D'ILLE-ET-VILAINE AU MINISTRE DE L'INTÉRIEUR

Rennes, 20 thermidor an X.

... J'ai vu le capitaine Maffran. Il dit que Pinoteau a fait tous ses efforts pour exalter les soldats contre le Gouvernement, et déclarait compter sur le général Bernadotte avec lequel il était en correspondance.... Maffran recommande de veiller sur les officiers réformés qui se trouvent encore à Paris et qui ont déclaré en sa présence qu'ils attendaient un grand coup, et que tout se concertait à cet égard dans les loges maçonniques.

EXTRAITS DU MÉMOIRE JUSTIFICATIF PRÉSENTÉ AU MINISTRE DE LA GUERRE PAR LE CITOYEN PINOTEAU CHEF DE LA 82e DEMI-BRIGADE.

... Le 7 messidor, à 7 heures du soir, le général de division Delaborde m'annonça que la demi-brigade partirait de Rennes, le 10, pour se rendre à Brest. Je portai aussitôt cet avis au quartier afin que chacun se disposât au départ.... Beaucoup d'officiers se récrièrent contre cet ordre de départ, en répandant avec pro-

fusion que la demi-brigade se rendait à Brest pour être embarquée; quelques-uns disaient pour être déportés...

J'appris que depuis quatre heures du matin on s'était occupé chez le chef de bataillon Couloumy de la rédaction d'une dénonciation et des moyens à employer pour se procurer des signataires. De quatre heures du matin jusqu'à sept heures des officiers furent employés à chercher des signatures de leurs camarades, en ayant soin de les prendre parmi les hommes mariés qui avaient de la répugnance pour l'embarquement, et parmi ceux notés pour la réforme ou la retraite....

Quant à l'inculpation qui m'est faite d'avoir cherché à exciter la troupe contre le Gouvernement, c'est une sotte méchanceté qui confirme l'opinion qu'on a des connaissances et usages militaires des malheureux rédacteurs de la dénonciation.... Quant aux finances prétendues épuisées, je me rappelle qu'à mon retour de Paris plusieurs officiers me demandèrent si j'étais parvenu à leur faire payer leur arriéré de solde, je leur répondis que non, attendu que dans les bureaux de la Guerre on m'avait toujours donné de nouveaux rendez-vous toutes les fois que j'avais parlé d'argent, parce qu'il n'y avait pas de fonds.... J'ai pu quelquefois, mais en particulier, ne pas applaudir à tel ou tel acte du Gouvernement. Mais s'ensuit-il de là que je désire et veuille son renversement?

(*Déclaration du 11 messidor, an X.*)

ÉDOUARD SIMON

SIMON (ÉDOUARD-FRANÇOIS), né à Troyes (Aube). Général de brigade. — Agé de trente-quatre ans. — Cheveux et sourcils noirs; front bas; yeux petits et noirs; nez rond; bouche moyenne; menton rond; visage maigre. Une cicatrice au côté gauche de la figure; boite légèrement.

MINISTÈRE DE LA GUERRE.

DIRECTION GÉNÉRALE DU PERSONNEL. ÉTAT-MAJOR GÉNÉRAL

SIMON (ÉDOUARD-FRANÇOIS), baron, maréchal de camp. Né le 1er décembre 1769 à Troyes (Aube).

Services :

Sous-lieutenant au régiment de colonel général, le 20 mai 1792.

Aide de camp du général Chancel, le 5 février 1793.

Lieutenant, le 1er juin 1793.

Adjoint à l'adjudant-général Garin, le 25 décembre 1793.

Chef de bataillon, adjudant-général provisoire, le 22 février 1795.

Chef de brigade, adjudant-général, le 26 juillet 1795, pour être employé sur les côtes de l'Océan, mais employé à l'armée de Sambre-et-Meuse le 30 janvier 1797.

Chef du 16e régiment de chasseurs, nommé par le général Hoche, le 6 juillet 1797.

Employé comme adjudant-général à l'armée d'Angleterre, le 12 janvier 1798.

Chef d'état-major de l'expédition d'Irlande, le 15 juillet 1798.

Général de brigade, le 27 juillet 1799.

Employé près les troupes françaises dans la République batave, le 1er septembre 1799.

Passé à l'armée de l'Ouest, le 8 février 1800.

Chef d'état-major de cette armée, le 20 février 1801.

Destitué, le 10 août 1802.

Réintégré et admis au traitement de réforme, le 15 juin 1804.

Remis en activité et employé à la division de réserve de l'armée d'Espagne, le 30 octobre 1809.

Prisonnier de guerre jusqu'en 1814.

Commandant la 23[e] division militaire en mars 1815.

En non-activité le 30 décembre 1815.

Mis à la retraite le 1[er] janvier 1820.

Campagnes : 1792 et 1793, armée du Nord; ans II, III, IV, V, VI et VII, armées des Côtes, de Sambre-et-Meuse et de Batavie; an VIII et an IX, armée de l'Ouest; 1809 et 1810, armées d'Espagne. Prisonnier de guerre le 27 septembre 1810. Rentré en France en mai 1814.

EXTRAIT DE L'INTERROGATOIRE SUBI PAR LE GÉNÉRAL SIMON LE 9 MESSIDOR AN X

... D. — Comment est-il possible que vous vous soyez porté à rédiger de pareils écrits, vous qui savez que le Premier Consul aime, protège et récompense les hommes qui ont défendu la Révolution, vous qu'il a fait chef de l'état-major d'une des armées de la République? Expliquez-moi quel était votre but?

R. — Parce que j'ai cru voir la Liberté pour laquelle j'ai combattu depuis dix ans, compromise par les actes du Gouvernement, tels que la rentrée des émigrés et le rappel des prêtres; parce qu'enfin j'ai cru que la question soumise au peuple français sur le Consulat à vie était de la part du Consul une usurpation entière de l'autorité qui anéantissait les efforts des républicains pour maintenir la République. J'ajoute de plus que tourmenté par une fièvre violente j'ai aussitôt écrit ce que je pensais....

D. — N'y avait-il pas sur chaque paquet un billet conçu en ces termes : *discrétion*, *communication*, *célérité*, *mettre à la poste en divers endroits?* N'en êtes-vous pas l'auteur?

R. — Oui....

D. — Qui a fait et écrit les adresses?

R. — Le citoyen Bertrand, moi et ma femme.

D. — Votre femme connaissait sans doute les libelles en question, puisqu'elle vous aidait à faire les adresses?

R. — Non. Je répète ce que j'ai dit dans ma *déclaration* au préfet d'Ile-et-Vilaine. Elle l'ignorait absolument et elle n'a fait

qu'exécuter ce que je lui ai dit de faire. Je ne pense pas que l'on puisse abuser de ma véracité pour l'inquiéter à cet égard. Ce serait me punir d'une manière trop cruelle de ma franchise.

*
* *

Une sorte d'amitié, avons-nous dit — rapports de franc-maçonnerie sans doute — existait entre le général Simon et le ministre Fouché. Peut-être la ténébreuse et atroce aventure du jeune M. de Bec de Lièvre avait été l'origine de leurs relations. Ce beau fils de famille, cousin par alliance du comte de Bourmont, et entré, lui aussi dans la police consulaire, avait reçu, en décembre 1800, la mission d'empoisonner Georges Cadoudal. Mais un autre mouchard, l'agent double Charles d'Hozier, l'ayant dénoncé à « Papa-Gédéon », le Papa s'était emparé de l'empoisonneur, et, tel qu'un failli chien, abandonné aux gars fusilleurs, de ses bandes. (Voir dans l'intéressant volume de M. Ernest Daudet : *La Police et les Chouans*, le dramatique récit de cet événement mystérieux.) Simon, alors chef d'état-major à l'Armée de l'Ouest, avait dû jouer un rôle dans cette immonde histoire. De pareils petits secrets — « un cadavre », dirait-on aujourd'hui, — établissent toujours un lien solide entre deux hommes....

L'un et l'autre, du reste, s'étaient, depuis lors, rencontrés chez Bernadotte, dans cet hôtel de la rue Cisalpine, où fréquentait le ministre conspirateur. Un général bel esprit et lettré, était bien fait pour plaire à l'ancien régent de l'Oratoire. Et puis, le vertueux Simon, avec son équerre, ses mains maçonniques et son œil de Lumière, paraissait si crédule ! Fouché eut toujours en réserve un certain nombre de ces vertus naïves, qu'il destinait à devenir ses victimes ou ses complices.

A PROPOS DES MÉMOIRES DU GÉNÉRAL BARON DE MARBOT

Les *Mémoires* dits *de Marbot* contiennent un assez long récit du Complot de Rennes (I, p. 155 et sqq.), mais qui n'est, par malheur, qu'une amusante et audacieuse fantaisie. Les erreurs de fait comme les invraisemblances de détail fourmillent dans cette romanesque invention, et la correspondance de Mounier, les rapports de Delaborde et de Pinoteau lui infligent le plus complet démenti....

Marbot attribue à l'Armée de l'Ouest un effectif de 80 000 hommes, alors qu'elle en comptait à peine une quinzaine de mille.

Il fait manœuvrer sur la place d'Armes de Rennes le traître Godard et sa demi-brigade insurgée, alors que ce colonel et son régiment, étrangers au complot, tenaient garnison à Saint-Servan.

Il nous montre la 82e conduite par le « commandant » Fourcart à l'assaut de la tour Le Bat, et voulant délivrer le général Simon, alors que Fourcart, simple capitaine, habitait Versailles, qu'il était arrêté déjà, et que Simon se trouvait, lui-même, détenu au Temple.... D'ailleurs, pas un mot sur Chausseblanche, ni sur Bertrand ou sur Jourdeuil; aucune mention de Rapatel, ni de Félicie ***. Bref, une ignorance complète des événements, mais une rare effronterie d'affirmation!

Au surplus, les historiens n'interrogent les Mémoires de Marbot qu'avec méfiance ou scepticisme, et les critiques ont démoli, pièce à pièce, ce trop bel édifice de spécieux

mensonges. M. Léonce Grasilier, notamment, l'auteur d'une fort curieuse étude sur le baron de Kolli, et l'un des érudits qui connaissent le mieux l'histoire secrète de la Révolution et de l'Empire, a victorieusement démontré l'inanité décevante de ces contes merveilleux.

Une enquête s'impose.... Quel est donc le mystificateur dont la puissante imaginative a composé un si pittoresque roman de cape et d'épée? Un homme de rare talent! Son nom mérite d'être connu, autant que ceux des Villemarest, des Beauchamp ou des Malitourne, ces fabricateurs de la prose historique de Bourrienne, de Fauche-Borel et de la Contemporaine. Il nous est difficile d'admettre que les *Mémoires de Marbot* soient sortis, tels quels, des lointains et brumeux souvenirs du général, bien qu'il fût né dans le Quercy, contrée voisine de la Gascogne.

*
* *

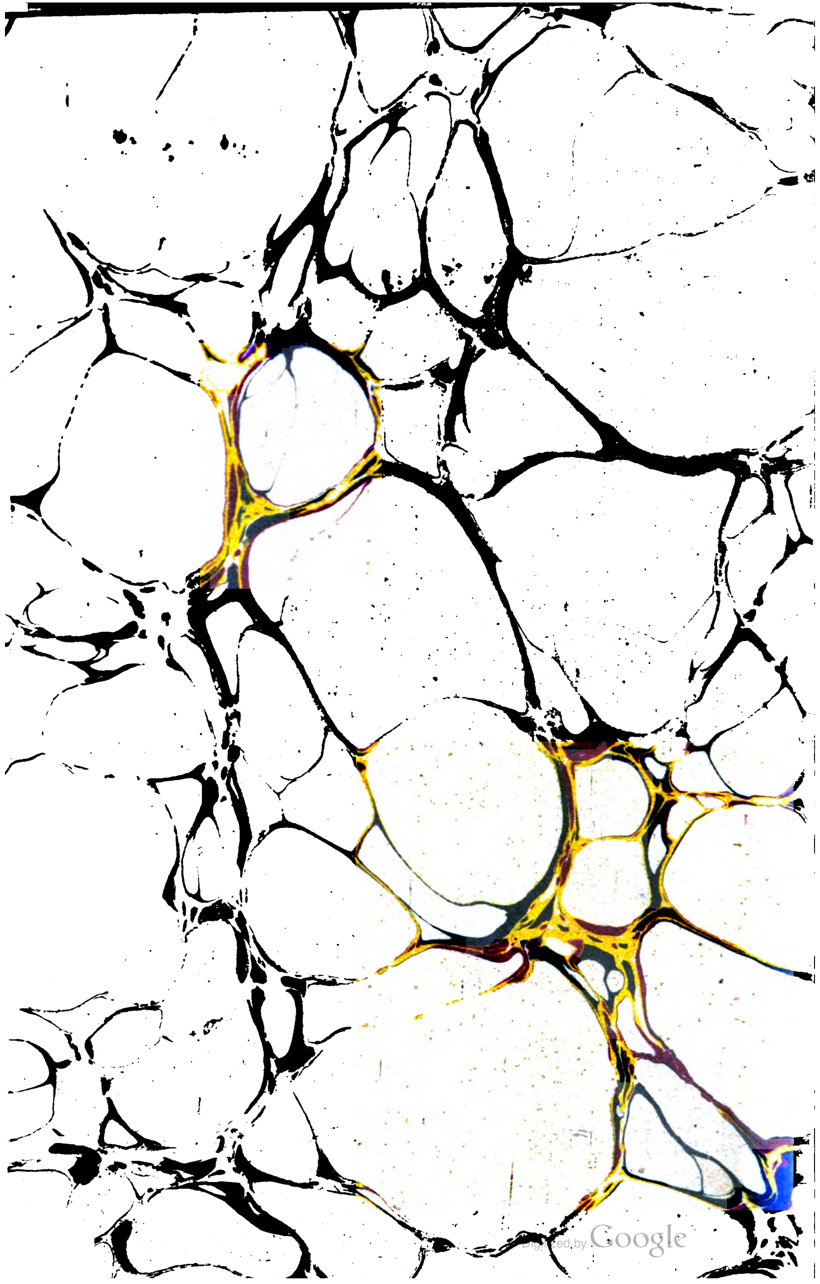
Les auteurs de *Mémoires* qui ont mentionné le Complot des Libelles sont, — nous l'avons dit, — peu nombreux, et Desmarest est le seul qui nous a transmis de curieux, mais trop brefs renseignements. La police consulaire fit un profond silence autour de la redoutable entreprise.

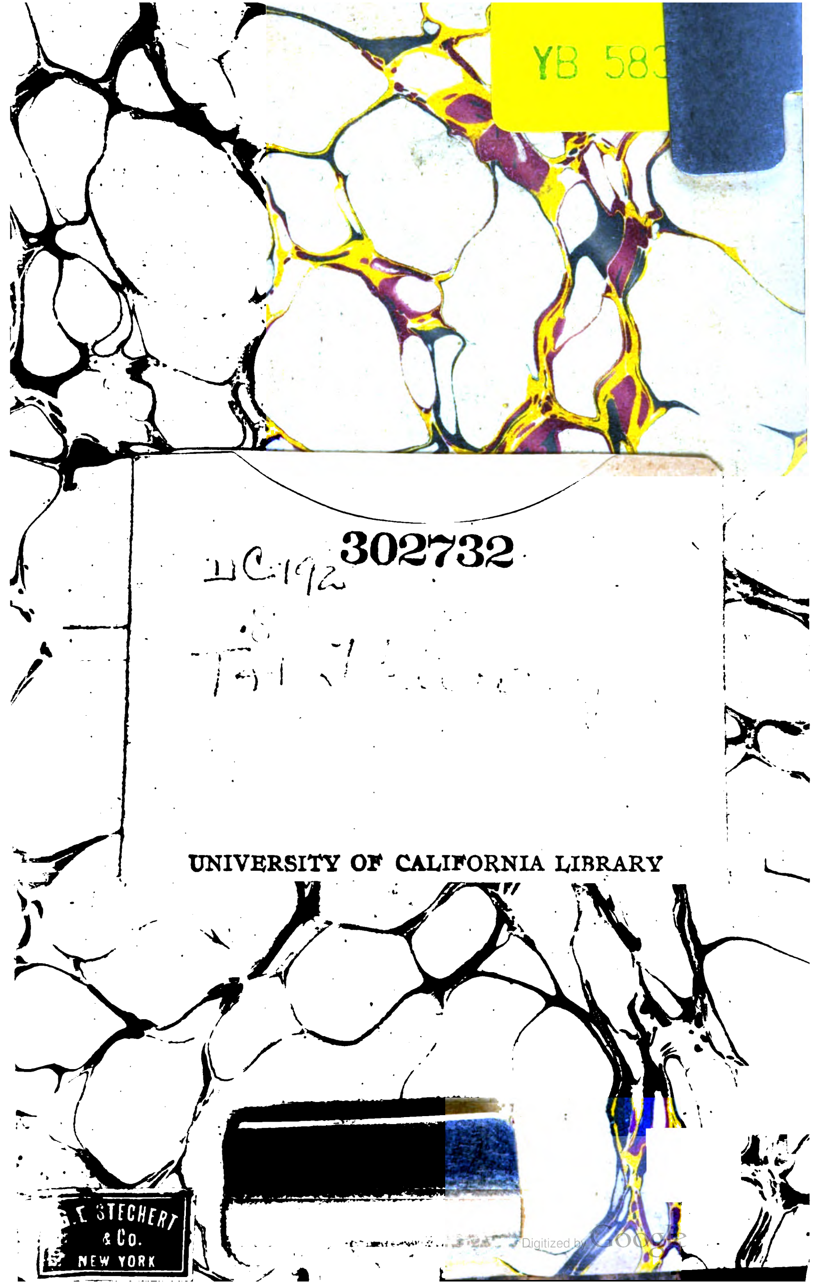
De nos jours, toutefois, quelques historiens en ont parlé. Citons entre autres M. E. Guillon, dans ses *Complots militaires* (chap. II, p. 27-39), et l'écrivain distingué, auteur d'une histoire complète et définitive du duc d'Enghien, M. Henri Welschinger (*Revue des familles*, novembre 1891). L'un et l'autre paraissent convaincus de l'entière culpabilité de Bernadotte : telles sont aussi nos conclusions.

TABLE DES PLANCHES HORS TEXTE

TABLE DES MATIÈRES

1271-02. — Coulommiers. Imp. Paul BRODARD. — 2-03.




YB 583
302732
UNIVERSITY OF CALIFORNIA LIBRARY
G. E. STECHERT & Co. NEW YORK
Digitized by Google

